Les Temps Modernes

4e année REVUE MENSUELLE n° 42

Directeur : JEAN-PAUL SARTRE

Avril 1949

BERTOLD BRECHT. — L'exception et la règle.
ZANIE AUBIER. — Histoires avec queue et tête.
JEAN-H. ROY. — Sabotage.
JEAN-PAUL SARTRE. — La mort dans l'âme (IV).

TÉMOIGNAGES

HANS ERICH NOSSACK. — L'effondrement.

EXPOSÉS

ÉTIEMBLE. — *Chronique littéraire* : Sur quelques traductions de Cavafis.
P. LAURIN. — La logique des fous.
MAURICE M.-L. SAVIN. — *Chronique dramatique* : Les fourberies de Scapin; Le pain dur.
PIERRE URI. — Perspectives de crise.

NOTES

A. DU BOUCHET : « Fureur et Mystère », par René Char; « Le chan des morts », par Reverdy. — COLETTE AUDRY : « Le grand vestiaire » par Romain Gary. — JEAN-H. ROY : « Les naufragés de l'autocar », pa Steinbeck; « L'espèce humaine », par Robert Antelme; « Le gala de vaches », par Albert Paraz. — ROGER STÉPHANE : Les quotidiens pendan cinq semaines (10 février-15 mars); Au fil des jours.

Correspondance.



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Par

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. LITtré 27-37

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 130 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union française.......	700 fr.	1.400 fr.
Étranger......................	860 fr.	1.720 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Julliard, Paris 6999-04).

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

Bertold Brecht

L'EXCEPTION ET LA RÈGLE

HUIT TABLEAUX DE BERTOLD BRECHT

PERSONNAGES

Le Marchand Charles Longuet.
Le Coolie.
Le Guide.
L'Hôtelier de la Station Han.
Le Juge.
La Femme de Coolie.
Le Chef de la seconde expédition.
Deux juges adjoints.
Deux policiers.

LES ACTEURS :

Nous vous rapportons
l'histoire d'un voyage.
L'expédition comprend un marchand et deux subalternes.
Regardez bien comment ils agissent :
leur conduite vous paraît familière, découvrez-la insolite,
Sous le quotidien, décelez l'inexplicable.
Derrière la règle consacrée, discernez l'absurde.
Défiez-vous du moindre geste, fût-il simple en apparence.
N'acceptez pas comme telle la coutume reçue,
cherchez-en la nécessité.
Nous vous en prions instamment, ne dites pas : « C'est naturel »
devant les événements de chaque jour.
A une époque où règne la confusion, où coule le sang,

où on ordonne le désordre,
où l'arbitraire prend force de loi,
où l'humanité se déshumanise...
ne dites jamais : « C'est naturel »
afin que rien ne passe pour immuable.

I

COURSE DE VITESSE DANS LE DÉSERT

(*Deux petites troupes qu'une certaine distance sépare luttent de vitesse dans le désert.*)

Marchand, *à ses deux compagnons de route : le guide et un coolie qui porte les bagages.* — Allons, plus vite, faignants. Il faut absolument que je prenne un jour entier d'avance et que je soie après-demain à la station Han. Je suis le marchand Charles Longuet et je vais à Ourga négocier l'achat d'une concession. Mes concurrents nous suivent de près. Le premier arrivé enlève l'affaire. J'ai fait le trajet jusqu'ici en un temps record; c'est à force d'habileté et d'énergie et en traitant mon personnel avec une rigueur impitoyable. Le malheur, c'est que mes concurrents ont presque atteint la même cadence. (*Il regarde derrière lui avec ses lunettes d'approche.*) Tenez, les voilà de nouveau sur nos talons. (*Au guide.*) Secoue donc un peu le porteur. C'est pour ça que je t'ai engagé. Vous n'êtes pas ici pour vous promener à mes frais. Tu sais ce que ça coûte un voyage pareil?... Evidemment, ce n'est pas votre argent. Mais prends garde, si tu fais du sabotage, je te dénonce au bureau de placement à Ourga.

Guide, *au porteur.* — Allez, marche plus vite...

Marchand. — Ta voix sonne mal. Tu ne seras jamais un chef. J'aurais dû en prendre un plus cher, on y gagne pour finir. Allez, frappe-moi un peu ce gaillard. Ce n'est pas que je soie pour les coups en général, mais maintenant, il faut des coups. Si je n'arrive pas le premier, je suis ruiné. Hein! avoue-le, c'est ton frère que tu as choisi comme porteur!... c'est un parent à toi, c'est pour ça que tu ne veux pas le frapper. Je vous connais, allez. Hé bien! ton salaire, tu pourras aller le réclamer en justice. Dieu de Dieu, ils nous rattrapent!...

COOLIE, *au guide.* — Frappe-moi, mais pas de toutes tes forces, parce que si je veux arriver jusqu'à la station Han, il faut que je puisse encore mettre un pied devant l'autre.

VOIX, *appelant par derrière.* — Ohé!... c'est le chemin d'Ourga? Hé! l'ami... attends-nous...

MARCHAND, *sans répondre ni regarder derrière.* — Le diable vous emporte!... En avant!... Trois jours je les presse, je les harcèle, deux jours à coups d'injures, le troisième à coups de promesses. (Pour ce qui est de les tenir, on verra à Ourga...) Et sans cesse mes concurrents sur les talons... Mais je marche toute la seconde nuit ; ainsi, ils perdent ma trace, je suis hors de vue, et j'atteins la station Han le troisième jour, avec un jour d'avance sur le premier de mes poursuivants...

CHANTE LE MARCHAND :

Marche de jour, marche de nuit, j'ai gagné mon avance.
A coups de trique, j'ai gagné mon avance.
Le faible reste en route, mais le fort arrive au but.

II

AU BOUT DE LA ROUTE TRÈS FRÉQUENTÉE

MARCHAND. — Me voici à la station Han, Dieu soit loué, un jour avant tous les autres. Mes gens sont épuisés. Et ils m'en veulent... Battre des records, lutter... ce n'est pas leur affaire... une misérable canaille qui colle au sol, voilà tout!... Ils n'osent rien dire, la police est encore là, Dieu merci, pour maintenir l'ordre.

DEUX POLICIERS, *s'approchant.* — Tout est en règle, monsieur? Vous êtes satisfait des routes, satisfait de votre personnel?

MARCHAND. — Tout est en règle. J'ai mis trois jours au lieu de quatre pour venir jusqu'ici. Les routes sont infectes, mais j'ai l'habitude de mener à bien tout ce que j'entreprends. Comment sont les pistes au delà de la station Han? Qu'est-ce qui nous attend après?

LES POLICIERS. — Maintenant, monsieur, vous entrez dans le désert Jahi, où il n'y a pas âme qui vive.

MARCHAND. — Peut-on se faire escorter par la police?

LES POLICIERS, *s'éloignant.* — Non, monsieur, nous sommes les derniers policiers que vous rencontrerez, monsieur.

III

RENVOI DU GUIDE A LA STATION HAN

GUIDE. — Depuis notre rencontre avec les policiers, devant la station Han, notre marchand est métamorphosé. Il nous parle d'une voix toute changée; il est aimable. On ne nous ménage pas pour autant, d'ailleurs. Aucun jour de repos n'est prévu à la station Han, la dernière avant le désert Jahi. Je me demande bien comment je vais faire pour amener le porteur jusqu'à Ourga, épuisé comme il l'est... Tout bien considéré, l'attitude amicale du marchand m'inquiète beaucoup. Qui sait ce qu'il nous réserve. Il n'arrête pas de se promener en réfléchissant... Réflexions nouvelles, nouvelle traîtrise à craindre! De toutes façons, moi et le porteur nous serons bien obligés de tout encaisser, sans ça il ne nous paiera pas ou il nous chassera en plein désert.

MARCHAND, *s'approchant.* — Prends du tabac. Et du papier à cigarettes. Qu'est-ce que vous ne feriez pas, vous autres, pour le plaisir de vous noircir le gosier avec cette fumée!... Dieu merci, nous en avons emporté assez. Notre tabac fera largement l'affaire jusqu'à Ourga.

GUIDE, *à part.* — Notre tabac...

MARCHAND. — Asseyons-nous donc, mon ami. Pourquoi ne t'assieds-tu pas? Dans un voyage comme celui-ci, tous les hommes sont frères. Mais si tu préfères rester debout, c'est ton affaire. Vous avez vos coutumes, vous autres. D'habitude je ne m'assieds pas à côté de toi, et toi tu ne s'assiérais pas à côté du porteur. C'est sur ces différences que repose l'ordre du monde. Mais rien ne nous empêche de fumer ensemble, hein? (*Il rit.*) Voilà ce qui me plaît chez toi... chacun sa dignité, en somme... Bon, eh bien! tu vas faire un ballot de toutes nos affaires. Et n'oublie pas l'eau; il paraît qu'il n'y a pas beaucoup de puits dans ce désert. A propos, mon ami,

je voulais encore te mettre en garde : as-tu remarqué le regard que t'a jeté le porteur quand tu l'as rudoyé? Un regard... enfin, ça ne me disait rien de bon. Et, dans les jours qui viennent, tu auras à le secouer plus d'une fois encore, et bien plus rudement : il va falloir accélérer le pas. Ce porteur est pourri. La contrée où nous entrons, déserte... pas âme qui vive. Il va peut-être en profiter pour ôter le masque. Toi, tu es d'une espèce supérieure : tu gagnes mieux, et tu ne portes rien. Il n'en faut pas plus pour qu'il te déteste. Crois-moi, tiens-le à l'écart, c'est plus prudent.

(*Le guide passe par une porte ouverte dans la cour voisine; le marchand est resté assis tout seul.*)

Drôles de gens...

(*Le marchand reste assis en silence. Le guide surveille, à côté, le porteur en train d'emballer. Puis il s'assied et se met à fumer. Le coolie, une fois son travail terminé, s'assied à son tour, et le guide lui donne du tabac et du papier à cigarettes et commence à parler avec lui.*)

COOLIE. — Le marchand dit toujours qu'on rend un service à l'humanité en faisant sortir du pétrole de la terre. Il dit que si on fait sortir du pétrole de la terre, il y aura ici des chemins de fer et qu'on nagera dans l'abondance. Le marchand dit qu'il y aura ici des chemins de fer. Et moi alors, comment est-ce que je ferai pour vivre?

GUIDE. — Ne t'inquiète pas. Les chemins de fer, ce n'est pas pour tout de suite. J'ai entendu dire que le pétrole, une fois qu'on en a trouvé, on le cache. Celui qui rebouche le trou d'où sort le pétrole, on lui donne de l'argent pour se taire. Voilà pourquoi le marchand est si pressé. Ce n'est pas du pétrole qu'il veut, c'est l'argent pour se taire.

COOLIE. — Je ne comprends pas.

GUIDE. — Personne ne comprend.

COOLIE. — Dans le désert, ce sera pire qu'avant comme chemin. Espérons que mes pieds tiendront jusqu'au bout.

GUIDE. — Sûrement.

COOLIE. — Il y a des voleurs par ici?

GUIDE. — Il faudra se méfier le premier jour, tant qu'on sera aux alentours de la station, ça grouille de bandits.

COOLIE. — Et après?

GUIDE. — Une fois passé le fleuve Myr, l'important c'est de suivre toujours les puits.

COOLIE. — Tu connais la route?

GUIDE. — Oui.

(*Le marchand a entendu parler. Il s'approche de la porte pour écouter.*)

COOLIE. — Il est difficile à passer, le fleuve Myr?

GUIDE. — Pas en cette saison d'habitude. Mais en période de crue, le courant est très fort. Il y a danger de mort.

MARCHAND. — Le voilà qui parle avec le porteur. Avec lui, il ne refuse pas de s'asseoir, ni de fumer.

COOLIE. — Qu'est-ce qu'on doit faire, alors?

GUIDE. — Souvent, il faut attendre jusqu'à huit jours pour traverser sans danger.

MARCHAND. — Voyez-vous ça... Le voilà-t-il pas qui lui recommande de ne pas se presser, et de prendre soin de sa précieuse personne!... C'est un type dangereux. Il va lier partie avec le coolie? Voilà un garçon qui n'a aucune autorité, peut-être même est-il capable du pire, qui sait? En somme, à partir d'aujourd'hui, ils sont deux contre un. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il va ménager le coolie, maintenant que nous entrons dans le désert. Il faut absolument que je me débarrasse de cet individu. (*Il entre près des deux employés et s'adresse au guide.*) Je t'ai chargé de contrôler la solidité du paquetage. Nous allons voir maintenant si tu exécutes mes ordres... (*Il tiraille violemment une courroie d'attache, jusqu'à ce qu'elle casse.*) Tu appelles ça paqueter? Une courroie qui rompt, c'est un jour de perdu. Mais c'est justement ce que tu cherches, toi : te reposer...

GUIDE. — Je ne cherche pas à me reposer, et la courroie ne rompt pas si on ne l'arrache pas.

MARCHAND. — Hein? Et tu répliques, par-dessus le marché... Est-ce que la courroie s'est rompue, oui ou non? Ose me dire en face qu'elle ne s'est pas rompue... Impossible de se fier à toi... Je voulais te traiter convenablement, mais ça ne vous réussit pas à vous autres. D'ailleurs, à quoi sers-tu? Tu n'as pas la moindre autorité sur le personnel, tu ferais mieux de te louer comme porteur, et pas comme guide. Et

puis, j'ai des raisons de croire que tu excites le personnel contre moi.

GUIDE. — Quelles raisons?

MARCHAND. — Ah! tu voudrais bien les connaître... En attendant, je te renvoie.

GUIDE. — Vous ne pouvez pas me congédier à mi-chemin.

MARCHAND. — Encore heureux si je ne te signale pas au bureau de placement à Ourga. Tiens, voilà ton salaire. Je te paie jusqu'ici. (*Il appelle l'hôtelier, qui s'approche.*) Vous êtes témoin : je lui ai payé son dû. (*Au guide.*) Je te préviens que tu feras mieux de ne plus te montrer à Ourga. (*Il le considère de haut en bas.*) Tu n'arriveras jamais à rien. (*Il se rend dans une autre chambre avec l'hôtelier.*) Je pars immédiatement. S'il m'arrivait quelque chose, vous êtes témoin que je suis parti d'ici aujourd'hui, avec cet homme-là. (*Il montre le coolie. L'hôtelier montre par gestes qu'il ne comprend pas.*) Il ne comprend pas! Ainsi, il n'y aura personne pour dire où je suis allé. Et le pire, c'est que ces cochons-là savent bien qu'il n'y a personne.

(*Il s'assied et écrit une lettre.*)

GUIDE, *au coolie.* — J'ai eu tort de m'asseoir à côté de toi. Méfie-toi, cet homme est mauvais. Je me demande comment vous allez faire pour trouver le chemin. (*Il donne sa gourde au coolie.*) Tiens, prends cette gourde en réserve, cache-là. Si vous vous perdez, il te prendra sûrement la tienne. Je vais t'expliquer la route.

COOLIE. — Il vaut mieux pas. S'il entend que tu me parles, il me chassera, et alors je suis perdu. Rien ne pourra l'obliger à me payer mon salaire, je ne suis pas syndiqué comme toi. Il faut bien que je supporte tout.

MARCHAND, *à l'hôtelier.* — Vous donnerez cette lettre aux gens qui passeront ici demain, en route vers Ourga. Je continue seul avec mon porteur.

HÔTELIER, *s'inclinant et prenant la lettre.* — Mais il n'est pas guide.

MARCHAND, *à part.* — Ainsi, il comprend bel et bien. C'est donc qu'il ne voulait pas comprendre tout à l'heure. Il connaît son affaire. Il ne tient pas à être témoin dans ces sortes de choses. (*A l'hôtelier, rudement.*) Expliquez le chemin d'Ourga à mon porteur.

(*L'hôtelier sort et explique au coolie le chemin d'Ourga. Le coolie opine à maintes reprises et avec zèle.*)

Il y aura sûrement de la bagarre.

(*Il sort son revolver et se met à le nettoyer. Ce faisant, il chante.*)

CHANTE LE MARCHAND :

Le faible succombe, c'est le fort qui combat.
Pourquoi la terre céderait-elle son pétrole?
Pourquoi le coolie porterait-il mon bagage?
Pétrole, je t'arracherai
Malgré la terre et malgré le coolie.
Et dans cette lutte, la loi c'est :
Le faible succombe, c'est le fort qui combat.

(*Il entre, prêt au départ, dans la cour.*)

Tu connais ta route, maintenant?

COOLIE. — Oui, maître.

MARCHAND. — Alors, en avant...

(*Ils sortent tous deux. L'hôtelier et le guide les regardent partir.*)

GUIDE. — Je me demande s'il a vraiment compris. Il a compris trop vite.

IV

CONVERSATION DANS UNE CONTRÉE DANGEREUSE

CHANTE LE COOLIE :

Ourga, c'est là qu'on va.
Je marche et marche vers Ourga.
Vers Ourga, les bandits ne m'auront pas.
Ni le désert entre Ourga et moi.
A Ourga où j'aie la paie, on mangera.

MARCHAND. — Insouciant!... Le pays est infesté de bandits, toute la racaille qui grouille autour des stations. Et lui, il chante!... (*Au coolie.*) Ce guide m'a toujours déplu. Tantôt grossier, tantôt à vous lécher les bottes.... un homme pas sûr.

COOLIE. — Oui, maître.

IL CHANTE :

Rude est la route d'Ourga;
Mes pieds tiendront-ils jusqu'à Ourga?
Grande est la souffrance sur le chemin d'Ourga,
Mais à Ourga où j'ai la paie, on se reposera.

MARCHAND. — Au fait, pourquoi chantes-tu? Qu'est-ce qui te mets en joie? Ah! c'est que tu n'as pas peur des bandits, toi : ce qu'ils te prendront, ça ne t'appartient pas; tout ce que tu as à perdre est à moi, hein?

CHANTE LE COOLIE :

Et ma femme est à Ourga,
Mon fils aussi m'attend là-bas,
Et...

MARCHAND. — Cesse donc de chanter. Il n'y a aucune raison de chanter en ce moment. On doit t'entendre jusqu'à Ourga. Ça ne sert qu'à attirer la racaille sur notre dos. Tu chanteras demain tant que tu voudras.

COOLIE. — Oui, maître.

MARCHAND, *qui marche devant.* — Et si on venait lui voler son chargement, est-ce qu'il se défendrait seulement? Il ne penserait pas une seconde à considérer mon bien comme le sien; ce serait pourtant son devoir. Mauvaise race. Et il ne parle pas, ceux-là sont les pires. Qu'est-ce qui se passe dans sa tête? Impossible de savoir. Le voilà qui rit; il n'y a aucune raison de rire. Qu'est-ce qui le fait rire? Et pourquoi me laisse-t-il marcher devant? C'est lui qui sait le chemin, pas moi. Où me mène-t-il? (*Il regarde derrière lui et voit le coolie effacer les traces dans le sable avec un chiffon.*) Que fais-tu là?

COOLIE. — J'efface nos traces, maître.

MARCHAND. — Pourquoi ça?

COOLIE. — A cause des bandits.

MARCHAND. — Ah! à cause des bandits... Mais, il faut qu'on puisse voir où tu m'as conduit. Au fait, où me conduis-tu? Marche donc devant. (*Ils continuent leur route en silence. A part.*) Dans ce sable fin, c'est vrai qu'on voit les traces très distinctement. C'était peut-être une idée excellente, en effet, d'effacer les traces...

V

DEVANT LE FLEUVE IMPÉTUEUX

COOLIE. — Nous sommes sur la bonne route, maître. Voici le fleuve Myr. A cette saison, d'habitude il n'est pas difficile à traverser, mais en période de crue le courant devient très violent et il y a danger de mort. Le fleuve est en crue.

MARCHAND. — Il faut passer.

COOLIE. — On doit souvent attendre huit jours pour traverser sans danger. Maintenant, il y a danger de mort.

MARCHAND. — C'est à voir. On ne peut pas se payer un jour d'attente.

COOLIE. — Alors, il faut chercher un gué ou un bateau.

MARCHAND. — Trop long.

COOLIE. — Mais je nage très mal.

MARCHAND. — L'eau n'est pas si haute que ça.

COOLIE, *plongeant un bâton dans le fleuve.* — Elle est très haute.

MARCHAND. — Une fois à l'eau, tu nageras très bien, tu verras; il faudra bien. Vois-tu, moi, je me place sur un plan plus élevé que toi. Pourquoi allons-nous à Ourga? Pour rendre service à l'humanité en faisant jaillir de terre le pétrole. Comprends-tu cela, pauvre imbécile? On puisera le pétrole de la terre, on installera des chemins de fer, on nagera dans l'abondance; il y aura du pain, des vêtements et... Dieu sait quoi encore! Et qui fera cela? Qui? Nous. Le progrès, la civilisation... c'est cela qui est au bout de notre voyage. Te rends-tu compte que le pays tout entier a les yeux fixés sur toi, sur toi, entends-tu, un petit avorton... Et tu hésiterais à faire ton devoir...

COOLIE, *qui, pendant toute l'allocution, opinait respectueusement de la tête.* — Je ne sais pas bien nager.

MARCHAND. — Moi aussi, je risque ma peau. (*Le coolie s'incline avec respect.*) Mais pour toi, esprit bas et cupide, la seule chose qui compte, c'est le gain. Pourquoi te dépêcherais-tu d'atteindre Ourga? Ton intérêt, c'est de lanterner le

plus possible, puisque tu es payé à la journée. Le voyage, tu t'en moques, tu ne penses qu'à tes sous.

COOLIE, *hésitant, sur la rive du fleuve.* — Que faire?

CHANTE LE COOLIE :

Voici le fleuve,
Le fleuve aux eaux dangereuses.
Deux hommes sur la rive;
L'un se jette à l'eau, l'autre hésite.
L'un est-il brave, l'autre lâche?
Au delà du fleuve, passé le danger,
L'un va conclure une affaire;
Il monte triomphant sur la rive conquise;
Il entre dans sa propriété
Et mange un fruit nouveau.
Mais l'autre, passé le danger,
A perdu le souffle et ne trouve rien;
D'autres périls guettent sa faiblesse.
Sont-ils braves tous deux?
Tous deux sont-ils sages?
Hélas! ensemble ils ont vaincu le fleuve,
Mais sur la rive conquise, il n'est qu'un vainqueur.
Qui dit : nous, *ne dit pas :* toi et moi.
Nous l'emportons sur le fleuve,
mais toi tu l'emportes sur moi.

Je t'en prie, laisse-moi au moins prendre quelques heures de repos. Je suis fatigué de traîner ce ballot. Une fois reposé, peut-être que je traverserai mieux.

MARCHAND. — Je connais un moyen bien meilleur. Je vais t'appuyer mon revolver dans le dos. Parions que tu passeras le fleuve! *(Il pousse le coolie devant lui. A part.)* Les dangers de la traversée, je ne les vois même plus... il s'agit de sauvegarder ma fortune...

CHANTE LE MARCHAND :

L'homme remporte ainsi la victoire
Sur le désert et sur le fleuve en tumulte;
L'homme remporte la victoire sur lui-même
Pour conquérir le pétrole dont l'humanité a besoin.

VI

LE CAMPEMENT

(*Vers le soir, le coolie, qui s'est cassé le bras en traversant le fleuve, tente de dresser la tente. Le marchand est assis près de là.*)

MARCHAND. — Tu n'as pas besoin de dresser la tente aujourd'hui, je te l'ai déjà dit, puisque tu t'es cassé le bras en traversant le fleuve. (*Le coolie continue son travail.*) Si je ne t'avais pas tiré du courant, tu te serais noyé. (*Le coolie continue son travail.*) Evidemment, on ne peut pas me rendre responsable de ton accident — après tout, le tronc d'arbre aurait pu aussi bien m'atteindre moi-même — mais enfin il faut reconnaître que ce malheur est survenu dans un voyage organisé par moi. Je n'ai pour ainsi dire pas d'argent liquide sur moi. Mais à Ourga, à ma banque, je te donnerai de l'argent.

COOLIE. — Oui, maître.

MARCHAND. — C'est tout ce qu'il trouve à répondre... Mais chacun de ses regards est un reproche. Il n'y a pas plus sournois et rancunier que ces coolies. Tu peux te coucher. (*Le coolie se retire et s'assied à l'écart.*) Il est vrai que son malheur le touche moins que moi. Un membre de plus ou de moins, qu'est-ce que ça peut lui faire? Cette racaille ne voit pas plus loin que le bord de son assiette à soupe. Pourquoi se soucieraient-ils de leur propre personne? Ils sont infirmes de nature. Un potier qui rate son pot le rejette; ceux-là se sentent ratés et se rejettent eux-mêmes. Il n'y a que l'homme réussi qui lutte.

CHANTE LE MARCHAND :

Le faible succombe, c'est le fort qui combat,
c'est bien ainsi.
Un coup de main au fort, un coup de pied au faible,
et c'est bien ainsi.
Laisse tomber qui tombe, et frappe encore dessus,
car c'est bien ainsi.
Le vainqueur du combat prend sa place au festin,
c'est bien ainsi.

Et le cuisinier n'a pas compté les morts,
et c'est bien ainsi.
Et le Dieu qui créa toutes choses, créa le maître et l'esclave,
ce fut bien ainsi.
Si la chance te sourit, on te dit homme de bien, si elle te boude, tu es un méchant,
et c'est bien ainsi.

(*Le coolie s'est approché. Le marchand le voit et prend peur.*)

Il m'a écouté. Halte... Reste où tu es. Que veux-tu?

COOLIE. — La tente est dressée, maître.

MARCHAND. — Qu'est-ce que tu as à rôder comme ça autour de moi dans la nuit? Je n'aime pas ça. Quand un homme s'approche, je veux d'abord entendre ses pas. Et quand je parle à un homme, je veux voir ses yeux. Couche-toi. Ne t'inquiète pas tant de moi. (*Le coolie se retire.*) Halte!... Rentre dans la tente. Moi, je reste ici, je suis habitué à l'air frais. (*Le coolie entre dans la tente.*) Qu'a-t-il entendu de ma chanson? Je me le demande... Et qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer maintenant? Le voilà qui s'agite encore...

(*On voit le coolie préparer soigneusement sa couche.*)

COOLIE. — Pourvu qu'il ne remarque rien. Ce n'est pas commode de couper de l'herbe avec un seul bras.

MARCHAND. — Ne pas s'entourer de précautions, c'est agir en sot. Confiance égale sottise. J'ai endommagé cet homme pour toute la durée de sa vie, peut-être. S'il me rendait la pareille, ce ne serait que justice de sa part. Et le fort quand il dort n'est pas plus fort que le faible. Il ne faut pas être esclave du sommeil... A vrai dire, on serait mieux sous la tente. En plein air, on est exposé à toutes sortes de maladies. Mais la pire maladie, c'est encore l'homme... Pour une somme dérisoire, cet homme marche à côté de moi, qui ai beaucoup d'argent. Pourtant, la route nous est également dure à tous deux. Au moindre signe de fatigue, il est battu. Le guide vient s'asseoir auprès de lui? on renvoie le guide. Il veut effacer nos traces sur le sable? — c'était peut-être réellement à cause des bandits — on l'accable de méfiance. Et devant le fleuve, quand il m'a avoué sa peur, c'est mon revolver qu'il a eu sous le nez. Et j'irais dormir sous la même tente avec

cet homme!!... Il ne me fera jamais croire qu'il avale toutes ces couleuvres. Quel mauvais coup prépare-t-il là-dedans? Je voudrais bien le savoir. Je serais complètement fou si j'allais sous la tente.

VII

AU BOUT DE LA ROUTE

MARCHAND. — Pourquoi restes-tu planté là?

COOLIE. — Maître, la route ne va pas plus loin.

MARCHAND. — Eh bien!...

COOLIE. — Maître, frappe-moi, mais pas sur mon bras blessé. Jè ne sais plus le chemin.

MARCHAND. — L'hôtelier de la station Han te l'a expliqué, pourtant...

COOLIE. — Oui, maître.

MARCHAND. — Quand je t'ai demandé si tu avais compris, tu m'as dit oui.

COOLIE. — Oui, maître.

MARCHAND. — Et tu n'avais pas compris?

COOLIE. — Non, maître.

MARCHAND. — Alors, pourquoi as-tu dit oui?

COOLIE. — J'avais peur d'être chassé. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut suivre les puits.

MARCHAND. — Eh bien! suis les puits!

COOLIE. — Mais je ne sais pas où ils sont.

MARCHAND. — Avance, et n'essaie pas de te moquer de moi. Tu as déjà fait la route, je le sais parfaitement.

COOLIE. — Il vaudrait mieux attendre ceux qui viennent derrière nous.

MARCHAND. — Non.

(*Ils continuent leur route.*)

LE PARTAGE DE L'EAU

MARCHAND. — Hé! où vas-tu? Tu marches vers le nord, voyons. L'est est là-bas. (*Le coolie continue dans cette direction.*) Halte... qu'est-ce qui te prend? (*Le coolie s'arrête, mais*

évite le regard de son maître.) Tu ne peux pas me regarder dans les yeux, non?

COOLIE. — Je croyais que l'est était par là.

MARCHAND. — Attends un peu, mon gaillard... Je vais t'apprendre à me conduire. (*Il bat le coolie.*) Tu sais où est l'est, maintenant?

COOLIE, *hurle.* — Pas sur le bras.

MARCHAND. — Où est l'est?

COOLIE. — Là-bas.

MARCHAND. — Et où sont les puits?

COOLIE. — Là-bas.

MARCHAND, *fou de rage.* — Là-bas... Et toi, alors, tu allais de l'autre côté?

COOLIE. — Non, maître.

MARCHAND. — Comment, non? Tu n'allais pas de l'autre côté? Est-ce que tu allais de l'autre côté?

(*Il le bat.*)

COOLIE. — Oui, maître.

MARCHAND. — Où sont les puits? (*Le coolie se tait. Le marchand reste calme en apparence.*) Voyons, tu disais bien il y a une seconde que tu savais où étaient les puits? Le sais-tu? (*Le coolie se tait. Le marchand le bat.*) Le sais-tu?

COOLIE. — Oui.

MARCHAND, *le battant.* — Tu le sais?

COOLIE. — Non.

MARCHAND. — Donne-moi ta gourde. Je devrais garder toute l'eau pour moi, puisque tu m'as conduit sur une fausse piste. Ce serait mon droit, mais je ne le fais pas : je partage cette eau avec toi. Bois-en une gorgée et reprends ta marche. (*A part.*) Je me suis oublié : je n'aurais pas dû le battre dans la situation où nous sommes.

* * *

MARCHAND. — Nous avons déjà passé ici. Voici nos traces.

COOLIE. — Quand nous avons passé par là, nous ne devions pas nous être encore beaucoup écartés du chemin.

MARCHAND. — Dresse la tente. Ta gourde est vide. La mienne aussi. (*Il s'assied tandis que le coolie dresse la tente. Il boit en cachette l'eau de sa gourde. A part.*) Cachons-nous. S'il voit qu'il me reste de l'eau à boire, il m'assommera, pour peu

qu'il ait une étincelle de raison sous le crâne. Qu'il approche, et je tire. (*Il sort son revolver et le pose sur ses genoux.*) Si seulement nous pouvions retourner au dernier puits que nous avons laissé derrière nous. J'ai la gorge nouée. Combien de temps un homme peut-il supporter la soif?

COOLIE. — Il faut que je lui donne la gourde que le guide m'a remise à la station. S'ils nous trouvent, moi avec une gourde pleine et lui à demi-mort de soif, il me feront un procès.

(*Il prend la gourde et va vers le marchand, qui le voit soudain debout devant lui et ne sait si le coolie l'a vu boire ou non. Le coolie ne l'a pas vu boire. Il lui tend sa gourde en silence. Mais le marchand, persuadé que c'est une grosse pierre avec laquelle le coolie veut l'assommer, crie...*)

MARCHAND. — Lâche cette pierre! (*Le coolie ne comprend pas, il continue à tendre sa gourde; alors, il l'abat d'un coup de revolver.*) Il y est venu tout de même. Tiens, sale bête. Tu as ton compte, maintenant.

CHANT DES TRIBUNAUX :

(*Les acteurs chantent, tout en transformant le plateau pour la scène du tribunal.*)

Après les bandes de pillards
Vient le tour des tribunaux.
Quand l'innocent est abattu,
Autour de son corps les juges s'assemblent et le condamnent.
Sur la tombe du juste assassiné,
Il faut encore assassiner son bon droit.
Le verdict du tribunal
Tombe pareil à l'ombre du couteau qui tue.
Ah! le couteau n'est-il pas assez fort?
Faut-il encore le coup de grâce du jugement?
Vois ces vautours affamés, où vont-ils?
Ils n'ont rien trouvé à dévorer au désert,
Les tribunaux les nourriront.
C'est là que fuient les assassins;
Les persécuteurs y sont en sûreté;
Là, les voleurs recèlent leur butin, enveloppé
dans un papier qui porte écrit le texte d'une loi.

VIII

LE TRIBUNAL

(*Le guide et la femme de la victime ont déjà pris place dans la salle du tribunal.*)

GUIDE, *à la femme.* — Vous êtes bien la femme du coolie assassiné? Je suis le guide qui avait engagé votre mari. On m'a dit que vous réclamiez au procès la punition du marchand et des dommages et intérêts. Je me suis dépêché de venir, car je sais que votre mari est mort innocent; j'en ai la preuve, là, dans ma poche.

HÔTELIER, *au guide.* — Hein? Tu as une preuve en poche? Un bon conseil : ne la sors pas de ta poche.

GUIDE. — Et la femme du coolie, elle s'en reviendra les mains vides?

HÔTELIER. — Et toi, tu veux qu'on t'inscrive sur la liste noire?

GUIDE. — Merci de tes bons conseils, j'y réfléchirai.

(*Le tribunal prend place, ainsi que l'accusé, puis le chef de la deuxième expédition et l'hôtelier.*)

JUGE. — Les débats sont ouverts. La parole est à la femme de la victime.

FEMME. — Mon mari a porté le bagage de ce monsieur à travers le désert Jahi. Quelques jours avant la fin du voyage, ce monsieur l'a tué d'un coup de revolver. Je demande la punition de l'assassin, quoiqu'elle ne rende pas la vie à mon mari.

JUGE, *à la femme.* — Vous demandez aussi des dommages et intérêts?

FEMME. — Oui. Mon petit garçon et moi, nous avons perdu celui qui nous nourrissait.

JUGE, *à la femme.* — Je ne vous fais aucun reproche : ces considérations matérielles n'ont rien d'infâmant pour vous. (*Au chef de la deuxième caravane.*) A peu de distance de l'expédition Longuet, venait une seconde caravane; le guide congédié s'y était joint. Ce sont eux qui trouvèrent, à moins

d'un mille de la piste, l'expédition en détresse. Qu'avez-vous vu en vous approchant?

CHEF DE LA DEUXIÈME EXPÉDITION. — Le marchand n'avait plus qu'un tout petit peu d'eau dans sa gourde, et son porteur gisait mort sur le sable.

JUGE, *au marchand.* — Avez-vous tiré sur le porteur?

MARCHAND. — Oui. Il m'a attaqué à l'improviste.

JUGE. — Comment vous a-t-il attaqué?

MARCHAND. — Il a essayé de m'assommer avec une pierre, par derrière.

JUGE. — Pouvez-vous nous fournir une explication relativement aux motifs de cette agression?

MARCHAND. — Non.

JUGE. — Avez-vous harcelé vos gens plus que de raison?

MARCHAND. — Non.

JUGE. — Où est le guide congédié? Il a fait la première partie du voyage avec vous.

GUIDE. — C'est moi.

JUGE. — Quelle est votre opinion?

GUIDE. — Pour autant que je sache, il s'agissait pour le marchand d'atteindre Ourga le plus vite possible, afin d'acheter une concession.

JUGE, *au chef de la deuxième expédition.* — L'expédition qui vous précédait, avez-vous l'impression qu'elle avançait à une allure extraordinairement rapide?

CHEF DE LA DEUXIÈME EXPÉDITION. — Non, pas extraordinairement rapide. Elle avait pris un jour d'avance et elle l'a maintenu.

JUGE, *au marchand.* — Pour cela, il faut que vous ayez forcé la marche?

MARCHAND. — Je n'ai rien forcé du tout. C'était l'affaire du guide.

JUGE, *au guide.* — L'accusé ne vous a-t-il pas ordonné expressément de faire activer le porteur?

GUIDE. — Je ne l'ai pas fait activer plus que d'ordinaire. Plutôt moins.

JUGE. — Pourquoi vous a-t-on congédié?

GUIDE. — Le marchand trouvait que j'étais trop aimable avec le coolie.

JUGE. — Et ça n'était pas permis? Et ce coolie, avec qui

il était interdit, dites-vous, d'être aimable, avez-vous l'impression que c'était une nature insubordonnée?

GUIDE. — Lui? Il supportait tout. Comme il me le disait, il avait peur de perdre sa place. Il n'était membre d'aucun syndicat.

JUGE. — Il en avait donc tant que cela à supporter!... Répondez. Inutile de réfléchir si longtemps avant de parler. La vérité sortira quand même.

GUIDE. — Je n'ai accompagné l'expédition que jusqu'à la station Han.

HÔTELIER, *à lui-même.* — Bien parlé.

JUGE, *au marchand.* — Et par la suite, s'est-il produit un événement de nature à expliquer l'agression du coolie?

MARCHAND. — Non, pas que je sache.

JUGE. — Ecoutez, ne vous faites pas plus blanc que vous n'êtes. Ce n'est pas comme cela que vous vous en sortirez, mon garçon. Si vraiment vous avez traité votre coolie avec tant d'égards, comment expliquer sa haine contre vous? Appliquez-vous plutôt à rendre cette haine vraisemblable; ainsi, il apparaîtra vraisemblable que vous ayez agi en état de légitime défense. Il faut toujours réfléchir à ce qu'on avance.

MARCHAND. — J'ai un aveu à faire. Une fois je l'ai battu.

JUGE. — Aha!... et vous croyez qu'une seule râclée a pu éveiller une pareille haine dans l'âme du coolie?

MARCHAND. — Non. Mais quand il a refusé de traverser le fleuve, je lui ai appuyé mon revolver dans le dos. Et, en passant le fleuve, il s'est cassé le bras, par-dessus le marché. Là, encore, c'était ma faute...

JUGE, *souriant.* — Au dire du coolie?

MARCHAND, *souriant de même.* — Naturellement. En réalité, c'est moi qui l'ai repêché.

JUGE. — Ainsi donc, après le renvoi du guide, vous avez donné au coolie toutes sortes de raisons de vous haïr. Et avant? (*Au guide, avec insistance.*) Reconnaissez-le donc : le coolie haïssait le marchand. D'ailleurs, c'est compréhensible : voilà un homme précipité dans toutes espèces de dangers, moyennant un salaire ridicule, un homme physiquement endommagé, risquant sa vie à tous moments... et pour qui? pour quoi? Pour le compte d'un autre qui ne le paye pour ainsi dire pas. Comment ne le haïrait-il pas?

GUIDE. — Il n'avait aucune haine.

JUGE. — Ecoutons maintenant le témoignage de l'hôtelier de la station Han. Peut-être nous éclairera-t-il sur les rapports qu'entretenait le marchand avec son personnel. Comment le marchand traitait-il ses gens?

HÔTELIER. — Bien.

JUGE. — Faut-il que je renvoie ces gens? Craignez-vous de vous faire tort en disant la vérité?

HÔTELIER. — Non, non; dans le cas présent, c'est inutile.

JUGE. — Comme vous voudrez.

HÔTELIER. — Il a même donné du tabac au guide. Il lui a payé intégralement son salaire; ce n'est pas courant. Et le coolie aussi était bien traité.

JUGE. — Votre station est la dernière station de police sur cette piste?

HÔTELIER. — Oui. Ensuite, c'est le désert Jahi. On n'y rencontre âme qui vive.

JUGE. — Je vois. L'amabilité du marchand à la station Han, c'était plutôt une amabilité de circonstances, une amabilité temporaire, on pourrait presque dire tactique. En temps de guerre, par exemple, plus on approche du front, plus les officiers sont aimables. Ils ne ratent pas une occasion de se montrer humains avec leurs hommes. De telles amabilités, naturellement, ne signifient absolument rien.

MARCHAND. — Tout le long du chemin, il chantait en marchant. Dès l'instant où je l'ai menacé de mon revolver, il a complètement cessé de chanter.

JUGE. — Et voilà... Il était aigri. Tout à fait compréhensible, bien sûr. A la guerre — je reviens à mon exemple de tout à l'heure — il était, là aussi, parfaitement compréhensible d'entendre les gens simples dire à leurs officiers : « Oui, vous faites votre guerre à vous, mais nous, nous faisons votre guerre pour vous. » Ce sont précisément les propos qu'aurait pu tenir le coolie au marchand : « Tu fais ton affaire à toi, mais moi je fais ton affaire pour toi. »

MARCHAND. — J'ai encore un aveu à faire : quand nous avons eu perdu notre route, j'ai partagé une gourde d'eau avec lui, mais je voulais boire la seconde tout seul.

JUGE. — Et il vous a vu boire?

MARCHAND. — C'est ce que j'ai supposé quand je l'ai vu

venir à moi, une pierre à la main. Je savais qu'il me haïssait. Dès l'instant où nous sommes entrés dans le désert, je n'ai pas cessé, jour et nuit, de me tenir sur mes gardes. J'avais toutes les raisons de croire qu'il m'attaquerait à la première occasion. Si je ne l'avais pas tué, c'est lui qui m'aurait tué.

FEMME. — J'ai quelque chose à dire. Il est impossible que mon mari l'ait attaqué; il n'a jamais attaqué personne.

GUIDE. — Soyez tranquille. J'ai la preuve de son innocence en poche.

JUGE. — A-t-on retrouvé la pierre avec laquelle le coolie vous a menacé?

CHEF DE LA DEUXIÈME EXPÉDITION, *montrant le guide.* — Cet homme l'a ramassée dans la main du mort.

(*Le guide montre la gourde.*)

JUGE. — C'est bien cette pierre? Vous la reconnaissez?

MARCHAND. — Oui, c'est bien cette pierre.

PREMIER JUGE ADJOINT. — C'est une gourde, pas une pierre.

DEUXIÈME JUGE ADJOINT. — Voilà qui est clair : il n'avait pas du tout l'intention de l'assommer.

GUIDE, *embrassant la femme du coolie.* — Tu vois, je te le disais bien, j'avais la preuve, il est innocent. C'est moi qui lui ai donné cette gourde à la station Han. L'hôtelier est témoin. Et la voici, ma gourde.. .

HÔTELIER. — Imbécile, le voilà perdu, lui aussi.

JUGE. — Ça ne peut pas être la vérité. Ainsi, il vous aurait tendu à boire?

MARCHAND. — Ce devait être une pierre.

JUGE. — Non, ce n'était pas une pierre, c'était une gourde. Regardez donc.

MARCHAND. — Je ne pouvais pas prévoir que ça pouvait être une gourde. Cet homme n'avait aucune raison de me donner à boire. Je n'étais pas son ami.

GUIDE. — De fait, il vous a donné à boire.

JUGE. — Mais pourquoi lui donnait-il à boire, pourquoi?

GUIDE. — Probablement parce qu'il pensait que le marchand avait soif. (*Les juges se regardent en souriant.*) Sans doute par bonté. (*Nouveaux sourires.*) Peut-être par bêtise, car je suis certain qu'il n'avait rien du tout contre le marchand.

MARCHAND. — Alors, il faut qu'il ait été extraordinairement

bête. Voilà un garçon à qui j'avais cassé le bras, il en aurait été handicapé sa vie entière... Voyons, ce n'était que justice de sa part de me rendre la pareille.

Guide. — Ce n'était que justice.

Marchand. — Pour une somme dérisoire, cet homme marchait à côté de moi qui ai beaucoup d'argent. Pourtant, la route nous était également dure à tous deux.

Guide. — Il le sait donc...

Marchand. — Quand il était fatigué, il était battu.

Guide. — Et cela aussi vous savez que c'est injuste.

Marchand. — Admettre que le coolie n'attendait pas la première occasion pour m'assommer, cela revient à admettre qu'il avait perdu le sens.

Juge. — Donc, vous reconnaissez, avec raison, que le coolie devait vous haïr. C'est bien cela, n'est-ce pas? Dès lors, en le tuant, vous avez tué un innocent, c'est vrai; mais uniquement parce que vous ne pouviez savoir qu'il était inoffensif. Oui, oui, c'est une chose qui arrive de temps en temps à la police : vous voyez les policiers tirer sur une foule de manifestants, des gens tout à fait paisibles... Pourquoi tirent-ils? Simplement parce qu'ils ne peuvent pas comprendre comment ces gens ne les ont pas déjà tirés à bas de leurs chevaux et lynchés. S'ils tirent, c'est qu'ils ont peur, voilà tout. Et qu'ils aient peur, cela prouve leur bon sens. Ainsi donc, vous, vous ne pouviez pas savoir que ce coolie représentait une exception.

Marchand. — Il faut s'en tenir à la règle, et non à l'exception.

Juge. — Oui, voilà. Pour donner à boire à son bourreau, quel motif pouvait-il bien avoir, ce coolie?

Guide. — Aucun motif raisonnable.

Chante le Juge :

La règle, c'est œil pour œil.
Fou qui ose espérer l'exception.
Un ennemi te donner à boire!...
N'y compte pas si tu es homme de sens.

Chante le Guide :

Dans le système que vous nous avez fait,
La bonté est une exception.
Ne te montre pas humain,

Tu payeras cher ta vertu;
Malheur à celui dont le visage est aimable!
Retenez-le donc : il veut aider son prochain;
On meurt de soif à tes pieds, ferme les yeux;
On gémit près de toi, bouche tes oreilles;
On t'appelle à l'aide, retiens tes pas...
Malheur à qui se laisse entraîner :
Il donne à boire à un homme,
Et c'est un loup qui boit.

JUGE. — La Cour délibère.

(*La Cour se retire.*)

CHEF DE LA DEUXIÈME EXPÉDITION, *au guide.* — Vous n'avez pas peur de ne plus trouver de travail?

GUIDE. — Il me fallait bien dire la vérité.

CHEF DE LA DEUXIÈME EXPÉDITION, *souriant.* — Evidemment, s'il vous fallait...

(*La Cour réapparaît.*)

JUGE, *au marchand.* — La Cour a encore une question à vous poser : avez-vous tiré un avantage quelconque, en définitive, de la mort du coolie?

MARCHAND. — Moi!... au contraire. Le coolie m'était indispensable pour traiter mon affaire à Ourga. Toutes les cartes, tous les registres dont j'avais besoin, c'est lui qui les portait. Jamais je n'aurais pu transporter mon bagage tout seul.

JUGE. — Alors, ce marché à Ourga, vous ne l'avez pas conclu?

MARCHAND. — Bien sûr que non. Je suis arrivé trop tard. Je suis ruiné.

JUGE. — Puisqu'il en est ainsi, je prononce le jugement : la Cour considère comme prouvé le fait que le coolie ne s'est pas approché de son maître avec une pierre, mais avec une gourde. Mais, que voulait-il faire de cette gourde? Donner à boire au marchand? Invraisemblable... On serait plutôt tenté de croire qu'il méditait de l'assommer avec. Le porteur appartenait en effet à une classe qui a des raisons de se sentir lésée. Il n'ignorait pas, raisonnablement, qu'il n'aurait pas la part d'eau qui lui revenait, à moins de la conquérir de force. J'irai plus loin : les gens de cette espèce ont un point de vue limité et unilatéral, ils ne voient tout bêtement que ce qui est devant leur nez... Il devait sembler juste au coolie

de se venger de son bourreau. Qu'avait-il à perdre à un règlement de comptes? Le marchand n'appartient pas à la même classe. Logiquement, il ne pouvait s'attendre à un geste de camaraderie de ce porteur, que, de son propre aveu, il avait brutalisé. Sa raison lui disait qu'il était dans le plus grave danger. L'absence de tout être humain dans la région le remplissait, à juste titre, d'inquiétude. Pas de police, pas de tribunaux, cela donnait la possibilité à son employé de s'emparer de force de la part d'eau qui lui revenait; cela l'y encourageait même. L'accusé a donc agi en état de légitime défense : peu importe qu'il ait été *réellement* menacé ou qu'il se soit *cru* menacé. Dans la situation où il se trouvait, il *devait* se croire menacé. L'accusé est donc acquitté. La plainte déposée par la femme de la victime est rejetée.

LES ACTEURS :

Ainsi se termine l'histoire d'un voyage.
Vous avez vu et entendu.
Vous avez vu un événement ordinaire,
Un événement comme il s'en produit chaque jour.
Et cependant, nous vous en prions,
Sous le familier, découvrez l'insolite,
Sous le quotidien, décelez l'inexplicable.
Puisse toute chose dite habituelle vous inquiéter.
Dans la règle découvrez l'abus,
Et partout où l'abus s'est montré,
Trouvez le remède.

Bertold BRECHT.

(*Traduction Geneviève Serreau*
et Beno Besson.)

HISTOIRES AVEC QUEUE ET TÊTE

I

Du haut de la falaise, elle avait senti que ce serait là. Les rochers plats, la crique déserte, les galets sur lesquels reposaient les plantes marines étaient le lieu exact construit scrupuleusement à l'instant même et pour le temps convenu.

Tout ce qui avant avait importé, n'importait plus. Tout ce qui avant avait germé, poussé, cru, décru, fané, séché, brûlé, n'existait plus.

Elle étendit ses bras dans le vide et la maturité commença.

Ce fut le dégel et les clameurs océanes.

Ce furent les poissons anxieux tapis derrière les cailloux du large, ce fut l'appel de l'eau, l'appel du sel, l'appel de l'écume.

Elle n'entendait plus la voix des prophètes qui mouraient à l'instant même; elle n'entendait plus les tramways et leurs câbles électriques, elle n'entendait plus les caves d'où montaient les longs orages nocturnes.

Elle ne sentait plus sur toute la surface de son corps dévêtu pour toujours, que le désir des algues et des poulpes. Elle se vit, les yeux agrandis sans contrôle, devenir fleur océane, ballottée dans le demi-fond par le remous du courant marin. Ses ongles ne furent plus la proie des manucures et des baisers du soir, et du satin moiré et de la laine à tricoter. Ses ongles cessèrent d'être de corne pour mentir aux aveugles forces terrestres qui les voulaient rognés hebdomadairement.

Il n'y eut plus d'hebdomadaire, il n'y eut plus de quotidien.

De sa chair fouettée par les goémons, vibrante enfin, s'épanouit librement, la libre pensée, et tout ce qu'elle avait voulu, qui aurait pu être — qui ne fut pas — devint.

Elle devint gemme transparente, gemme veinée, gemme

audacieuse à la chevelure s'emmêlant aux autres chevelures marines.

Elle fut compacte, et totale et concentrée.

Elle fut le passé, le présent, le futur en un seul lucide et serein

d'une tiède sérénité inorganique, élément.

Il n'y eut plus d'au-delà — elle était au dedans; son centre de gravité délivré de sa prison charnelle se confondait avec les pulsations maritimes qui l'abritaient.

Ce fut le dégel : les neiges spongieuses s'évanouissaient en une infinité de molécules au centre desquelles elle surgissait et disparaissait tour à tour.

Elle se découvrit, se mira, s'admira, se perdit, se retrouva, se prit, se dilua, se reforma avec la tranquillité d'une âme qui n'a rien à se reprocher.

Le reproche avait disparu et l'opprobre éternel était resté sur le sable avec une paire de sandales usées et une ceinture de sauvetage en tissu lastex.

Elle pouvait refermer sa bouche sur bien des choses qu'elle n'avait goûtées jusque-là.

Les ténèbres s'ouvrirent sur ses yeux clos et les oreilles tendues elle écouta. Elle écouta ce qui enfin fut dit. Sa trompe d'Eustache naquit et fleurit sous les pénétrantes persuasives paroles. Peu importait à présent qu'elle eut traversé en aveugle sourde-muette les intempéries journalières. Peu importait à présent qu'elle eut manqué à tant de devoirs, à tant de droits.

Condamnée de droit commun, gonflée entre deux eaux par le vide et l'obstination, elle suivait la trajectoire nécessaire. Ses jambes démusclées ne répondaient plus qu'au besoin de l'escalier mobile sur lequel elles s'étaient posées et qui, de marche en marche, les emmenait tout naturellement à l'endroit précis où elle était attendue,

Attendue par ce qu'elle voulait.

Les panneaux lumineux, les gares sombres, les oasis de banlieue, les bancs du parc, les grilles aux fenêtres, les carreaux cassés, les torches incendiaires, les poutres et les pailles et

les serpentins de cotillons et les tiédeurs nocturnes auxquelles parfois elle s'était abandonnée

l'abandonnèrent.

La ceinture de chasteté se dégrafa d'elle-même, malgré sa fermeture obligatoire de précision.

Elle fut fluide et forte et douce en gravissant les échelons solides sous ses pieds.

La marchande de quatre-saisons cria peut-être une dernière fois le prix des cerises dans cette aube de mai. Des volets claquèrent sans doute, et des balais s'agitèrent sur le seuil des portes, et les poubelles délivrées de leur attente par la main des ramasseurs, roulèrent le long des rues, mais ce fut bien la dernière fois.

La dernière fois qu'un jardin rendu au jour, s'époumona entre ses quatre murs respirant l'odeur fraîche du matin qui s'approchait pour lui donner sa caresse; et qu'une prune ébranla le ciel et creusa son trou dans la terre, ivre de conception, avide d'enfanter à son tour un arbre aux branches mortes.

Il était bon enfin que les soirées tristes, les tricots sur le buffet, les boules de bleu de la lessive, les claques sur la joue, la poudre aux yeux, la rage au cœur, les abcès, les sonnettes électriques, les tamponnements de métro, fussent réduits à rien.

Bon que le cordonnier s'éveilla dans son tablier de cuir, que le taureau à l'aube de son combat se déridât un instant, que les arènes illuminées bien avant l'heure par l'avant-goût de la mort, tournèrent sur place, que le cœur eut jamais battu quelque part en France, que les fleurs guettèrent avidement le vase où elles prendraient leur retraite.

Elle était fleur, elle était bouquet, elle était tige longue bordée d'épines, elle était goutte de rosée sur son front après la nuit sous l'arbre près du bassin à Médan. Elle était sa longue écharpe violette de veuve prédestinée.

Elle était devenue enfin.

Il y avait au centre d'elle qui était centre, un poumon qui respirait : un poumon bien pensant, libre pensant, le poumon

réceptacle des joie entières — longue note musicale jamais achevée se faisant à elle-même son propre écho, de plus en plus sonore, de plus en plus durable, de plus en plus envahissant.

L'écho des heures sous le pommier où les branches mortes tombèrent sans bruit, l'agrippant dans leur chute incessante, où les feuilles nocturnes lui mouillèrent les yeux, prêtes à pleurer de son chagrin, prêtes à sourire de sa joie.

L'écho des battements de son cœur humain et des orageuses explosions ferroviaires — des nœuds multiples, noués, dénoués par ses doigts palpitants, avides du neuf, du vierge, du vrai — Avides de la vérité première inondante comme la pluie du nuage qui crève et se referme sur lui-même.



Toutes les vérités révélées puis retirées, soustraites à la contradiction des hommes, à leur mouvement de mâchoire involontaire, à la chute de leurs sourcils sur les destinées d'autrui, à leur poids dans la balance,

à leur poids nocturne, sous ce pommier mort, sur l'herbe croissante du désir, sur les trèfles à quatre feuilles du souvenir,

à leur pesanteur jamais assez lourde pour déséquilibrer l'espace, pour engloutir les feuilles, pour interrompre les raz-de-marée — qui faisaient s'avancer en cohorte furieuse les poissons mangeurs d'hommes

jaillirent à nouveau riches des réponses exactes aux questions posées : le remords, le regret, demain et le jour d'après et la semaine prochaine et le temps qu'il fera c'qu'on s'en fout, car qu'il vente, qu'il neige ou qu'il fasse beau, on vit. avec ou sans rhume.

Avec ou sans matelas — qu'importent les matelas à ceux qui ont l'herbe et la nuit — et surtout un ciel sans étoiles, un ciel dur, catalyseur des chaleurs qui s'éveillent et ne pourront plus s'endormir qu'après qu'aient jailli les sources nocturnes.

Elle était source nocturne, fontaine incandescente, jamais tarie qu'une main besogneuse agitait encore, elle était ses

cuisses soyeuses, son nombril insectivore, son ventre mangeur d'oiseaux de nuit, jamais rassasié, ayant toujours soif et faim, désireux d'un aliment qui n'aurait pas de nom,

qui ne pourrait entrer dans la catégorie des choses délectables et de luxe notées avec précision sur le menu d'un restaurant à Saint-Sébastien.

Elle n'avait plus besoin de chaussures cloutées pour gravir la montagne : elle était sa montagne inclinée avec des escarpements pas ordinaires et des genévriers et des insectes diurnes derrière les grandes feuilles des fougères fécondantes se guettant l'un l'autre, prêts à s'entre-dévorer au moindre appel.

Elle n'avait plus besoin d'appel : elle était appelée.

Elle était appelée par les choses sous-marines, qui la faisaient leur sans certificat pré-nuptial, sans conseil de révision, sans prévention;

leur, comme les poulpes, les oursins, les bigorneaux, les flûtes enchantées qui toutes seules et inlassablement jouaient un air, le même toujours, et qui chaque fois les transfigurait.

Les abreuvoirs du souvenir s'étaient étanchés et la poussière des routes où elle avançait perdue mais retrouvée, toujours se retrouvant, incapable de se laisser quelque part à jamais, la poussière des mots jamais dits qui se heurtaient en vain à ses lèvres gercées, la poussière des choses interdites qui se collait à sa peau qu'elle ne lavait jamais de peur de perdre pied ne fût-ce que pour une seconde dans ce monde où cela ne lui aurait jamais été pardonné,

la poussière des tendres cartilages terrestres effrités redevint forme transparente à travers laquelle on pouvait lire comme à travers une dentelle, à travers une toile d'araignée, à travers une grille de prison.

Elle voyait à travers; elle sentait à travers — et ce qu'elle voyait, ce qu'elle sentait étaient les pelouses humides, les toitures, les voitures mortuaires, les facéties stratégiques des humains à pied, à cheval, en voiture, avec varices, avec bandes molletières, avides de dimanches en canots, de pneus indégonflables, de machines à laver.

Elle se creusait vaincue par une érosion bénéfique qui

s'attaquant à sa transparence enfin découverte, désagrégeait méthodiquement sa longue charpente de fossile terrestre pour lui donner sa forme nouvelle immatérielle mais solide, ouverte à tous les courants, à toutes les pensées, à toutes les métamorphoses.

La seule forme susceptible de lui rendre la vie viable, la soif étanchée, la peine évanouie sitôt que dite, l'absence de peine, la présence du bonheur complet qui faisait l'érosion source de joie.

Lorsque son squelette ne fut plus squelette mais bulle d'eau, multitude de bulles, de gouttelettes rigolant aux parois des rochers et cela dura plus de temps qu'il n'en faut pour le dire

lorsqu'elle fut prête enfin à satisfaire ce qui devait être satisfait, à attiser les feux qu'elle avait allumés, lorsqu'araignée elle eut tissé sa toile indispensable, elle s'y suspendit, s'y tint, s'y fixa, et les pulsations de son cœur enfin retrouvé intact et réel dans ce dédale de marches de désespoir nocturne, de plein ciel brouillé par les déconvenues, reprirent le cours normal des choses.

Elle perdit contact avec l'immensité en se retrouvant hors du piège flottant, du piège liquide, du piège marin.
Elle retrouva aussi neuves qu'elle, aussi fraîches qu'elle, aussi prêtes qu'elle, les choses qu'elle avait cru laisser et qu'elle avait embarquées englouties et digérées et comprises une fois pour toutes.

La douleur n'existait plus. Elle était créature d'un autre âge, sondée par la mer, soudée par la mer à une vérité première qui jamais plus ne la quitterait.

Elle était née de ces troglodytes sous-marins, antique et forte et authentique et pleine de savoir-faire, de savoir-vivre.

Les horizons orangés n'effrayèrent pas, n'effrayèrent plus ces yeux invincibles qui comme deux épées d'acier trempé dans leur fourreau de cils et de paupières regardèrent venir le temps et l'espace, sans broncher.

Alors elle s'étendit sur le banc de sable mouvant parmi les autres pour dormir d'un sommeil sans rêve.

II

Elle songeait au canal, aux maisons, aux fortifications; elle songeait à Bethléem, à l'agneau vernis. Elle songeait aux barricades, aux baraquements, aux maisons préfabriquées, aux terrains vagues.

Et c'est là qu'elle le vit plus vague que le terrain dans son pardessus de ratine bleu de ciel, fumant Gauloises sur Gauloises et jetant les mégots tout allumés, aux quatre vents du terrain vague. De sa bouche enflammée, elle vit sortir coquillages et crevettes endimanchées, elle vit sortir des oiseaux de nuit aux ailes biscornues qui, leur chapeau claque sous le bras, virevoltaient au delà des champs s'arrêtant par instant pour se rafraîchir à la fontaine du souvenir.

Cependant la lourde nuit était dure à digérer, longue à finir, comme une tortue paresseuse qui s'endort au milieu des feuilles de laitue, et le chant du coq ne désépaississait pas les brumes qui stagnaient dans son cœur.

Ses yeux à lui d'un noir de lac salé s'allumèrent au centre du feu rouge de la rage aux dents et celles-ci s'entrechoquèrent énergiquement avant de tomber à ses pieds, vrai bouquet nuptial de roses et d'orchidées. La chaleur suffocante, la saisit à la gorge et ses cheveux se dénouèrent le long de ses reins cambrés, en vagues soyeuses, en écume amère, en marais salant où se délectent les poissons inconnus des hommes. De fines écailles volaient dans l'air sans contradiction, phosphorescentes et sucrées, puis retombaient tête-bêche sur tapis du terrain vague où elle s'était accroupie, lasse de tant d'efforts conjugués sous ses yeux.

Avait-il compris le bel indifférent ce que depuis huit ans elle quêtait à toutes les premières communions, à tous les baptêmes, à toutes les noces, à tous les enterrements, avait-il compris le vain prétexte des cloches qu'elle faisait sonner à son bedeau de père, à longueur de journée, printemps, été, automne, hiver, et les autres saisons, aussi?

Il n'en témoigna rien, réservé et poli et circonspect, et inhabile et inverti qu'il était ce fils à papa là.

Cependant jamais les ruisseaux n'avaient murmuré plus persuasives périodes amoureuses, jamais les poissons n'avaient frayé avec plus de sincérité, jamais les enfants du catéchisme n'avaient mieux joué à saute-mouton dans le presbytère, jamais les tombes sous les yeux avides des vivants n'avaient fleuri plus belles fleurs.

Cela n'était pas assez à son cœur insatisfait. Elle en voulait plus.

Elle voulait l'éponge plus spongieuse, le poulpe plus mou, les chiens plus écrasés, les animaux plus malades de la peste, le rat plus perplexe.

Elle voulait un pommier mort, un ciel sans lune, un crapeau silencieux, une vétusté dans l'air, une hirondelle avec le printemps dans la bouche; bref elle voulait le grand baiser des fiançailles.

Mais le singe en chapeau mou se tint coi. « Et quoi! » dit l'homme dont les dents prises au piège avaient germé à ses pieds en une abondante moisson comme l'armée des sept vaches grasses, si bien que dans l'air vibrant du bruit des faucheuses mécaniques, on ne s'entendait plus.

« Et quoi! » murmura-t-il d'une voix étouffée que seuls les gens bien renseignés pouvaient entendre, « tant de lutte, de vie donnée, de sang épandu pour m'entendre reprocher mon attitude de larve amère, d'insecte nocturne, de déserteur conjugal, moi qui ai tout donné à la patrie depuis A jusqu'à Z. C'en est trop de souffrir en silence », et, allongeant ses longs bras alourdis par des mains aux doigts ornés des plus belles pierres de la mer, il s'envola à tire d'aile vers une immensité totale bordée de sable de tous côtés et traversée de part et d'autre par un tunnel où les cris des humains ne s'entendaient même plus.

Et elle, les pieds au frais, éternue dans l'air nocturne, et ramenant chastement sur son corps de jeune fille, sa camisole de mariée, marcha à reculons jusqu'à ce qu'il n'y eut plus rien derrière pour l'arrêter.

Zanie AUBIER.

Jean-H. Roy

SABOTAGE [1]

Lorsque je suis entré, personne n'a tourné la tête. Le bruit m'étourdissait, mes oreilles bourdonnaient comme lorsqu'on plonge trop profond. J'ai demandé à un de ceux qui étaient derrière les tables : « Le chef de Service du 21, s'il vous plaît? » Il m'a regardé d'un air vaguement respectueux et il m'a dit : « Là-haut. »

C'était une petite baraque, à trois mètres du sol, avec une fenêtre. J'ai frappé à la porte. Personne ne m'a répondu. Pourtant, ils étaient trois dans le bureau. Je me suis adressé à celui qui me paraissait le plus imposant; ce n'était pas lui le chef, mais un petit bonhomme sale et ridé, qui souriait sans arrêt, d'un air méchant. « Alors, c'est toi, Bazin? » J'ai répondu : « C'est moi. » Il m'a mené près de la fenêtre et m'a montré une table : « Tu travailleras là, près de celui qui a une jambe en moins. » J'ai demandé quand je commençais; il a précisé : « Tout de suite », en souriant. Alors je me suis aperçu que j'avais mon costume bleu et ma cravate à raies, celle que je mets pour être habillé. Dans la pièce on entendait le bruit d'une machine à écrire. Les trois hommes m'ont regardé; le plus grand m'a dit : « Montre tes mains. » Le petit a ajouté : « Il est envoyé par le Service Obligatoire du Travail. » Lorsqu'ils ont cessé de s'occuper de moi pour se pencher sur un bout de fer compliqué, je suis sorti.

1. Extrait d'un roman à paraître : *L'avenir est derrière nous.*

A l'extérieur, le bruit m'a semblé plus fort. Du haut des marches, j'ai cherché la table qu'on m'avait désignée. Derrière elle, un homme en blouse grise transportait des espèces de cylindres en boitant. J'ai descendu les marches et je me suis arrêté en face de lui. A ce moment, il enfonçait une sorte de tampon dans différents trous. Il a mis longtemps à lever la tête. Les autres, ceux de la rangée, commençaient à me dévisager. Enfin, il m'a demandé : « Vous désirez? » J'ai répondu : « Le chef d'atelier m'a chargé de vous aider. » Il n'a pas trop ri. Il a simplement constaté : « Tu ne peux pas travailler comme ça; tu n'as pas de blouse? » J'ai fait signe que non. Il a ouvert un placard en fer, il en a sorti une espèce de chiffon qu'il m'a tendu : « Je l'avais mise au sale, mais ce sera toujours mieux que rien, en attendant. » J'ai retiré ma veste, j'ai enfilé la blouse; au milieu, il y avait un trou gros comme le poing. « Ça ira quand même pour aujourd'hui, pas vrai? » Il a souri, mais c'était un bon sourire, pas moqueur du tout. Il m'a dit de lui passer les pièces au fur et à mesure. Elles étaient lourdes; elles ressemblaient à de grandes gamelles, avec des trous bagués de cuivre, et une huile noire nageait au fond.

A midi, tout le monde s'est arrêté. Nous nous sommes lavé les mains dans un seau avec de la potasse. Robert m'a prêté sa serviette. On l'appelait Robert; je n'ai jamais su son nom de famille. Nous restions bien sages derrière les tables, les mains pendantes, avec la brûlure de la potasse sur les écorchures (il y a toujours un peu de limaille pour vous blesser les mains au fond des pièces). Le petit homme est passé dans le couloir en ricanant : « Alors, ça travaille? » J'ai voulu toucher quelque chose sur la table, pour avoir l'air. Robert m'a dit : « Montre pas tes mains, imbécile. » Il a répondu d'une voix calme : « Ça travaille, patron, mais il va être l'heure de bouffer. » L'autre a tiré sa montre : « Encore cinq minutes. » Après quoi il m'a demandé si tout marchait bien. J'étais embrouillé dans ma réponse, lorsque j'ai vu les autres se mettre à courir. Robert m'a attrapé par le bras : « Tu ne vois pas que la lampe est rouge? On n'aura plus de place. »

Avec sa jambe, il avançait difficilement, et les autres le bousculaient. « Fous le camp, n'attends pas! » J'en étais bien incapable, je ne savais même pas où nous allions. « Tu as des tickets, au moins? — Des tickets de pain? — Mais non, cloche, des tickets de repas. »

Naturellement, je n'en avais pas. Juste devant l'ascenseur, il me promettait de m'en passer. Maintenant, nous étions dans une foule compacte. Robert a présenté une carte de priorité; on s'est tassé pour lui faire de la place. Pour moi, c'était impossible. Il a juste eu le temps de me crier : « Je te retrouve là-haut. » Je me suis mis à tourner en courant dans la cage de l'escalier. La plupart des ouvriers faisaient comme moi. Nous montions dans une odeur de latrines que je me suis expliquée en découvrant des waters sans porte à chaque étage. On y voyait des types en fonctions, alignés comme au régiment. Certains nous regardaient en riant. C'est seulement à ce moment-là que je me suis aperçu qu'il y avait aussi des femmes dans cet escalier, qui couraient comme nous pour avoir une place où manger.

Nous sommes entrés dans un hall immense, qu'on avait construit sur les toits avec de la tôle. Le soleil tapait dur; il y faisait chaud, malgré les quelques ventilateurs qui étaient sensés apporter l'air du dehors. A perte de vue, les ouvriers mangeaient. Il y en avait peut-être mille, peut-être plus. Chercher Robert dans cette foule aurait été de la folie. En passant près d'un banc, j'ai vu une place vide. Je me suis assis. Des serveuses passaient avec des doubles plateaux pleins à craquer de gamelles en aluminium d'où débordait une purée de légumes. L'une d'elles a déchargé le sien à la volée sur notre table. Elle a encore trouvé une main pour ramasser les tickets. Lorsque je lui ai dit que je n'en avais pas, mon voisin en a tendu un pour moi. C'était un grand, avec des lunettes de fer; je ne l'avais jamais vu auparavant. J'ai sorti mon portefeuille en bafouillant des remerciements. Il m'a regardé d'un air sévère et m'a déclaré simplement : « Rengaine ça, on est de revue. »

Pendant que nous avalions nos rutabagas, il a ajouté : « Je

demanderai à la grosse Emma de t'inscrire à notre table. Ça tombe bien, Petiteau ne revient plus. »

Après les rutabagas, il y avait des lentilles, avec un vague morceau de gras au milieu. A chaque plat on changeait les gamelles, mais je ne crois pas qu'on avait le temps de les laver sérieusement. Avec ces légumes bouillants, la bière semblait merveilleusement fraîche. Le type à lunettes s'est penché vers moi pour me chuchoter : « Gaffe la caisse, va y avoir du rab. » J'ai allongé la main, j'ai ramené la caisse, avec douze canettes dedans. Nous avons commencé la distribution; les bouteilles étaient douces à tâter, comme de la glace. Juste avant de déboucher la sienne, quelqu'un a regardé à sa gauche et a crié : « Bon Dieu, les gars, rendez les bouteilles! La table 12 n'en a pas! » Ils ont tous rendu les bouteilles sans rien dire.

Mon voisin s'est levé, après m'avoir fait cadeau par avance de sa part de confiture. Il m'a demandé : « Comment t'appelles-tu? Moi, c'est Lageot. » Il a dit aux autres : « Je vais me sécher au soleil; on grelotte ici. » J'ai répondu : « Moi, c'est Bazin. »

Il est parti, après m'avoir recommandé de ne pas oublier le numéro de la table et m'avoir demandé une feuille. J'ai failli lui répondre : « Une feuille de quoi? » Quelqu'un lui a tendu du papier à cigarettes.

Dehors, le soleil donnait, mais il y avait un peu de vent. Le ciel était d'un bleu presque gris. Depuis quelque temps, il y avait des raids en plein jour. Au milieu d'un terrain vague se dressaient des canons de 88 entourés de sacs de sable. Je les ai regardés sans pouvoir m'empêcher de les trouver sympathiques.

Sur le trottoir, des centaines d'ouvriers étaient allongés. Quelquefois avec un journal ou un sac sous la tête, quelquefois sans rien, à même le sol. Je me rappelais la terreur vague avec laquelle je les contournais autrefois, ces prolétaires de midi vautrés sur le bitume, qui regardaient passer d'un œil dur le gosse trop bien habillé que j'étais. Je me suis étendu,

moi aussi, dans la poussière, sans me soucier de savoir si ma blouse trouée protégerait suffisamment mon costume bleu.

A la reprise du travail, j'ai retrouvé Robert, qui me regardait sans bienveillance : « Je t'avais retenu une place, à ma table. Pourquoi n'es-tu pas venu? » Je lui ai expliqué que je m'étais perdu. Je lui ai raconté l'histoire du type à lunettes; il a froncé les sourcils : « Lageot, tu dis? C'est un type de l'atelier 117, plutôt le genre sournois. Demain, tu déjeuneras à ma table; tu verras, on est entre nous. »

Comme le contremaître s'approchait, nous avons commencé à travailler.

A la sortie, j'avais mal aux reins et ma tête était absolument vide. Il n'y avait qu'un tabouret derrière notre table. Robert y était toujours assis, à cause de sa jambe.

Lorsque j'ai sonné, j'ai entendu Augustine qui courait pour m'ouvrir plus vite : « Alors, mon pauvre monsieur, ça n'a pas été trop dur? Jésus-Marie! Votre costume est tout sale. Vous allez vous changer. — Non, Augustine, je reste comme ça. — Mais vous n'y pensez pas! Justement, il y a Mme Simonnet à dîner... » Je suis entré dans le salon, sans lui répondre.

Mme Simonnet a ajusté son face-à-main et son sourire pour m'accueillir, mais elle m'a toisé d'un air sec en voyant mon aspect inattendu, et s'est tournée vers grand'mère, pour l'interroger du regard : « Fernand est ouvrier, ma chère, depuis ce matin, de par la volonté de messieurs les Allemands. » Puis grand'mère s'est adressée à moi : « Tu aurais quand même pu te laver les mains. » J'ai étalé mes mains, qui étaient presque noires, et j'ai répondu : « Il n'y a rien à faire, cela ne peut pas partir. » En réalité, j'avais oublié volontairement de me nettoyer à la potasse avant de sortir.

***

Il m'a fallu au moins huit jours pour me désabrutir. Huit jours pour entrevoir la maladie de l'usine : l'ennui. Nous commencions à sept heures du matin, nous finissions à six heures du soir. J'ai appris à enfoncer des calibres dans des

alésages et à graver mon poinçon de vérificateur sur les pièces acceptées. J'ai appris à épier la lampe rouge, et à tuer la journée, et à dire : « Elle est morte. »

J'éprouvais un plaisir singulier d'être un ouvrier sale et de flâner dans Paris avant le dîner, en bleu, avec une valise en carton pour le casse-croûte.

Je passais chaque matin devant la direction, où s'étalait la plaque du BMW. J'ai vu des officiers de la Luftwaffe en uniforme visiter les ateliers, et pourtant le dépaysement de ma nouvelle vie était tel qu'il a fallu longtemps pour m'apercevoir que je travaillais dans l'industrie de guerre allemande.

La première fois que j'avais voulu poser la question à Robert, il enfilait sa veste, et je découvris sa médaille militaire et sa croix de guerre. Je me suis contenté de lui dire : « Tu le sais, toi, pourquoi on travaille? » Il m'a regardé bien tranquillement et m'a répondu : « Moi, je travaille pour gagner ma croûte. » Cela lui suffisait visiblement, et c'était une excuse parfaitement admissible, mais je ne l'avais pas. Je gagnais tout au plus mon argent de poche. Ma nourriture était largement assurée à la maison. Je travaillais uniquement pour éviter d'être envoyé en Allemagne.

Jusqu'à présent, l'occupation s'était déroulée sans dommages notables pour ma famille. La fortune que mon père nous avait laissée nous permettait de nous alimenter au marché noir. Grand'mère était violemment pétainiste; je l'étais moins qu'elle, mais seulement pour la contrarier. J'avais bien déclaré, en recevant ma convocation de S.T.O., que j'allais passer au maquis. Mais j'avais eu soin de le dire devant Augustine, qui s'était mise à hurler, à m'accabler de protestations et de reproches moraux, à proclamer que je conduisais grand'mère droit à la tombe, et à terminer sur la menace, nullement vaine, de tout lui rapporter. C'était, en réalité, une pétition de pure forme, et j'aurais été bien embarrassé de la mettre à exécution.

Maintenant, le problème était différent; je n'étais plus neutre, je prenais parti contre mon gré, mais je prenais parti quand même. Je travaillais pour l'occupant. J'ai commencé

à interroger discrètement les camarades dont j'étais sûr. Comment pouvais-je être sûr d'eux, et comment pouvaient-ils l'être de moi? Je croyais cependant faire une enquête impartiale lorsque je concluais : l'usine est un monde à part, qui ne se soucie pas beaucoup de savoir pour qui il travaille. L'ouvrier a toujours travaillé contre l'usine et contre son patron, et il suffisait de mesurer la couche d'ennuis et de rancœurs qui était notre lot à tous pour comprendre cette haine que le marxisme a mise à nu. Aujourd'hui, le patron, c'était l'Allemand; la haine qui s'exerçait contre lui n'était pas tellement différente de celle du patron en général. Simplement, nous étions encore plus impuissants contre ce nouveau patron, car il était armé. Cependant, un jour nous avons fait grève. J'ai tremblé toute la journée de voir les SS intervenir à la grenade. Les Allemands se sont contentés de nous augmenter. Cela ne leur coûtait pas bien cher, et les copains pouvaient avoir l'impression d'avoir maintenu leurs libertés fondamentales.

Un jour, quelqu'un me dit : « Si tu sabotais, ça n'est pas ton travail que tu saboterais, c'est celui de la fabrication, et ce sont les copains de la fabrication qui prendraient. Le tourneur a le droit de saboter son travail; toi, tu n'as pas le droit de saboter celui des autres. »

Je voyais bien que l'argument portait en partie à faux, car il aurait suffi, pour gêner la production, que j'accepte les pièces déficientes, au lieu de les refuser. A ce moment, c'était la vérification seule qui était responsable, mais c'était aussi la vérification tout entière, et non moi en particulier.

Un autre jour, le contremaître s'est arrêté devant moi; il m'a demandé si je voulais gagner quarante francs de plus par jour. J'ai répondu : « Oui. » Il s'agissait d'aller travailler à Argenteuil. Robert m'a prouvé que j'étais un imbécile : l'usine d'Argenteuil avait déjà été bombardée deux fois. Mais j'étais content du changement et d'avoir un léger risque à courir pour excuser ma fonction.

Lorsque j'ai quitté Robert, il m'a demandé d'une voix presque suppliante de lui écrire. Je lui ai juré de le faire,

sans m'aviser que je ne connaissais ni son nom, ni son adresse. Je ne l'ai jamais revu.

***

Évidemment, l'arrivée à Argenteuil n'était guère encourageante. Le pavillon central s'était effondré sous les bombes. Les autres avaient été reconstruits à la hâte.

A l'atelier 75, où l'on nous conduisit, le toit était crevé. Des éclats avaient percé les piliers de métal qui le soutenaient. Dans un coin, il y avait des tables immenses avec des moteurs en pièces détachées. J'ai attendu au milieu des autres à la porte du chef d'atelier, une sorte de cube en verre et en bois, tout neuf. Le chef était grand, avec une blouse marron. Il nous a pris un par un, posant toujours la même question : « Où as-tu travaillé avant? » A chaque réponse, il soupirait. Lorsque ce fut mon tour, je lui dis : « J'ai été deux mois à Kellermann, à la vérification. »

— Tu vérifiais quoi?

Je me suis embrouillé; je voulais dire des couvercles de compresseurs; je crois bien que j'ai dit des tiroirs de compresseurs. Il a éclaté : « Voilà ce qu'on nous envoie! Pas un type qui sait son boulot, et ils veulent qu'on accélère! Moi, je m'en fous! Allez où vous voudrez, fichez-moi le camp! »

Finalement, le contremaître nous a recueillis et nous a répartis à chaque table. L'équipe dont je faisais partie comprenait un homme chauve qui zézaillait, un autre qui avait l'accent étranger et qui paraissait assez vieux, et un troisième tout jeune, plein de zèle. Ils m'ont dit : « Tu n'as qu'à regarder, tu n'as rien d'autre à faire. Lorsque tu auras compris, tu nous le diras. »

Je les ai regardés. Ils ressemblaient plutôt à des horlogers qu'à des ouvriers. Ils avaient de petites loupes avec lesquelles ils examinaient minutieusement des pièces qui ressemblaient à des billes. Au bout d'une heure ou deux, je n'avais toujours rien compris. Le petit m'a mis une clé anglaise dans les mains, en me disant : « Tape sur le carter; quand ça sonnera faux,

tu m'appelleras. » J'ai cherché le carter; je ne l'ai pas trouvé. Finalement, ils m'ont montré une énorme carcasse hexagonale qui se trouvait juste devant moi.

Le réfectoire était nettement mieux qu'à Paris, avec ses petites tables, dans une immense salle, et des guirlandes de fleurs artificielles autour, et un grand portrait du maréchal entouré d'un ruban tricolore. On y mangeait presque convenablement, le pâté de viande avariée mis à part, surtout, il y avait du vin. Je me suis assis à une table au hasard. Les types étaient moins liants qu'à Paris. Ils parlaient politique, comme quoi c'était toujours les gros qui avaient raison. Mais je n'ai pas pu me mêler à leur conversation.

Il m'a fallu plus d'un mois pour me tirer à peu près convenablement de mon travail. Les moteurs nous arrivaient démontés et nettoyés, sur les tables. Nous devions tout vérifier, depuis les roulements à billes jusqu'aux ressorts de soupape, sans compter les grosses pièces. Le problème du sabotage ne se posait plus, car nous étions supervisés par un contrôle qui ne laissait rien passer. Au moment où je commençais à m'intéresser à ma spécialité, on m'a changé de service. Je crois que cela s'est fait à cause des erreurs involontaires qui se glissaient dans mes bordereaux de commande. Car lorsqu'une pièce était mauvaise, nous devions encore faire les paperasses nécessaires à son remplacement. En tout cas, je me suis trouvé en fin de chaîne de montage, à la vérification des équipements extérieurs. Il s'agissait de tourner autour des moteurs prêts à partir au banc d'essai, pour voir s'il n'y manquait rien. C'était une question de coup d'œil, mais le travail n'avait rien de sorcier. Il était tout de même assez fatigant, car il se faisait debout.

J'avais complètement oublié mes scrupules du début. Je ne songeais, comme la grosse majorité, qu'à rendre la journée moins monotone. J'avais un petit carnet sur lequel j'inscrivais le numéro des moteurs acceptés, pour le retrouver ensuite, après le premier essai, ou en cas de réclamation. J'y dissimulais les mots croisés d'un journal et je faisais des concours de vitesse avec un certain Armand, ancien étudiant en droit,

appelé comme moi par le S.T.O., et d'autant plus content de gagner largement sa vie au contrôle qu'il venait de se marier.

Un jour, pendant que je me livrais à un de ces concours et que je tournais autour d'un moteur en montage, pour la forme, un ouvrier me dit : « Tu veux gagner la croix de fer, petit? » J'allai servir cette vérité cuisante à Bigot, ce jeune plein de zèle avec qui j'étais au début sur les tables. Il faillit me casser la figure et se mit à hurler qu'il aimait le travail bien fait et qu'il ne pouvait pas supporter ceux qui passaient leur temps à faire des mots croisés. Visiblement, Bigot était sincère. Ancien modéliste, il avait l'habitude de fignoler, et l'idée qu'on puisse appeler patriotisme la paresse délibérée ne lui venait pas à l'esprit. Il y en avait beaucoup comme lui à l'usine. Les autres ne se pressaient pas, mais j'ignore si cette paresse était voulue, car ceux qui touchaient un pourcentage à la pièce allaient beaucoup plus vite. Quoi qu'il en soit, la direction trouvait notre effort nettement insuffisant et nous le faisait dire par un monsieur infect, qui nous réunissait périodiquement, et dont tous les discours commençaient par quelque chose de ce genre : « Ce qui importe, pour vous comme pour moi, c'est de gagner le bifteck. Nous n'avons pas à regarder pour qui nous travaillons. Nous travaillons pour celui qui nous paie... » Et cela se terminait inévitablement par une promesse de prime à la production, suivie de cette péroraison : « Vous produisez huit moteurs par jour; le programme en prévoit vingt-cinq. »

Il y avait aussi les alertes, qui étaient des menaces d'autant plus précises que les traces du dernier raid n'étaient pas encore effacées. Elles étaient avant tout une distraction qui faisait passer la journée plus vite, car nos abris étaient si visiblement insuffisants que nous recevions chaque fois l'ordre de nous disperser dans la campagne avoisinante. Nous en profitions largement et il fallait toujours au moins deux heures pour que le travail reprenne, tant bien que mal. Mais avant tout, l'alerte représentait un rêve magnifique que chacun caressait : la destruction de l'usine. Nous avions beau nous dire qu'on nous emploierait ailleurs et peut-être en Allema-

gne, le rêve était le plus tenace. Il y avait également les fausses alertes, qui s'organisaient d'autant plus facilement que nous n'avions pas de sirène. Quelqu'un sortait et disait : « L'alerte sonne à Argenteuil. » Tout un atelier s'arrêtait. Comme par hasard, quelqu'un d'autre avait fait la même réflexion en même temps dans un atelier différent, et tout le monde se ruait aux fameuses portes de derrière, où les gardiens étaient contraints de nous ouvrir. Cela s'est terminé par l'installation d'un équipement d'avertisseurs dans l'usine. La vie restait malgré tout d'une monotonie désespérante.

Un mercredi, j'étais en train de compléter un moteur en fermant l'orifice des bougies avec des vis en aluminium filetées, lorsque l'homme au bifteck passa à côté de moi. Il me dit, en s'accroupissant : « Naturellement, il n'y en a pas par en-dessous; c'est trop pénible de se baisser. Supposez qu'il tombe un bout de ferraille à l'intérieur du cylindre : le moteur est foutu. »

En principe, je n'avais pas le droit de toucher au moteur que j'examinais. Je devais demander à un monteur d'en compléter l'équipement lorsqu'il lui manquait quelque chose. En réalité, il y avait longtemps que je remplaçais les capots de culbuteur avariés ou que je serrais des écrous; d'abord, parce que cela me répugnait de donner un ordre à de vieux ouvriers; ensuite, parce que cela me distrayait un peu.

J'avais toujours dans ma poche une réserve de vis et d'écrous, en plus des bouchons filetés. Il m'était facile, en mettant le bouchon, de laisser tomber un écrou à l'intérieur du cylindre. Le premier me sembla résonner avec un bruit terrible, et je fis une marque à côté du numéro du moteur. Il revint de l'essai ni meilleur, ni pire que les autres. Je recommençai quatre fois l'expérience au cours de la semaine, mais en vain. Que se passait-il?

Au cours de la semaine suivante, je pris Armand dans un coin : « Suppose qu'un écrou s'introduise dans un cylindre, entre le piston et les bougies. Que se passe-t-il? » Armand pensait que cela devait endommager sérieusement le cylindre; mais il ajouta qu'à son avis, il faudrait que l'écrou soit assez

gros. Puis il me demanda violemment à quoi cela servait de faire ça, et surtout il insista sur le fait que l'atelier entier était responsable de mon acte. « S'ils soupçonnent un innocent et qu'ils le prennent, je me dénoncerai. » Armand était tout de même de mon côté. Il trouvait amusant ce secret que nous partagions. Il prenait un air important : « Tu comprends, moi, je ne veux pas prendre de risques; je suis marié. »

Moi aussi, j'étais content, j'avais tué l'ennui. Il me suffisait d'introduire un boulon dans un trou, après avoir regardé si personne ne me voyait, et l'ennui était mort. J'essayais d'apprendre par cœur le numéro du moteur truqué. J'attendais, le cœur battant, le retour des essais. J'allais voir les copains des tables :

— Dis donc, tu n'as pas le 64.622?

— Si. Pourquoi?

— Pour rien. Comme ça, il n'y a rien qui cloche?

Rien ne clochait; j'étais heureux malgré tout. Après avoir découvert la joie forte d'avoir les mains sales, de faire partie de ce troupeau d'hommes qui coulait lentement de l'usine le soir, après avoir senti leur haine devenir la mienne lorsque la voiture du patron klaxonnait pour se frayer rapidement un passage dans notre foule, juste au moment où leur ennui était devenu le mien, je me trouvais un métier de conspirateur pour me distraire.

Il ne me venait pas à l'esprit que je n'étais pas seul. Des ingénieurs, des tourneurs, des spécialistes devaient saboter eux aussi, plus efficacement que moi. J'avais déjà remarqué que de nombreux moteurs flambaient au banc d'essai. Un camarade m'avait expliqué qu'il était facile de provoquer un retour de flammes en coupant l'alimentation d'une certaine manière. Cependant, je ne cherchais pas à établir des contacts. Je connaissais trop mal l'usine. Je ne crois pas que je pensais aux risques. J'avais simplement peur de perdre cette grande camaraderie instinctive qui faisait mon bonheur. Le mot de Robert me trottait dans la tête. Ce n'était pas mon travail,

mais le leur que je sabotais. Et le travail, quel que soit le sens dans lequel il s'exerce, est sacré. Un jour, j'ai entendu un monteur dire à son voisin : « Le premier que je vois toucher à mon moteur, je le crève. » J'ai eu peur. Peur d'avoir pour châtiment de mon jeu avec le travail des autres, non pas la haine glorieuse des Allemands, mais la haine des ouvriers contre moi.

Je ne veux pas dire qu'ils étaient des collaborateurs. Je suis persuadé qu'ils l'étaient infiniment moins, en proportion, que la classe bourgeoise à laquelle j'appartenais. Mais l'usine était un monde à part qui avait ses lois, dont la plus impérative ordonnait de ne pas mettre son nez, même pour le bon motif, dans les affaires du voisin.

D'ailleurs, n'étais-je pas moi-même un collaborateur? Moi, l'amateur par excellence, le monsieur qui faisait tout, y compris ce sabotage, pour son plaisir. Si je commençais à trouver les Allemands haïssables, c'est parce que mon nouveau rôle m'y obligeait, parce qu'ils m'y avaient obligé eux-mêmes en s'occupant de ma personne. Je persiste à croire que le sabotage n'était pas très populaire.

Par contre, nous fêtions le 14 juillet avec une touchante unanimité. La veille, des tracts avaient circulé pour nous donner les consignes. Celui auquel j'ai assisté comprenait une heure de grève, les bras croisés. Le matin, les plus hardis étaient venus avec des cocardes; vers midi, tout le monde en avait, sauf les chefs de service, qui se contentaient d'arborer sur leur blouse blanche un crayon bleu et un crayon rouge. De loin, d'ailleurs, l'illusion était parfaite.

On se racontait les bonnes blagues jouées aux boches : le drapeau sur le toit de l'usine, le bouquet tricolore dans le bureau des contrôleurs allemands. Un individu passait, serrant les mains, félicitant tout le monde : « C'est bien, les gars, vous êtes patriotes, j'aime ça. » J'ai demandé à un voisin pourquoi ce type ne portait pas la cocarde; il m'a regardé, ébahi : « Tu ne sais pas que c'est un Fritz! » Je me suis demandé si cet homme était un mouchard, s'il avait peur de l'importance de cette manifestation collective, ou s'il croyait

habile de jeter du lest. Le lendemain, tout était redevenu normal.

A la maison, je devenais agressif. Grand'mère avait l'habitude de commenter son journal chaque soir. Elle avait généralement un mot dur pour ces « chenapans de terroristes » qui compromettaient le maintien de l'ordre. Désormais, je prenais leur parti violemment, je lui laissais finement entendre que j'appartenais à leur groupement; je la voyais s'inquiéter à mon égard. Il n'y avait pourtant vraiment pas de quoi : mes moteurs restaient irréprochables, malgré la quantité de ferraille toujours plus grande que je leur ajoutais.

Un matin, Armand était venu me trouver. Il m'avait dit : « Tu sais à combien ça tourne, une roue de compresseur? — A trente mille. » Puis il était reparti. J'avais compris. Je m'étais souvent amusé à faire tourner cette roue en passant mon bras par l'orifice du carburateur. D'ailleurs, cela faisait partie de la vérification. Rien n'était plus facile que de prendre, avant de commencer l'opération, un ou deux écrous dans sa main.

A midi, Armand était toujours au travail, l'atelier était désert.

— Trente mille tours, tu te rends compte? C'est pour cela qu'on nous demande de faire très attention à la vérification. Le moindre pépin, et tout claque.

— Tu en as encore pour longtemps? C'est l'heure de la jaffe.

Le contremaître s'approchait de nous :

— Alors, on ne va pas manger?

— Je finis juste mon inventaire. Si je comprends bien, vous m'engueulez parce que je fais des heures supplémentaires.

— Faites pas le malin, Armand, j'aime pas voir traîner personne dans l'atelier pendant la pause.

Nous avons été chercher nos couverts et nous sommes sortis. J'ai dit à Armand : « Tu as remarqué? Il est nerveux, le vieux; il doit se douter de quelque chose. » Armand a éclaté de rire : « Tu l'as déjà vu être poli, toi? »

Je commençais à être inquiet. A mon bonheur aveugle

des premiers jours de sabotage succédait une crainte indéterminée qui me faisait soupçonner tout le monde. Pourtant, je passais les numéros des moteurs truqués à Armand. Il était forcé de les voir : tous passaient entre ses mains, démontés. Il n'y avait rien d'anormal. Nous disions tous les deux : « Pour qu'on se doute de quelque chose, il faut qu'il y ait quelque chose de détraqué. » Or, il n'y avait rien de détraqué. Nous ne songions pas que si je m'efforçais de truquer les moteurs au dernier essai, je ne pouvais jamais savoir à coup sûr si l'essai était bien le dernier. Lorsque je demandais à Armand de regarder mes moteurs démontés et qu'il ne voyait rien, il était facile de comprendre que ceux qui démontaient les moteurs voyaient au moins les écrous que j'y avais glissés, même si ceux-ci n'avaient fait aucun dommage.

Ce raisonnement élémentaire, il m'a fallu bien du recul pour le tenir. On voit que la lucidité dans l'action (si l'on peut appeler cet enfantillage une action) n'était pas mon fort. Il est tout de même remarquable qu'Armand, un esprit positif, non compromis dans l'affaire, n'ait pas découvert une vérité aussi évidente. Je crois avoir fait connaissance dès cet instant de l'absurde qui entoure le visage de la guerre, et je ne pense pas avoir été le seul qui fut noyé dans cet absurde.

Pendant huit jours, je mis en vain des pièces de métal plus ou moins grosses à l'intérieur des compresseurs. Rien ne se produisait. Puis ce fut l'arrivée de Bovin, un nouveau contrôleur, qui devait en principe me soulager dans mon travail en prenant l'une de mes chaînes. Dès le premier abord, il me déplut. Il est entendu que les femmes de l'usine avaient la cuisse légère et que les camarades employaient en en parlant un langage imagé, mais cela ne m'avait jamais choqué. Ils avaient une truculence que je comparais à celle de Rabelais. Bovin parlait salement des femmes, à voix basse, en les regardant passer, et je n'aimais pas ça. Je n'aimais pas davantage sa manière de travailler sur le dos des ouvriers, en les observant parfois pendant des heures. Moi, depuis que l'un d'eux m'avait accusé de vouloir gagner la croix de fer, j'étais devenu très discret. Les monteurs, deux ou trois exceptés, ne l'aimaient

pas non plus. Il me donnait des conseils : « Tu devrais te méfier d'un tel. Le contre-coup m'a dit que tes Neptune avaient trop de capots endommagés. Fais turbiner tes types, ils te prennent pour leur groom. »

Lorsqu'il passa aux équipements électriques, je poussai un soupir de soulagement. Armand m'avait déjà prévenu par deux fois de faire attention. Mais c'était plus fort que moi : ce qui n'avait été au début qu'un remède contre l'ennui, devenait une drogue. Je ne pouvais plus m'empêcher de glisser des écrous dans les moteurs. J'en arrivais à saboter des premiers essais ou des séries entières. Je me retenais pendant une heure, puis je recommençais.

Bovin recevait maintenant tous mes moteurs, pour y faire mettre les bougies et les carburateurs. Il venait me trouver de plus en plus fréquemment, me demandant de ne pas oublier de faire boucher tous les orifices. Les planchettes qui étaient prévues pour l'entrée du compresseur commençaient à manquer, les bouchons filetés également. Il m'ordonna d'un ton sec de les remplacer par du papier. Il me débita même, un jour, une longue phrase sur ceux qui, « profitant de la sortie des camarades, jetaient des saletés dans les moteurs, se livrant ainsi à ce qu'on appelle sabotage, activité que les autorités allemandes punissent de la peine de mort ».

Peu de temps après, à l'occasion d'une maladie, un certificat du médecin de ma famille me donna quinze jours de repos, sans que l'usine trouvât à y redire. Ce congé me parut très agréable. Je recommençais à fréquenter un petit bar de la rue de Châteaudun, où l'on ne manquait de rien, et à passser tous mes après-midi au cinéma. Après une brève réapparition à l'usine, un spécialiste du foie me découvrait une maladie extrêmement grave et tout à fait fictive qui exigeait trois mois de repos. Je ne demandai pas d'allocation. J'étais donc tranquille du côté de l'assurance, et l'usine ne songeait pas à déplorer mon absence. Je ne fus pas long à être écœuré de nouveau par les cocktails ersatz et les films stupides dont les Allemands inondaient Paris. Un de mes anciens professeurs au lycée était connu pour ses activités de

résistance. Je lui demandai de m'introduire dans un réseau, et c'est ainsi que tout cela a commencé.

Sans l'usine, je crois que j'aurais continué, malgré mon dégoût, à manger des billets de mille aussi bêtement que possible. L'usine m'avait tout de même appris qu'il y avait un monde plus solide que celui des zazous, du marché noir et des bourgeois respectueux de l'ordre nouveau. C'est en souvenir de ce monde-là que j'ai voulu faire partie d'une conspiration fraternelle où je suis venu bien tard. C'est aussi à cause de l'usine et par mépris pour mon milieu que je suis entré dans un mouvement communiste.

Jean H. Roy.

LA MORT DANS L'AME (IV)

— Non, dit la femme en lui claquant la porte au nez.

Il reste sur le perron, les bras ballants, avec l'air opprimé qu'il prend quand il ne peut plus intimider, il murmure : vieille sorcière, assez haut pour que je l'entende, assez bas pour qu'elle ne l'entende pas, non, mon pauvre Jacques : tout mais pas « Vieille sorcière ». Baisse, à présent, baisse tes yeux bleus, regarde entre tes pieds, la justice, ton beau jouet d'homme, est en miettes, reviens vers l'auto de *ton* pas infiniment douloureux, je sais : le bon Dieu te doit des comptes, mais vous vous arrangerez au jour du Jugement (il revint vers l'auto de *son* pas infiniment douloureux). Pour « vieille sorcière » non; il aurait trouvé autre chose, il aurait dit « vieille peau, vieux débris, vieux machin » mais pas « vieille sorcière », tu lui envies son argot; non, il n'aurait rien dit, les gens nous auraient ouvert la porte à deux battants, ils nous auraient donné leur lit, leurs draps, leurs chemises, il se serait assis au bord du lit, sa grande main posée à plat sur la courtepointe rouge, il aurait dit en rougissant : « Odette, ils nous prennent pour mari et femme » et je n'aurais rien dit, il aurait dit : « je vais coucher sur le plancher » et j'aurais dit : mais non, tant pis, une nuit est vite passée, tant pis, dormons dans le même lit; *viens*, Jacques, *viens*, bouche mes yeux, écrase ma pensée, *occupe-moi*, sois pesant, exigeant, accaparant, ne me laisse pas seule avec lui; il vint, il descendit les marches, si transparent, si prévisible qu'il ressemblait à un souvenir, tu renifleras en haussant le sourcil droit, tu tambourineras sur le capot, tu me regarderas profondément, il fit *son* reniflement, *son* haussement de sourcil, *son* regard profond et pensif, il était là, penché au-dessus d'elle; il flottait dans cette grosse nuit brute qu'elle caressait du bout des doigts, il flotte, inconsistant, routinier et antique, je vois au travers de lui la ferme obscure et dense, la route, le chien qui rôde, tout

est neuf, tout sauf lui. ce n'est pas un mari, c'est une idée générale; je l'appelle, mais il n'aide pas. Elle lui sourit parce qu'il faut toujours leur sourire, elle lui offrit le calme et la douceur de la nature, l'optimisme confiant de la femme heureuse; par en dessous elle se fondait à la nuit, elle se diluait dans cette grande nuit féminine qui recélait, quelque part dans son cœur, Mathieu; il ne sourit pas, il se frotta le nez, c'est un geste qu'il a emprunté à son frère, elle sursauta : mais qu'est-ce que j'ai pensé, je dors debout, je ne *suis pas encore* cette vieille femme cynique, j'ai rêvé, la parole s'enfonça dans la nuit de sa gorge, tout est oublié, il ne restait plus en surface que leur double et calme généralité. Elle demanda gaîment :

— Alors?

— Pas question. Ils prétendent qu'ils n'ont pas de grange; mais je la *vois*, moi, leur grange. Elle est au fond de la cour. Je n'ai pourtant pas l'air d'un voleur de grand chemin.

— Tu sais, dit-elle, après quatorze heures de route, nous ne devons pas être très reluisants.

Il la regarda plus attentivement et elle sentit, sous le regard, son nez s'allumer comme un phare; il va me dire que mon nez brille. Il dit :

— Tu as des poches sous les yeux, ma pauvre chérie : tu dois être éreintée.

Elle sortit vivement son poudrier de son sac et se regarda dans le miroir avec sévérité, je suis à faire peur : à la clarté de la lune, son visage semblait marbré de taches noires; la laideur, passe encore, mais j'ai horreur de la saleté.

— Qu'est-ce que nous allons faire? demanda Jacques avec perplexité.

Elle avait tiré sa houppette et la passait légèrement sur ses pommettes et sous ses yeux.

— Ce que tu voudras, dit-elle.

— Je te demande un conseil.

Il avait saisi au passage la main qui tenait la houppette et l'immobilisait avec une autorité souriante. Je te demande un conseil, pour une fois que je te demande un conseil, chaque fois que je te demande un conseil; mon pauvre ami, tu sais bien que tu ne le suivras pas. Mais il avait besoin de critiquer la pensée des autres pour prendre conscience de la sienne. Elle dit au hasard :

— Continuons, peut-être que nous trouverons des gens plus aimables.

— Merci bien! L'expérience me suffit. Ha! dit-il avec force, je déteste les paysans!

— Veux-tu que nous roulions toute la nuit?

Il ouvrit de grands yeux :

— *Toute* la nuit?

— Nous serions demain matin à Grenoble, nous pourrions nous reposer chez les Blériot, repartir dans l'après-midi et coucher à Castellane : nous arriverions à Juan après demain.

— Tu n'y penses pas!

Il prit son air sérieux pour ajouter :

— Je suis *beaucoup trop* fatigué. Je m'endormirais au volant et nous nous réveillerions dans le fossé.

— Je peux te remplacer.

— Mon chéri, mets-toi bien dans l'idée que je ne te laisserai *jamais* conduire la nuit. Avec ta myopie, ce serait un assassinat. Les routes sont encombrées de charrettes, de camions, d'autos : des gens qui n'ont jamais touché à un volant et qui sont partis à l'aveuglette, par frousse. Non, non : il faut des réflexes d'homme.

Des volets s'ouvrirent; une tête apparut à la fenêtre :

— Est-ce qu'on va pouvoir dormir tranquille? demanda une voix rude. Allez causer plus loin, nom de Dieu!

— Merci beaucoup, Monsieur, dit Jacques avec une ironie cinglante, vous êtes très poli et très hospitalier.

Il plongea dans l'auto, claqua la portière et démarra brutalement : Odette le regarda du coin de l'œil : le mieux était de se taire; il fait au moins du quatre-vingt, tous feux éteints parce qu'il a peur des avions; heureusement, la lune est pleine; elle fut précipitée contre la portière :

— Qu'est-ce que tu fais?

Il avait, presque sans ralentir, jeté la voiture dans un chemin de traverse. Ils roulèrent encore un moment puis il freina brusquement et rangea l'auto au bout du chemin sous un bouquet d'arbres.

— Nous allons dormir ici.

— Ici?

Il ouvrit la portière et descendit sans répondre. Elle se glissa derrière lui, l'air était presque frais.

— Tu veux dormir dehors?

— Non.

Elle regarda avec regret l'herbe noire et douce, elle se baissa et la tâta comme de l'eau.

— Oh! Jacques! Nous serions si bien; nous pourrions sortir les couvertures et un coussin.

— Non, répéta-t-il. Il ajouta fermement : Nous dormirons dans la voiture, on ne sait pas qui traîne sur les routes en ce moment.

Elle le regardait marcher de long en large, les mains dans les poches, de son pas jeune et dansant; le violon du Diable joue dans les arbres, Jacques est forcé de sauter et de danser en mesure. Il tourna vers elle une face soucieuse et vieillie, aux yeux fuyants : il y a quelque chose qui ne va pas; on dirait qu'il a honte; il revint vers l'auto, la jeunesse et l'entrain de l'instrument magique avaient fondu sur lui, s'étaient coulés jusque dans ses pieds et le soulevaient allégrement. Il déteste dormir dans la voiture. Qui punit-il? Lui ou moi? Elle se sentait coupable sans savoir de quoi.

— Pourquoi fais-tu cette tête? demanda-t-il. Nous voilà sur les grands chemins, à l'aventure : tu devrais être contente.

Elle baissa les yeux : je ne voulais pas partir, Jacques, je me moque des Allemands, je voulais rester chez moi : si la guerre dure, nous serons coupés de lui, nous ne saurons même pas s'il est tué. Elle dit :

— Je pense à mon frère et à Mathieu.

— En ce moment, dit Jacques avec un sourire amer, Raoul est à Carcassonne, dans son lit.

— Mathieu n'est pas...

— Dis-toi bien, répondit Jacques avec humeur, que mon frère a été versé dans le service auxiliaire et, par conséquent, ne court aucun danger. Il sera fait prisonnier, voilà tout. Tu te figures que tous les soldats sont des héros. Mais non, ma pauvre amie : Mathieu est scribouillard dans un vague état-major; il est aussi tranquille qu'à l'arrière; peut-être même plus que nous ne le sommes en ce moment. Ils appellent ça une « planque » dans leur argot. Je m'en félicite pour lui, d'ailleurs.

— Ce n'est pas drôle d'être prisonnier, dit Odette sans lever les yeux.

Il la considéra gravement :

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit! Le sort de Mathieu me cause de très grandes inquiétudes. Mais c'est un type solide et débrouillard. Si, si, beaucoup plus débrouillard que tu ne penses, sous ses allures de distrait, de Triplepatte; je le connais mieux que toi : il y a de la pose dans ses perpétuelles hésitations, il s'est fait un personnage. Une fois là-bas, il s'arrangera pour trouver la bonne

place : je le vois très bien servant de secrétaire à un officier allemand ou bien il sera cuistot... ça lui ira comme un gant! » Il sourit et répéta complaisamment : cuistot, oui, cuistot; comme un gant! Si tu veux savoir le fond de ma pensée, ajouta-t-il en confidence, j'estime que la captivité lui mettra du plomb dans la tête; il nous reviendra un autre homme.

— Combien de temps durera-t-elle? demanda Odette, la gorge serrée.

— Comment veux-tu que je le sache?

Il hocha la tête et ajouta :

— Ce que je peux te dire, c'est que je ne vois pas que la guerre puisse continuer bien longtemps. Le prochain objectif de l'armée allemande, c'est l'Angleterre... et le Channel est bien étroit...

— Les Anglais vont se défendre, dit Odette.

— Bien sûr, bien sûr. Il écarta les bras avec accablement. Je ne sais même pas si nous devons le souhaiter.

Qu'est-ce que nous devons souhaiter? Qu'est-ce que *je* dois souhaiter? Au début, ça semblait tout simple : elle avait cru qu'il fallait souhaiter la victoire, comme en 14. Mais personne n'avait l'air de la désirer. Elle avait souri avec gaîté, comme elle avait vu sa mère sourire au moment de l'offensive Nivelle, elle avait répété fortement : « Mais oui, nous vaincrons! Il faut se dire que nous ne *pouvons pas* ne pas vaincre. » Et ça lui donnait horreur d'elle-même, parce qu'elle détestait la guerre jusque dans la victoire. Mais les gens hochaient la tête sans répondre, comme si elle avait manqué de tact. Alors elle s'était tue, elle avait essayé de se faire oublier de tout le monde; elle les écoutait parler de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie, elle n'arrivait même pas à comprendre ce qu'ils voulaient; elle pensait : « S'il était là, il m'expliquerait. » Mais il n'était pas là, il n'écrivait même pas : en neuf mois il avait envoyé deux lettres à Jacques. Qu'est-ce qu'il pense? Il doit savoir, il doit comprendre. Et s'il ne comprenait pas? Si personne ne comprenait? Elle releva brusquement la tête : elle aurait voulu retrouver chez Jacques cet air d'assurance confortable qui la tranquillisait encore quelquefois, elle aurait voulu lire dans son regard que tout allait bien, que les hommes avaient des raisons d'espérer qui lui échappaient. D'espérer *quoi*? Est-ce que c'était vrai qu'une victoire des Alliés ne pouvait profiter qu'à la Russie? Elle interrogeait ce visage trop connu et tout à coup il lui parut neuf : elle vit des yeux noirs d'inquiétude; il restait un peu de morgue aux coins des lèvres,

mais c'était l'arrogance boudeuse d'un enfant pris en faute. « Il a quelque chose; il n'est pas dans son assiette. » Depuis leur départ de Paris, il était bizarre, tantôt trop violent, tantôt presque trop doux. C'était terrible quand les hommes eux-mêmes avaient l'air de se sentir coupables. Il dit :

— Je meurs d'envie de fumer.

— Tu n'as plus de cigarettes?

— Non.

— Tiens, dit-elle. Il m'en reste quatre.

C'étaient des «De Rezske»; il fit la moue, en prit une avec défiance :

— De la paille! dit-il en glissant le paquet dans sa poche.

A la première bouffée qu'il tira, Odette sentit l'odeur du tabac; l'envie de fumer lui sécha la gorge. Pendant longtemps, bien après qu'elle eut cessé de l'aimer, il lui plaisait de ressentir la soif quand il buvait à côté d'elle, la faim pendant qu'il mangeait, d'avoir sommeil et de le regarder dormir, c'était rassurant : il lui prenait ses désirs, les sanctifiait et les assouvissait pour elle, d'une manière plus virile, plus morale et plus définitive. A présent...

Elle dit avec un rire léger :

— Donne-m'en au moins une.

Il la regarda sans comprendre, puis il leva les sourcils.

— Oh! pardon, ma pauvre chérie : c'était un geste machinal.

Il sortit le paquet de sa poche.

— Tu peux garder le paquet, dit-elle, mais donne-m'en une.

Ils fumèrent en silence. Elle avait peur d'elle-même; elle se rappelait les envies violentes et irrésistibles qui la bouleversaient quand elle était jeune fille. Peut-être qu'elles allaient revenir, à présent. Il toussa deux ou trois fois pour s'éclaircir la voix : il veut me parler. Mais il prend son temps, comme toujours. Elle fumait patiemment : il va entrer dans son sujet comme les crabes, de côté. Il s'était redressé; il composa son visage et la regarda avec sévérité.

— Eh bien, ma pauvre Odette! dit-il.

Elle lui sourit vaguement en tout état de cause; il lui posa la main sur l'épaule :

— Tu dois reconnaître à présent que c'est une équipée.

— Oui, dit-elle. Oui : c'est une équipée.

Il la regardait toujours. Il éteignit sa cigarette contre le marchepied de la voiture et l'écrasa sous son pied; il s'approcha d'elle et lui dit avec force, comme pour l'en persuader :

— Nous ne courions *aucun* risque.

Elle ne répondit pas; il poursuivit d'une voix insistante et douce :

— Je suis sûr que les Allemands se conduiront bien; ils auront *à cœur* de bien se conduire.

C'était ce qu'elle avait toujours pensé. Mais elle lut dans les yeux de Jacques la réponse qu'il attendait d'elle. Elle dit :

— Sait-on jamais? Et s'ils avaient mis Paris à feu et à sang!

Il haussa les épaules;

— Mais comment veux-tu? Voilà bien des idées de femme!

Il se pencha sur elle et lui expliqua patiemment :

— Écoute, Odette, tache de comprendre : Berlin aura certainement le désir, tout de suite après l'armistice, de faire figurer la France parmi les partenaires de l'Axe; peut-être même compte-t-on là-bas sur notre prestige en Amérique pour maintenir les États-Unis en dehors de la guerre. Tu me suis bien? En un mot, même battus, nous avons des atouts. Il y aura même, ajouta-t-il avec un petit rire, une belle partie à jouer pour nos hommes politiques s'ils s'en sentent capables. Bon. Eh bien, dans ces conditions, il n'est même pas imaginable que les Allemands risquent de dresser l'opinion française contre eux par des violences inutiles.

— C'est bien mon avis, dit-elle, agacée.

— Ah?

Il la regardait en se mordant la lèvre; il avait l'air si déconcerté qu'elle se hâta d'ajouter :

— Mais tout de même, comment peut-on être sûr? Suppose qu'on tire sur eux par les fenêtres...

Les yeux de Jacques étincelèrent.

— S'il y avait eu du danger, je serais resté, je me suis résigné à partir parce que j'étais sûr qu'il n'y en avait pas.

Elle le revoyait, entrant au salon avec un grand calme affolé, elle l'entendait encore dire de sa voix la plus posée, en allumant une cigarette d'une main qui tremblait : « Odette, fais tes bagages, la voiture est en bas, dans trente minutes nous partons ». Où veut-il en venir? Il eut un rire désagréable.

— Enfin, dit-il en manière de conclusion, c'est ce qu'on appelle un abandon de poste.

— Mais tu n'avais pas de poste.

— J'étais chef d'îlot, dit-il. Il repoussa de la paume une objection possible : je sais, c'est ridicule; et je n'avais accepté que sur l'insistance de Champenois. Mais *même là* j'aurais pu me rendre utile. Et puis nous devions donner l'exemple.

Elle le regardait sans amitié : eh bien oui, oui, *oui* tu aurais dû rester à Paris, ne compte pas sur moi pour te dire le contraire. Il soupira :

— Enfin! Ce qui est fait est fait. Ce serait trop commode si on n'avait que des devoirs conciliables entre eux. Je t'ennuie, ma pauvre chérie, ajouta-t-il. Ce sont des scrupules masculins.

— Je crois que je peux les comprendre, dit-elle.

— Naturellement, ma petite enfant, naturellement. Il eut un sourire viril et solitaire puis il lui prit le poignet et lui dit d'une voix rassurante : Qu'est-ce qui pouvait m'arriver, voyons? Au pis ils auraient emmené les hommes valides en Allemagne, et après? Mathieu y est bien. Il est vrai qu'il n'a pas mon maudit cœur. Tu te rappelles, quand cet imbécile de major m'a réformé?

— Oui.

— J'étais fou de rage, j'aurais fait n'importe quoi : tu te rappelles? Tu te rappelles comme j'étais en colère?

— Oui.

Il s'assit sur le marchepied de la voiture et mit la tête dans ses mains; il regardait droit devant lui.

— Charvoz est resté, dit-il, les yeux fixes.

— Hé?

— Il est resté. Je l'ai rencontré ce matin au garage, il avait l'air étonné que je parte.

— Lui, ça n'est pas pareil, dit-elle machinalement.

— Non, en effet, dit-il avec amertume. Lui, il est célibataire.

Odette se tenait debout à sa gauche, elle regardait son crâne qui luisait par places, sous les cheveux, elle pensait : c'est donc ça!

Il avait les yeux vagues. Il dit entre ses dents :

— Je n'avais personne à qui te confier.

Elle se raidit :

— Plaît-il?

— Je dis que je ne pouvais te confier à personne. Si j'avais osé te laisser aller seule chez ta tante...

— Tu veux dire, demanda-t-elle d'une voix tremblante, que tu es parti à cause de moi?

— C'était un cas de conscience, répondit-il.

Il la regardait affectueusement :

— Ces derniers jours, tu étais si nerveuse : tu me faisais peur.

Elle était muette de stupeur : mais pourquoi fout-il? Pourquoi : se croit-il obligé? Il poursuivait avec une gaîté nerveuse :

— Tu gardais les volets clos, on vivait dans le noir toute la journée, tu entassais les conserves, je marchais sur les boîtes de sardines... Et puis je crois que Lucienne te faisait beaucoup de mal, tu n'étais pas la même quand elle sortait de chez nous : elle est très affolée, très gobeuse aussi, très portée à croire les histoires de viol et de mains coupées.

Je ne veux pas. Je ne veux pas lui dire ce qu'il veut me faire dire. Qu'est-ce qui me restera au monde si je le méprise? Elle fit un pas en arrière. Il fixait sur elle un regard d'acier, il avait l'air de dire : « Dis-le. Mais dis-le donc! » Et de nouveau, sous ce regard d'aigle, sous ce regard de mari, elle se sentait coupable, peut-être a-t-il *cru* que j'avais envie de partir, peut-être avais-je *l'air* d'avoir peur, peut-être *avais-je* peur sans le savoir. Qu'est-ce qui est vrai? Jusqu'ici, ce qui était vrai, c'était ce que disait Jacques; si je ne le crois plus, à quoi pourrais-je croire; elle dit en baissant la tête :

— Je n'aurais pas aimé rester à Paris.

— Tu avais peur? demanda-t-il avec bonté.

— Oui, dit-elle. J'avais peur.

Quand elle releva la tête, il la regardait en riant.

— Allons! dit-il, tout ça n'est pas bien grave : une nuit à la belle étoile, ce n'est plus tout à fait de notre âge. Mais nous sommes encore assez jeunes pour y trouver du charme. Il lui caressa légèrement la nuque : Hyères, en 36, tu te rappelles? Nous avions dormi sous la tente, c'est un de mes bons souvenirs.

Elle ne répondit pas; elle avait saisi le loquet de la portière et le serrait de toutes ses forces. Il réprima un bâillement :

— Mais c'est qu'il est tard. Veux-tu que nous nous couchions?

Elle fit un signe de tête. Une bête de nuit cria et Jacques éclata de rire.

— C'est champêtre! dit-il. Mets-toi au fond de la voiture, ajouta-t-il avec sollicitude. Tu pourras étendre un peu tes jambes; moi je dormirai au volant.

Ils entrèrent dans l'auto; il ferma à clé la portière de droite et poussa le taquet de celle de gauche.

— Tu es bien?

— Très bien.

Il sortit le revolver et l'examina avec amusement :

— Voilà une situation qui aurait ravi mon vieux pirate de grand-père, dit-il. Il ajouta gaîment : Nous sommes tous un peu corsaires dans la famille.

Elle ne disait rien. Il se retourna sur son siège et lui prit le menton.

— Embrasse-moi, ma chérie.

Elle sentit sa bouche chaude et ouverte qui se pressait contre la sienne; il lui lécha légèrement les lèvres comme autrefois et elle frissonna; en même temps elle sentit une main qui se glissait sous son aisselle et qui lui caressait le sein.

— Ma pauvre Odette, dit-il tendrement. Ma pauvre petite fille, ma pauvre petite enfant.

Elle se rejeta en arrière. Elle dit :

— Je meurs de sommeil.

— Bonsoir, mon amour, dit-il en souriant.

Il se retourna, croisa ses bras sur le volant et laissa tomber sa tête sur ses mains. Elle restait assise, le buste droit, oppressée :elle guettait. Deux soupirs, ce n'est pas encore ça. Il bouge encore. Elle ne pouvait penser à rien tant qu'il veillait avec cette image d'elle dans sa tête; je n'ai jamais pu penser à rien quand il était près de moi. Ça y est : il avait poussé *ses* trois grognements; elle se détendit un peu : ce n'est plus qu'une bête. Il dormait, la guerre dormait, le monde des hommes dormait englouti dans cette tête; droite dans l'ombre, entre les deux fenêtres crayeuses, au fond d'un lac de lune, Odette veillait, une impression très ancienne lui revint à l'esprit, je courais sur un petit chemin rose, j'avais douze ans, je me suis arrêtée, le cœur battant d'une joie inquiète, j'ai dit à haute voix : je suis indispensable. Son cœur battit; elle sentait qu'elle était indispensable mais elle ne savait pas à quoi; elle essaya de penser à la guerre, il lui semblait qu'elle allait trouver la vérité : « Est-ce que c'est vrai que la victoire ne profitera qu'à la Russie? » Elle abandonna tout de suite et sa joie se changea en écœurement : je n'en sais pas assez.

Elle eut envie de fumer. Pas *vraiment* envie, c'est de la nervosité. L'envie enfla, enfla, lui gonfla les seins comme du lait. Une envie péremptoire et conquérante comme au temps de son impérieuse enfance; il a mis le paquet dans sa poche de veston. Pourquoi fumerait-il? Ce goût de tabac, dans sa bouche à lui, doit être tellement ennuyeux, tellement conventionnel, pourquoi fumerait-il plutôt que moi? Elle se pencha sur lui; il soufflait, elle glissa la main dans la poche, retira les cigarettes puis elle ouvrit doucement la portière en rabattant le taquet et se glissa au dehors. La lune à travers les feuilles, les flaques de lune sur la route, ce souffle frais, ce cri de bête, c'est *à moi*. Elle alluma une cigarette, la guerre dort, Berlin

dort, Moscou, Churchill, le Politburo, nos hommes politiques dorment, tout dort, personne ne voit *ma* nuit, je suis indispensable; les boîtes de conserves c'était pour mes filleuls de guerre. Elle s'aperçut soudain qu'elle détestait le tabac; elle tira encore deux bouffées de sa cigarette puis la jeta : elle ne savait même plus pourquoi elle avait voulu fumer. Le feuillage bruissait doucement, la campagne craquait comme un parquet. Les étoiles c'étaient des bêtes : elle avait peur; il dormait et elle avait retrouvé le monde obscur de son enfance, la forêt des questions sans réponses; c'était lui qui savait le nom des étoiles, la distance précise de la terre à la lune, le nombre des habitants de la région, leur histoire et leurs occupations; il dort, je le méprise et je ne sais rien; elle se sentait perdue dans ce monde inutilisable, dans ce monde *à voir* et *à toucher*. Elle courut à l'auto, elle voulait le réveiller tout de suite, réveiller la Science, l'Industrie et la Morale. Elle mit la main sur le loquet, elle se pencha sur la portière et vit, à travers la vitre, une grande bouche ouverte. A quoi bon? se dit-elle. Elle s'assit sur le marchepied et se mit à penser, comme chaque soir, à Mathieu.

Le lieutenant grimpait en courant l'escalier sombre; ils couraient et tournaient derrière lui. Il s'arrêta en pleine nuit, il poussa une trappe avec sa nuque et ils furent éblouis par une lumière d'argent.

— Suivez-moi.

Ils jaillirent dans le ciel froid et clair, plein de souvenirs et de bruits légers. Une voix dit :

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est moi, dit le lieutenant.

— Garde à vous!

— Repos, dit-il.

Ils se trouvaient sur une plate-forme carrée, au sommet du clocher. Quatre piliers soutenaient la toiture, aux quatre angles. Entre les piliers courait un parapet de pierre haut d'un mètre environ. Le ciel était partout. La lune projetait l'ombre oblique d'un pilier sur le plancher.

— Alors? dit le lieutenant. Ça va, ici?

— Ça va, mon lieutenant.

Trois types lui faisaient face; tous trois longs et maigres avec des fusils. Mathieu et Pinette se tenaient derrière le lieutenant, intimidés.

— Nous restons ici, mon lieutenant? demanda un des trois chasseurs.

— Oui, dit le lieutenant. Il ajouta : j'ai installé Closson et quatre types dans la mairie, les autres occupent l'école avec moi. Dreyer fera la liaison.

— Quels sont les ordres?

— Feu à volonté. Vous pourrez liquider les munitions.

— Qu'est-ce que c'est?

Des appels étouffés, des traînements de pieds : ça montait de la rue. Le lieutenant sourit :

— C'est les ravissants de l'État-Major que je fais flanquer dans la cave de la mairie. Ils y seront un peu à l'étroit mais c'est seulement pour la nuit : demain matin, les Boches en prendront livraison quand ils en auront fini avec nous.

Mathieu regarda les chasseurs : il avait honte pour les copains, mais les trois visages restèrent impassibles.

— Ah! dit le lieutenant : à onze heures, les habitants du patelin se réuniront sur la place; n'allez pas leur tirer dessus. Je les envoie passer la nuit dans les bois. Après leur départ, feu sur tout ce qui traversera la rue. Et ne descendez sous aucun prétexte : c'est nous qui tirerions sur vous.

Il se dirigea vers la trappe. Les chasseurs dévisageaient Mathieu et Pinette en silence.

— Mon lieutenant... dit Mathieu.

Le lieutenant se retourna :

— Je vous avais oubliés. Ces types-là veulent se battre, dit-il aux autres. Ils ont des fusils et je leur ai fait donner des cartouchières. Voyez ce que vous pouvez faire d'eux. S'ils tirent trop mal, vous leur reprendrez les cartouchières.

Il regarda les chasseurs avec amitié.

— Adieu les gars. Adieu.

— Adieu, mon lieutenant, dirent-ils poliment.

Il hésita une seconde en secouant la tête puis descendit à reculons les premières marches de l'escalier et rabattit la trappe sur lui. Les trois types regardaient Mathieu et Pinette sans curiosité ni sympathie. Mathieu fit deux pas en arrière et s'adossa à un pilier. Son fusil le gênait : par moments il le portait avec trop de désinvolture et à d'autres moments il le tenait comme un cierge. Il finit par le coucher précautionneusement sur le plancher. Pinette le rejoignit; ils tournaient tous les deux le dos à la lune. Au contraire, les trois

chasseurs étaient en pleine lumière. La même mousse noire salissait leurs faces crayeuses; ils avaient le même regard fixe d'oiseaux nocturnes.

— On se croirait en visite, dit Pinette.

Mathieu sourit; les trois types ne sourirent pas. Pinette se rapprocha de Mathieu et lui souffla :

— Ils ne nous ont pas à la bonne.

— Parbleu! dit Mathieu.

Ils se turent, gênés. Mathieu se pencha et vit, juste au-dessous de lui le moutonnement sombre des marronniers.

— Je m'en vais leur causer, dit Pinette.

— Reste donc tranquille.

Déjà Pinette s'avançait vers les chasseurs.

— Je m'appelle Pinette. Cézigue, c'est Delarue.

Il s'arrêta et attendit. Le plus grand fit un signe de tête mais ils ne se nommèrent pas. Pinette se racla la gorge. Il dit :

— On est là pour se battre.

Ils ne répondaient toujours pas. Le grand blond se renfrogna et détourna la tête. Pinette hésita, déconcerté.

— Qu'est-ce que nous avons à faire?

Le grand blond s'était renversé en arrière; il bâilla. Mathieu vit qu'il était caporal.

— Qu'est-ce que nous avons à faire? répéta Pinette.

— Rien.

— Comment, rien?

— Rien pour le moment.

— Et ensuite?

— On vous le dira.

Mathieu leur sourit :

— On vous emmerde, hein? Vous aimeriez mieux être seuls?

Le grand blond le regarda pensivement, puis il se tourna vers Pinette :

— Qu'est-ce que tu es, toi?

— Employé de métro.

Le caporal eut un rire bref. Mais ses yeux ne riaient pas :

— Tu te crois déjà civil? Attends un peu.

— Ah! Tu veux dire : ici?

— Oui.

— Observateur.

— Et lui?

— Téléphoniste.

— Auxiliaire?

— Oui.

Le caporal le regardait avec application, comme s'il avait peine à fixer son attention sur lui :

— Qu'est-ce qui ne va pas? Tu as l'air costaud...

— Le cœur.

— Avez-vous jamais tiré sur des hommes?

— Jamais, dit Mathieu.

Le caporal se retourna vers ses copains. Tous trois hochèrent la tête.

— On fera de son mieux, dit Pinette d'une voix étranglée.

Il y eut un long silence. Le caporal les regardait en se grattant la tête. A la fin, il soupira et parut se décider. Il se leva et dit d'une voix abrupte :

— C'est moi Clapot. C'est à moi qu'il faudra obéir. Les autres, c'est Chasseriau et Dandieu et vous n'avez qu'à faire ce qu'ils vous diront parce que ça fait quinze jours qu'on se bat et on a l'habitude.

— Depuis quinze jours? répéta Pinette incrédule. Comment ça se fait?

— On couvrait votre retraite, répondit Dandieu.

Pinette rougit et baissa le nez. Mathieu sentit ses mâchoires se contracter. Clapot expliqua d'un ton plus conciliant :

— Mission de retardement.

Ils se regardaient sans rien dire. Mathieu se sentait mal à l'aise; il pensait : « Nous ne serons jamais des leurs. Ils se sont battus quinze jours d'affilée et nous, nous foutions le camp sur les routes. Ça serait trop commode s'il suffisait de se joindre à eux quand ils tirent le feu d'artifice final. Jamais des leurs, jamais. Les nôtres sont en bas, dans la cave, ils croupissent dans la honte et le malheur et notre place est parmi eux et nous les avons plaqués au dernier moment par orgueil. » Il se pencha, il vit les maisons noires, la route qui brillait; il se répétait : « Ma place est en bas, ma place est en bas », et il savait en son cœur qu'il ne pourrait plus jamais redescendre. Pinette s'assit à califourchon sur le parapet, sans doute pour se donner une contenance.

— Descends de là! dit Clapot. Tu vas nous faire repérer.

— Les Allemands sont encore loin.

— Qu'est-ce que tu en sais? Je te dis de descendre.

Pinette sauta sur le plancher avec humeur et Mathieu pensa :

« Il ne nous accepteront jamais ». Pinette l'agaçait : il remuait, il parlait quand il eût fallu s'effacer, retenir son souffle et se faire oublier. Mathieu sursauta : une énorme détonation, pâteuse et lourde, lui avait éclaté dans l'oreille. Il y en eut une deuxième, une troisième : des cris de bronze, le plancher vibrait sous ses pieds. Pinette eut un rire nerveux :

— T'as pas besoin d'avoir peur : c'est l'horloge qui sonne.

Mathieu coula un regard vers les chasseurs et vit avec satisfaction qu'ils avaient sursauté, eux aussi.

— C'est onze heures, dit Pinette.

Mathieu frissonna : il avait froid, mais ce n'était pas désagréable. Il était très haut dans le ciel, au-dessus des toits, au-dessus des hommes et il avait froid, et il faisait noir. « Non, je ne redescendrai pas. Je ne redescendrai pour rien au monde. »

— Voilà les civils qui partent.

Ils se penchèrent tous au-dessus du parapet. Il vit des bêtes noires qui remuaient sous le feuillage, on aurait dit le fond de la mer. Dans la grand'rue, des portes s'ouvrirent doucement; des hommes, des femmes, des enfants se glissaient dehors. La plupart portaient des ballots ou des valises. De petits groupes se formèrent sur la chaussée : ils paraissaient attendre. Puis les groupes se fondirent en un seul cortège qui s'ébranla lentement vers le sud.

On dirait un enterrement, dit Pinette.

— Pauvres gens! dit Mathieu.

— T'en fais pas pour eux! répondit sèchement Dandieu. Ils le retrouveront, leur bled. C'est bien rare si les Allemands y foutent le feu.

— Et ça? dit Mathieu en désignant Roberville.

— C'est pas pareil : les paysans tiraient avec nous.

Pinette se mit à rire :

— Eh bien, c'était pas comme ici, alors! Qu'est-ce qu'ils avaient comme pétoche, ici, les culs-terreux.

Dandieu le regarda :

— Vous ne vous battiez pas : c'était tout de même pas aux civelots à commencer.

— A qui la faute? demanda Pinette avec colère. A qui la faute si on ne se battait pas?

— J'en sais rien.

— Aux officiers! C'est les officiers qui ont perdu la guerre.

— Dis pas de mal des officiers, dit Clapot. Tu n'as pas le droit d'en dire du mal.

— Je vais me gêner.

— Tu n'en diras pas devant nous, dit Clapot fermement. Parce que je vais te dire : à part le lieutenant, que c'est pas sa faute, tous les nôtres y sont restés.

Pinette voulut s'expliquer; il étendit les bras vers Clapot et puis il les laissa retomber :

— On peut pas s'entendre, dit-il avec accablement.

Chasseriau regardait Pinette avec curiosité :

— Mais qu'est-ce que vous êtes venus foutre ici?

— On est venu pour se battre, je te l'ai déjà dit.

— Mais pourquoi? Vous n'y étiez pas forcés.

Pinette ricanait d'un air cancre :

— Comme çà. Pour se marrer.

— Eh bien, vous allez vous marrer! dit Clapot sans douceur, c'est moi qui vous le dis.

Dandieu riait de pitié :

— Tu les entends : ils viennent nous faire une petite visite, pour se marrer, pour voir comment que c'est que le baroud; ils veulent faire leur petit carton comme au tir aux pigeons. Et ils n'y sont même pas forcés!

— Et toi, pochetée? lui demanda Pinette, qui c'est qui te force à te battre?

— Nous, c'est pas pareil : on est chasseurs.

— Et alors?

— Si tu es chasseur, tu te bats.

Il secoua la tête :

— Si c'était pas de ça, tu parles comme j'irais tirer sur des hommes pour mon plaisir.

Chasseriau regardait Pinette avec un mélange de stupeur et de répulsion :

— Est-ce que tu te rends compte que vous allez risquer votre peau?

Pinette haussa les épaules sans répondre.

— Parce que si tu t'en rends compte, poursuivit Chasseriau, tu es encore plus con que tu n'en as l'air. Ça n'a pas de bon sens de risquer sa peau tant qu'on n'y est pas forcé.

— On y était forcés, dit brusquement Mathieu. On y était forcés. On en avait marre et puis on ne savait plus quoi faire.

Il désigna l'école au-dessous d'eux :

— Pour nous, c'était le clocher ou la cave.

Dandieu parut impressionné; ses traits se détendirent un peu. Mathieu poursuivit son avantage :

— Qu'est-ce que vous auriez fait, à notre place?

Ils ne répondaient pas. Il insista :

— Qu'est-ce que vous auriez fait?

Dandieu hocha la tête :

— J'aurais peut-être choisi la cave. Tu verras : c'est pas marrant.

— Ben oui, dit Mathieu, mais c'est pas marrant non plus de rester dans une cave quand les autres se battent.

— Je ne dis pas, dit Chasseriau.

— Oui, reconnut Dandieu. On ne doit pas se sentir fiers.

Ils avaient l'air moins hostiles. Clapot dévisagea Pinette avec une sorte de surprise, puis il se détourna et s'approcha du parapet. La dureté fiévreuse de son regard s'effaça, il avait l'air vague et doux, il regardait vaguement la douce nuit, la campagne enfantine et légendaire, et Mathieu ne savait pas si c'était la douceur de la nuit qui se reflétait sur ce visage ou la solitude de ce visage qui se reflétait dans cette nuit.

— Ho! Clapot, dit Dandieu.

Clapot se redressa et reprit son air aigu de spécialiste.

— De quoi?

— Je vais faire un tour dans la carrée d'en dessous : j'y ai vu quelque chose.

— Va.

Comme Dandieu soulevait la trappe, une voix de femme monta jusqu'à eux :

— Henri! Henri!

Mathieu se pencha au-dessus de la rue. Des retardataires couraient en tous sens, des fourmis affolées; sur la route, près de la poste il vit une petite ombre.

— Henri!

Le visage de Pinette noircit, mais il ne dit rien. Des femmes avaient pris la postière par le bras et tentaient de l'entraîner. Elle se débattait en criant.

— Henri! Henri!

Elle se dégagea, se jeta dans la poste et referma la porte sur elle.

— C'est con! dit Pinette entre ses dents.

Il raclait ses ongles contre la pierre du parapet :

— Fallait qu'elle aille avec les autres.

— Ben oui, dit Mathieu.

— Il va lui arriver du mal.

— A qui la faute?

Il ne répondit pas. La trappe se souleva :

— Aidez-moi.

Ils rabattirent la trappe en arrière : Dandieu émergea de l'ombre; il portait deux paillasses sur son dos.

— J'ai trouvé ça.

Clapot sourit pour la première fois : il avait l'air enchanté.

— On a du pot, dit-il.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de ça? demanda Mathieu.

Clapot le regarda avec surprise.

— A quoi que tu crois que ça sert, une paillasse? A enfiler des perles?

— Vous allez dormir?

— On va d'abord casser la croûte, dit Chasseriau.

Mathieu les regarda s'affairer autour des paillasses, tirer des boîtes de singe de leurs musettes : est-ce qu'ils ne comprennent pas qu'ils vont mourir? Chasseriau avait découvert un ouvre-boîte; il ouvrit trois boîtes avec des gestes rapides et précis puis ils s'assirent et tirèrent leurs couteaux de leurs poches.

Clapot jeta un regard à Mathieu, par-dessus son épaule :

— Vous avez faim, vous autres? demanda-t-il.

Il y avait deux jours que Mathieu n'avait pas mangé; la salive lui emplissait la bouche.

— Moi! dit-il. Non.

— Et ton copain?

Pinette ne répondit pas. Il était perché par-dessus le parapet et regardait la poste.

— Allez, dit Clapot. Mangez : c'est pas la bouffe qui manque.

— Celui qui se bat, dit Chasseriau, il a droit à manger.

Dandieu fouilla dans une musette et en retira deux boîtes qu'il tendit à Mathieu. Mathieu les prit et frappa sur l'épaule de Pinette. Pinette sursauta :

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est pour toi : mange!

Mathieu prit l'ouvre-boîte que Dandieu lui tendait; il l'appuya sur le rebord de fer-blanc et pesa dessus de toutes ses forces. Mais

la lame glissa sans mordre, sauta hors de la rainure et vint heurter son pouce gauche.

— Ce que tu es maladroit, dit Pinette. Tu t'es fait mal?

— Non, dit Mathieu.

— Donne.

Pinette ouvrit les deux boîtes et ils mangèrent en silence, près d'un pilier : ils n'avaient pas osé s'asseoir. Ils creusaient dans le singe avec leurs couteaux et piquaient les morceaux sur la pointe de leurs lames. Mathieu mâchait consciencieusement, mais sa gorge était paralysée : il ne sentait pas le goût de la viande et il avait peine à avaler. Assis sur les paillasses, les trois chasseurs se penchaient sur leur manger d'un air appliqué; leurs couteaux brillaient sous la lune.

— En douce, dit Chasseriau rêveusement, on mange dans le clocher d'une église.

Dans le clocher d'une église. Mathieu baissa les yeux. Sous leurs pieds il y avait cette odeur de poivre et d'encens, cette fraîcheur et les vitraux qui luisaient faiblement dans les ténèbres de la foi. Sous leurs pieds, il y avait la confiance et l'espoir. Il avait froid; il voyait le ciel, il respirait le ciel, il pensait avec du ciel, il était nu sur un glacier, très haut; très loin au-dessous de lui, il y avait son enfance.

Clapot avait renversé la tête, il mangeait en regardant le ciel :

— Vise la lune, dit-il à mi-voix.

— Hé? dit Chasseriau.

— La lune. Elle est pas plus grosse qu'à l'ordinaire?

— Non.

— Ah! Je la trouvais plus grosse qu'à l'ordinaire.

Il baissa les yeux tout à coup :

— Venez donc manger avec nous, vous autres : on ne mange pas debout.

Mathieu et Pinette hésitaient.

— Allez, allez! dit Clapot.

— Viens! dit Mathieu à Pinette.

Ils s'assirent; Mathieu sentait la chaleur de Clapot contre sa hanche. Ils se taisaient : c'était leur dernier repas et il était sacré.

— On a du rhum, dit Dandieu. Pas chouya : juste une gorgée pour chacun.

Ils firent circuler un bidon et chacun mit ses lèvres où les autres avaient bu. Pinette se pencha vers Mathieu :

— Je crois qu'ils nous ont adoptés.

— Oui.

— C'est pas de mauvais gars. Je les blaire bien.

— Moi aussi.

Pinette se redressa dans un sursaut d'orgueil : ses yeux étincelèrent:

— On serait pareils comme eux si on avait été commandés.

Mathieu regarda leurs trois visages et hocha la tête.

— C'est pas vrai ce que je dis?

— Peut se faire, dit Mathieu.

Depuis un moment, Pinette regardait les mains de Mathieu; il finit par lui toucher le coude :

— Qu'est-ce que tu as? Tu saignes?

Mathieu baissa les yeux sur ses mains : il s'était déchiré le pouce gauche :

— Ah! dit-il, ça doit être avec l'ouvre-boîte, tout à l'heure.

— Et tu as laissé saigner, ballot?

— Je n'ai rien senti, dit Mathieu.

— Ah! dit Pinette grondeur et ravi, qu'est-ce que tu ferais si je n'étais pas là?

Mathieu regardait son pouce, surpris d'avoir un corps : il ne sentait plus rien, ni le goût de la viande, ni celui de l'alcool, ni la douleur. Je me croyais de glace. Il rit :

— Une fois, dans un dancing, j'avais un surin...

Il s'arrêta. Pinette le regardait avec surprise.

— Eh bien?

— Rien. Je n'ai pas de chance avec les instruments qui coupent.

— Donne ta main, dit Clapot.

Il avait sorti de son paquetage un rouleau de gaze et une fiole bleue. Il versa le liquide brûlant sur le pouce de Mathieu et l'entoura de gaze. Mathieu fit remuer la poupée et la considéra en souriant : tout ce soin pour empêcher le sang de couler *trop tôt*.

— Et voilà! dit Clapot.

— Voilà, dit Mathieu.

Clapot consulta sa montre :

— Au plume, les gars : il va être minuit.

Ils l'entourèrent.

— Dandieu! dit-il en lui désignant Mathieu. Tu prendras la garde avec lui.

— D'accord.

Chasseriau, Pinette et Clapot s'étendirent côte à côte sur les pail-

lasses. Dandieu tira une couverture de son paquetage et la jeta sur leurs trois corps. Pinette s'étira voluptueusement, fit un clin d'œil malicieux à Mathieu et ferma les paupières.

— Moi, je surveille par là, dit Dandieu. Toi, par là. S'il y a du pet, tu ne fais rien sans me prévenir.

Mathieu s'en fut dans son coin et fouilla des yeux la campagne. Il pensait qu'il allait mourir et ça lui semblait drôle. Il regardait les toits obscurs, la douce phosphorescence de la route entre les arbres bleus, toute cette terre somptueuse et inhabitable et il pensait : je meurs pour rien. Un ronflement soyeux le fit sursauter, il se retourna : les types dormaient déjà; Clapot, les yeux clos, rajeuni, souriait aux anges; Pinette souriait aussi. Mathieu se pencha sur lui et le regarda longtemps; il pensait : « c'est dommage! » De l'autre côté de la plate-forme, Dandieu s'était courbé en avant, les mains à plat sur les cuisses dans l'attitude d'un gardien de but.

— Hé! dit Mathieu à voix basse.

— Hé!

— Tu étais goal?

Dandieu se retourna vers lui, étonné :

— Comment que tu le sais?

— Ça se voit.

Il ajouta :

— Ça gazait?

— Avec de la chance, je serais passé pro.

Ils se firent un petit salut de la main et Mathieu regagna son poste. Il pensait : je vais mourir pour rien, et il avait pitié de lui-même. Une seconde ses souvenirs bruissèrent comme un feuillage sous le vent. *Tous* ses souvenirs : j'aimais la vie. Une interrogation inquiète restait au fond de sa gorge : avais-je le droit de plaquer les copains? ai-je le droit de mourir pour rien? Il se redressa, il s'appuya des deux mains au parapet, il secoua la tête avec colère. « Il y en a marre. Tant pis pour ceux d'en dessous, tant pis pour tout le monde. Finis les remords, les réserves, les restrictions : personne n'est mon juge, personne ne pense à moi, personne ne se souviendra de moi, personne ne peut décider pour moi. » Il décida sans remords, en connaissance de cause. Il décida, et, à l'instant, son cœur scrupuleux et pitoyable dégringola de branche en branche; plus de cœur : fini. Je décide que la mort était le sens secret de ma vie, que j'ai vécu pour mourir; je meurs pour témoigner qu'il est impossible de vivre; mes yeux éteindront le monde et le fermeront pour toujours.

La terre haussait vers ce mourant son visage renversé, le ciel chaviré coulait à travers lui avec toutes ses étoiles : mais Mathieu guettait sans daigner ramasser ces cadeaux inutiles.

Mardi 18 *juin*, 5 *h*. 45.

— Lola!

Elle se réveilla dans le dégoût comme chaque matin, elle se réinstalla comme chaque matin dans son vieux corps pourri.

— Lola! Tu dors?

— Non, dit-elle, quelle heure est-il?

— Cinq heures quarante-cinq.

Cinq heures quarante cinq? Et ma petite frappe est réveillée? On me l'a changée.

— Viens! dit-il.

Non, pensa-t-elle. Je ne veux pas qu'il me touche.

— Boris...

Mon corps me dégoûte, même s'il ne te dégoûte pas c'est une escroquerie, il est pourri et tu ne le sais pas, si tu le savais, il te ferait horreur.

— Boris, je suis fatiguée...

Mais déjà il l'avait saisie par les épaules; il pesait sur elle. C'est *dans une blessure* que tu vas entrer. Quand il me touchait, je devenais de velours. A présent, mon corps est de terre sèche; sous ses doigts je me lézarde et m'effrite, il me chatouille. Il la déchirait jusqu'au fond du ventre, il remuait dans son ventre comme un couteau, il avait l'air seul et maniaque, un insecte, une mouche qui monte le long d'une vitre et tombe et remonte. Elle ne sentait que la douleur; il souffle, il est en nage, il jouit; c'est dans mon sang qu'il jouit, dans mon mal. Elle pensa : parbleu! il y a six mois qu'il n'a pas eu de femme; il fait l'amour comme un soldat dans un bordel. Quelque chose remua en elle, un battement d'ailes; mais non : rien. Il se colla à elle, seuls ses seins remuaient, puis il s'éloigna brusquement et les seins de Lola firent un bruit de ventouse qu'on décolle; elle eut envie de rire mais elle regarda le visage de Boris et l'envie disparut; il avait pris un air dur et tendu, il baise comme on se saoule, sûrement qu'il veut oublier quelque chose. Il finit par se laisser tomber sur elle, à demi mort; elle lui caressa machinalement la nuque et les cheveux; elle était froide et tranquille mais elle sentait de grands coups de cloche qui lui remontaient à toute volée du ventre à la poitrine : c'était le cœur de Boris

qui battait en elle. Je suis trop vieille, je suis beaucoup trop vieille. Toute cette gymnastique lui parut grotesque et elle le repoussa doucement.

— Ote-toi de moi.

— Hein?

Il avait relevé la tête et la regardait d'un air surpris.

— C'est à cause de mon cœur, dit-elle. Il bat trop fort et tu m'étouffes.

Il lui sourit, se laissa glisser le long d'elle et resta couché sur le ventre, le front dans l'oreiller, les yeux clos, avec un drôle de pli au coin de la bouche. Elle se souleva sur un coude et le regarda : il avait l'air si familier, si habituel, elle ne pouvait plus l'observer. Pas plus que s'il avait été sa propre main; je n'ai rien senti. Et hier quand il est apparu dans la cour, beau comme une fille, je n'ai rien senti. Rien, pas même ce goût de fièvre dans ma bouche, pas même cette lourdeur touffue dans mon ventre : elle regardait cette tête trop connue et pensait : je suis seule. Petit crâne, petit crâne où roulaient si souvent des secrets sournois, combien de fois ne l'avait-elle pas pris dans ses mains et serré; elle s'acharnait, interrogeait, suppliait, elle aurait voulu l'ouvrir comme une grenade et lécher ce qu'il y avait dedans; finalement le secret s'échappait et, comme dans les grenades, ce n'était qu'un peu d'eau sucrée. Elle le regardait avec rancune, elle lui en voulait de n'avoir pas su la troubler, elle regardait le pli amer de sa bouche : s'il a perdu sa gaîté, qu'est-ce qui lui reste? Boris ouvrit les yeux et lui sourit :

— Je suis drôlement content que tu sois là, vieille folle.

Elle lui rendit son sourire : à présent, c'est moi qui ai un secret et tu peux toujours essayer de me le faire dire. Il se redressa, rejeta le drap et regarda le corps de Lola avec attention; il lui effleura les seins d'une main légère; elle se sentait gênée.

— Du marbre, dit-il.

Elle pensa à la bête immonde qui proliférait dans la nuit de sa chair et le sang lui monta aux joues.

— Je suis fier de toi, dit Boris.

— Parce que?

— Parce que! les types, à l'hosto, tu les as mis sur le cul.

Lola eut un petit rire :

— Ils ne t'ont pas demandé ce que tu pouvais bien faire avec cette vioque? Ils ne m'ont pas prise pour ta mère?

— Lola, dit Boris avec reproche. Il rit, égayé par un souvenir et la jeunesse reparut un instant sur son visage.

— Qu'est-ce qui te fait rire?

— C'est Francillon. Elle est drôlement roulée, sa souris et elle n'a pas dix-huit ans; eh bien, il m'a dit : si tu veux, je fais l'échange tout de suite.

— Il est bien poli, dit Lola.

Une pensée glissa comme un nuage sur la face de Boris et ses yeux noircirent, Elle le regardait sans amitié : mais oui, mais oui, tu as tes petits soucis comme tout le monde. Si je lui disais les miens, que ferait-il? Que ferais-tu si je te disais : « J'ai une tumeur de la matrice, il faut que je me fasse opérer et, à mon âge, ça peut très mal tourner. » Tu ouvrirais tes grands châsses de putain, tu me dirais : « C'est pas vrai! » Je te dirais que si, tu dirais que ça n'est pas possible, que ça se guérit très bien avec des drogues, avec des rayons, que je me fais des idées. Je te dirais : « C'est pas pour l'argent que je suis rentrée à Paris, c'était pour voir Le Goupil et il a été formel. » Tu me dirais que Le Goupil est un con, que ça n'était justement pas à lui qu'il aurait fallu s'adresser, tu nierais, tu protesterais, tu agiterais la tête d'un air traqué et finalement tu te tairais, coincé, tu me regarderais avec des yeux catastrophés et pleins de rancune. Elle leva son bras nu et saisit Boris par les cheveux.

— Allons, petite frappe! Accouche. Dis-moi ce qui ne va pas.

— Tout va bien, dit-il d'un air faux.

— Tu m'étonnes. Ce n'est pas dans tes habitudes de te réveiller à cinq heures du matin.

Il répéta sans conviction :

— Tout va bien.

— Je vois, dit-elle. Tu as quelque chose à me dire mais tu veux que je te fasse accoucher.

Il sourit et mit sa tête dans le creux de l'aisselle de Lola. Il respira et dit :

— Tu sens bon.

Elle haussa les épaules :

— Alors? Tu causes ou tu ne causes pas?

Il secoua la tête, terrorisé. Elle se tut et se coucha sur le dos à son tour : eh bien, ne cause pas! Qu'est-ce que ça peut bien me faire. Il me parle, il me baise mais je mourrai seule. Elle entendit Boris soupirer et tourna la tête vers lui. Il avait une gueule triste et dure qu'elle ne lui connaissait pas. Elle pensa, sans enthousiasme : « bon!

eh bien, je vais m'occuper de toi. » Il faudrait l'interroger, l'épier, interpréter ses mines, comme au temps où elle était jalouse, se donner un mal de chien pour qu'il avoue enfin ce qu'il mourait d'envie de lui avouer. Elle s'assit :

— Bon ! Eh bien, donne-moi ma robe de chambre et une cigarette.

— Pourquoi la robe de chambre? Tu es bien mieux comme ça.

— Donne-moi ma robe de chambre. J'ai froid.

Il se leva, nu et brun, elle détourna les yeux; il prit la robe de chambre, au pied du lit, et la lui tendit. Elle l'enfila; il hésita une seconde, puis se glissa dans son pantalon et s'assit sur une chaise.

— Tu as trouvé une pucelle et tu veux te marier? demanda-t-elle.

Il la regarda avec un tel effarement qu'elle rougit.

— Bon, bon, dit-elle.

Il y eut un bref silence et elle reprit :

— Alors qu'est-ce que tu vas faire, quand ils t'auront lâché?

— Je t'épouserai, dit-il.

Elle prit une cigarette et l'alluma.

— Pourquoi? demanda-t-elle.

— Faut que je sois respectable. Je ne peux pas t'emmener à Castelnaudary si tu n'es pas ma femme.

— Qu'est-ce que tu iras foutre à Castelnaudary?

— Gagner ma vie, dit-il avec austérité. Non, sans blague : je serai professeur au collège.

— Mais pourquoi à Castelnaudary?

— Tu verras, dit-il, tu verras. Ce sera Castelnaudary.

— Et tu veux dire que je m'appellerai Mme Serguine et que je mettrai un chapeau pour aller voir la femme du Directeur d'école?

— Ça s'appelle un principal, dit Boris. Oui, voilà ce que tu feras. Et moi, à la fin de l'année, je ferai le discours de distribution des prix.

— Hum! fit Lola.

— Ivich viendra vivre avec nous, dit Boris.

— Elle ne peut pas me souffrir.

— Ben, non. Mais c'est comme ça.

— C'est elle qui veut?

— Oui. Elle se fait chier chez ses beaux-parents; elle en devient dingue; tu ne la reconnaîtrais pas.

Il y eut un silence; Lola l'observait du coin de l'œil.

— Vous avez tout arrangé? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et si ça ne me plaisait pas?

— Oh! Lola, comment veux-tu! dit-il.

— Parce que naturellement, dit Lola, du moment qu'il s'agit de vivre avec toi, tu penses que je serai toujours trop contente.

Elle crut voir une lueur s'allumer dans les yeux de Boris.

— Ça n'est pas vrai? demanda Boris.

— Si, c'est vrai, dit-elle. Mais tu es une petite frappe, tu es trop sûr de tes charmes.

La lueur s'éteignit; il regardait ses genoux et Lola voyait ses mâchoires qui remuaient.

— Et ça te plaît, cette vie-là demanda-t-elle.

— Je serai toujours content si je peux vivre avec toi, dit Boris courtoisement.

— Tu disais que tu aurais horreur d'être professeur.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre, à présent? Je vais te dire ce qui en est, poursuivit-il. Quand je me battais, je ne me posais pas de questions. Mais à présent, je me demande pour quoi je suis fait.

— Tu voulais écrire.

— Je n'y ai jamais pensé sérieusement : je n'ai rien à dire. Tu comprends, je croyais que j'allais y rester, je suis pris au dépourvu.

Lola le regarda attentivement.

— Tu regrettes que la guerre soit finie?

— Elle n'est pas finie, dit Boris. Les Anglais se battent; avant six mois les Amerloques seront dans le coup.

— En tout cas, pour toi elle est finie.

— Oui, dit Boris, pour moi.

Lola le regardait toujours.

— Pour toi et pour tous les Français, dit-elle.

— Pas pour tous! dit-il avec feu. Il y en a qui sont en Angleterre et qui se battront jusqu'au bout.

— Je vois, dit Lola.

Elle tira une bouffée de sa cigarette et jeta le mégot sur le plancher. Elle dit doucement :

— Tu as les moyens d'aller là-bas?

— Oh, Lola! dit Boris avec un air d'admiration et de reconnaissance. Oui, dit-il, oui. J'ai les moyens.

— Quels moyens?

— Un zinc.

— Un zinc? répéta-t-elle sans comprendre.

— Près de Marignane, il y a un petit aérodrome privé, entre deux collines. Un zinc militaire a atterri là il y a quinze jours parce qu'il était mal en point. A présent, il est réparé.

— Mais tu n'es pas aviateur.

— J'ai des copains qui le sont.

— Quels copains?

— Il y a Francillon, le type que je t'ai présenté. Et puis Gabel et Terrasse.

— Ils t'ont proposé de partir avec eux?

— Oui.

— Et alors?

— J'ai refusé, dit-il précipitamment.

— C'est vrai? Tu n'as pas accepté en douce, en te disant : je préparerai la vieille petit à petit?

— Non, dit-il.

Il la regardait tendrement. C'était rare qu'il eût ces yeux presque liquides : autrefois je me serais tuée pour un regard comme ça.

— Tu es un vieux machin et une vieille cinglée, lui dit-il. Mais je ne peux pas t'abandonner. Tu ne ferais que des conneries si je n'étais pas là pour te faire marcher droit.

— Alors? dit Lola. Quand nous marions-nous?

— Quand tu voudras, dit-il avec indifférence. L'essentiel c'est que nous soyons mariés pour la rentrée des classes.

— La rentrée, c'est en septembre?

— Non. En octobre.

— Très bien, dit-elle. Nous avons le temps.

Elle se leva et se mit à marcher à travers la chambre. Sur le plancher, il y avait des mégots tachés de rouge : Boris s'était baissé et il les ramassait d'un air idiot.

— Quand est-ce qu'ils doivent partir, tes copains? demanda-t-elle.

Boris rangeait soigneusement les mégots sur le marbre de la table de nuit.

— Demain soir, dit-il sans se retourner.

— Si tôt! dit-elle.

— Eh bien oui : il faut faire vite.

— Si tôt!

Elle marcha jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit : elle regardait les mâts oscillants des barques de pêche, les quais déserts, le ciel rose et elle pensait : demain soir. Il y avait encore une amarre à rompre, une

seule. Quand l'amarre serait rompue, elle se retournerait. Autant demain soir qu'un autre jour, pensa-t-elle. L'eau remuait doucement ses flaques d'aurore. Lola entendit au loin la sirène d'un bateau. Quand elle se sentit tout à fait libre, elle se tourna vers lui.

— Si tu veux partir, dit-elle, ce n'est pas moi qui te retiendrai.

La phrase avait eu du mal à sortir, mais, à présent, Lola se sentait vide et soulagée. Elle regardait Boris et pensait, sans savoir pourquoi : le pauvre petit, le pauvre petit. Boris s'était levé brusquement. Il vint vers elle et la saisit par le bras :

— Lola.

— Tu me fais mal, dit-elle.

Il la lâcha; mais il la regardait d'un air soupçonneux.

— Ça ne te ferait pas de peine?

— Si, dit-elle d'une voix raisonnable. Ça me ferait de la peine, mais j'aimerais encore mieux ça que si tu étais prof à Castelnaudary.

Il parut un peu rassuré :

— Toi non plus, tu ne pourrais pas y vivre? demanda-t-il.

— Non, dit-elle. Moi non plus.

Il courbait les épaules et laissait pendre les bras; pour la première fois de sa vie, il avait l'air embarrassé de son corps. Lola lui savait gré de ne pas afficher sa joie.

— Lola! dit-il.

Il avança la main et la posa sur l'épaule de Lola; elle eut envie d'arracher cette main de son épaule, mais elle se contint. Elle lui souriait, elle sentait le poids de sa main et déjà il n'était plus à elle, il était en Angleterre, déjà ils étaient morts chacun de leur côté.

— J'avais refusé, tu sais! dit-il d'une voix tremblante. J'avais refusé!

— Je sais.

— Je ne te tromperai pas, dit-il. Je ne coucherai avec personne.

Elle sourit.

— Mon pauvre petit.

Il était de trop à présent. Elle aurait voulu être déjà au lendemain soir. Il se frappa le front tout à coup.

— Merde!

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda-t-elle.

— Je ne pars pas! Je ne peux pas partir!

— Pourquoi?

— Ivich! Je t'ai dit qu'elle voulait vivre avec nous.

— Boris! dit Lola furieuse, si tu ne restes pas *pour moi*, je te défends de rester pour Ivich.

Mais c'était une colère d'*avant* qui s'éteignit tout de suite.

— Je m'occuperai d'Ivich, dit-elle.

— Tu la prendras avec toi?

— Pourquoi pas?

— Mais vous ne pouvez pas vous blairer.

— Qu'est-ce que ça peut faire? dit Lola.

Elle se sentait horriblement lasse. Elle dit :

— Habille-toi ou couche-toi, tu vas prendre mal.

Il prit une serviette et commença à se frotter le torse. Il avait l'air ahuri. C'est marrant, pensa-t-elle : il vient de décider de toute sa vie. Elle s'assit sur le lit; il se frottait énergiquement, mais il restait sombre.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda-t-elle.

— Tout va bien, dit-il. Qu'est-ce que j'ai piqué comme suée.

Elle se mit debout péniblement, l'attrapa par sa mèche et lui releva la tête.

— Regarde-moi. Qu'est-ce qu'il y a encore?

Boris détourna les yeux :

— Je te trouve drôle.

— Pourquoi drôle?

— Tu n'as pas l'air plus fâchée que ça de me voir partir. Ça me choque.

— Ça te choque? répéta Lola. Ça te choque?

Elle éclata de rire.

6 *heures du matin.*

Mathieu grogna, s'assit et se frotta le crâne. Un coq chantait, le soleil était chaud et gai, mais encore bas.

— Il fait beau, dit Mathieu.

Personne ne répondit : ils étaient tous agenouillés derrière le parapet. Mathieu regarda son bracelet-montre et vit qu'il était six heures: il entendait un ronronnement lointain et nombreux. Il se mit à quatre pattes et rejoignit les copains.

— Qu'est-ce que c'est? Un zinc?

— Mais non : c'est eux. Infanterie motorisée.

Mathieu se haussa par-dessus leurs épaules.

— Fais gaffe, dit Clapot. Planque-toi bien : ils ont des jumelles.

Deux cents mètres avant les premières maisons, la route s'inflé-

chissait vers l'ouest, disparaissait derrière un tertre herbu, filait entre les hauts bâtiments de la minoterie, qui la masquaient, pour venir aborder le village obliquement, en direction du sud-ouest. Mathieu vit des autos, très loin, qui semblaient immobiles, il pensa : « Ce sont des Allemands ! », et il eut peur. Une drôle de peur, presque religieuse, une espèce d'horreur sacrée. Par milliers, des yeux étrangers dévoraient le village. Des yeux de surhommes et d'insectes. Mathieu fut envahi par une évidence affreuse : ils *verront* mon cadavre

— Ils seront là dans une minute, dit-il malgré lui.

Ils ne répondirent pas. Au bout d'un moment Dandieu dit, d'une voix lourde et lente :

— Nous ne ferons pas long feu.

— En arrière, dit Clapot.

Ils reculèrent et s'assirent tous les quatre sur une paillasse. Chasseriau et Dandieu, on aurait dit deux pruneaux et Pinette s'était mis à leur ressembler : ils avaient le même teint terreux et les mêmes grands yeux doux, sans fond. « J'ai ces yeux de biche », pensa Mathieu. Clapot s'était laissé retomber sur les talons; il se mit à leur parler par-dessus son épaule :

— Ils vont s'arrêter à l'entrée du bled et ils enverront des motards en reconnaissance. Surtout ne tirez pas dessus.

Chasseriau bâilla; le même bâillement, doux comme une nausée, ouvrait la bouche de Mathieu. Il essaya de se débattre contre l'angoisse, de se réchauffer par la colère, il se dit : « Nous sommes des combattants, nom de Dieu! Pas des victimes! » Mais ça n'était pas une *vraie* colère. Il bâilla de nouveau. Chasseriau le regardait avec sympathie :

— C'est dur de s'y mettre, dit-il. Après, tu verras, ça va mieux.

Clapot tourna sur lui-même et s'accroupit en face d'eux :

— Il n'y a qu'une consigne, leur dit-il : défendre l'école et la mairie; faut pas qu'ils s'en approchent. C'est les copains d'en dessous qui donnent le signal; dès qu'ils commencent à tirer, feu à volonté. Et rappelez-vous : tant qu'ils pourront se battre, nous n'aurons qu'un rôle de protection.

Ils le regardaient d'un air docile et appliqué :

— Et après? demanda Pinette.

Clapot haussa les épaules :

— Oh! après...

— Je crois pas qu'on tiendra longtemps, dit Dandieu.

— On peut pas savoir. Probable qu'ils ont leur petit canon d'in-

fanterie : faudra tâcher moyen qu'ils puissent pas le mettre en place. On aura du coton, mais, si ça se trouve, eux aussi parce que la route et la place font un angle.

Il se remit à genoux et rampa jusqu'au parapet. Il observait la campagne, abrité derrière un pilier.

— Dandieu!

— Eh?

— Viens ici.

Il expliqua sans se retourner :

— Nous deux, Dandieu, on les prend de face. Chasseriau, tu te mets à droite et Delarue à gauche. Pinette, en cas qu'ils voudraient nous tourner, tu vas te porter de l'autre côté.

Chasseriau traîna une paillasse à l'ouest contre le parapet; Mathieu prit la couverture et se laissa tomber dessus à genoux.

Pinette rageait :

— Je leur tourne le dos, à ces enfoirés.

— Plains-toi, dit Chasseriau. Moi j'aurai le soleil en pleine gueule.

Aplati contre son pilier, Mathieu faisait face à la mairie; en se penchant légèrement sur sa droite, il pouvait apercevoir la route. La place, c'était une fosse d'ombre vénéneuse, un piège; ça lui faisait mal de la regarder. Dans les marronniers, des oiseaux chantaient.

— Faites gaffe.

Mathieu retint son souffle : deux motocyclistes noirs avec des casques fonçaient dans la rue; deux cavaliers surnaturels. Il chercha vainement à distinguer leurs visages : ils n'en avaient pas. Deux tailles fines, quatre longues cuisses parallèles, une paire de têtes rondes et lisses, sans yeux ni bouches. Ils roulaient avec des saccades mécaniques, avec la raide noblesse des personnages articulés qui s'avancent sous le cadran des vieilles horloges quand l'heure sonne. L'heure allait sonner.

— Tirez pas!

Les motocyclistes firent le tour du terre-plein en pétaradant. Rien ne bougea, sauf des moineaux qui s'envolèrent : cette place truquée faisait la morte. Mathieu, fasciné, pensait : « Ce sont des Allemands. » Ils caracolèrent devant la Mairie, passèrent juste en dessous de Mathieu qui vit trembler leurs grosses pattes de cuir sur les guidons et s'engagèrent dans la grand'rue. Au bout d'une instant, ils reparurent, très droits, vissés sur leurs selles cahotantes, et reprirent à plein gaz le chemin par où ils étaient venus. Mathieu

était content que Clapot ait défendu de tirer : ils lui paraissaient invulnérables. Les oiseaux voletèrent un moment encore, puis s'enfoncèrent dans le feuillage. Clapot dit :

— C'est à nous.

Un frein crissa, des portières claquèrent, Mathieu entendit des voix et des pas: il tomba dans un écœurement qui ressemblait au sommeil : il devait lutter pour tenir les yeux ouverts. Il regardait la route à travers ses paupières mi-closes et se sentait conciliant. Si nous descendions en jetant nos fusils, ils nous entoureraient; ils nous diraient peut-être : « Amis français, la guerre est finie. » Les pas se rapprochaient, ils ne nous ont rien fait, ils ne pensent pas à nous, ils ne nous veulent pas de mal. Il ferma les yeux tout à fait : la haine allait gicler jusqu'au ciel. Ils verront mon cadavre, ils lui donneront des coups de pied. Il n'avait pas peur de mourir, il avait peur de la haine.

Ça y est! Ça claquait dur dans ses oreilles, il rouvrit les yeux : la rue était déserte et silencieuse; il essaya de croire qu'il avait rêvé. Personne n'a tiré, personne...

— Les cons! murmura Clapot.

Mathieu sursauta :

— Quels cons?

— Ceux de la mairie. Ils ont tiré trop tôt. Il doit y avoir de la pétoche dans l'air, sans ça ils les auraient laissés venir.

Le regard de Mathieu remonta péniblement le long de la chaussée, glissa sur le pavé, sur des touffes d'herbe entre les pavés, jusqu'au coin de la rue. Personne. Le silence; *c'est un village en août, les hommes sont aux champs.* Mais il savait qu'on inventait sa mort de l'autre côté de ces murs : ils cherchent à nous faire le plus de mal possible. Il sombra dans la douceur; il aimait tout le monde, les Français, les Allemands, Hitler. Dans un rêve pâteux, il entendit des cris, suivis d'une violente explosion et d'un fracas de vitres, puis ça se remit à claquer. Il crispa le poing sur son fusil pour l'empêcher de tomber.

— Trop court, la grenade, dit Clapot entre ses dents.

Ça claquait sans arrêt; les Fritz s'étaient mis à tirer; deux autres grenades explosèrent. Si ça pouvait s'arrêter une minute pour que je me reprenne. Mais ça tirait, ça claquait, ça explosait de plus belle; dans sa tête, une roue dentelée tournait de plus en plus vite : chaque dentelure était un coup de feu. Bon Dieu! Si, *par-dessus le marché,*

j'étais un lâche! Il se retourna et regarda ses camarades : accroupis sur leurs talons, blêmes, les yeux brillants et durs, Clapot et Dandieu observaient. Pinette tournait le dos, la nuque raide; il avait la danse de Saint-Guy ou le fou rire : ses épaules sautaient. Mathieu s'abrita derrière le pilier et se pencha prudemment. Il parvenait à garder les yeux ouverts mais il ne put se contraindre à tourner la tête vers la mairie : il regardait le Sud désert et calme, il fuyait vers Marseille, vers la mer. Il y eut une nouvelle explosion suivie par des dégringolades sèches sur les ardoises du clocher. Mathieu écarquilla les yeux mais la route filait par en dessous à toute allure, les objets filaient, glissaient, se brouillaient, s'éloignaient, c'était un rêve, la fosse se creusait, l'attirait, *c'était un rêve*, la roue de feu tournoyait, tournoyait comme la roulette des marchands d'oublies, il allait se réveiller dans son lit quand il aperçut un crapaud qui rampait vers la bataille. Pendant un moment, Mathieu regarda cet animal plat avec indifférence, puis *le crapaud se resserra, se précisa.* Mathieu voyait avec une netteté extraordinaire les deux plis de sa nuque rasée, sa veste verte, son ceinturon, ses bottes molles et noires. « Il a dû faire le tour à travers champs, à présent il rampe vers la mairie pour jeter sa grenade. » L'Allemand rampait sur les coudes et sur les genoux, sa main droite qu'il tenait en l'air serrait un bâton terminé par un cylindre de métal en forme de marmite. « Mais, dit Mathieu, mais, mais... »; la route s'arrêta de couler, la roue s'immobilisa, Mathieu sauta sur ses pieds, épaula, ses yeux durcirent : debout et dense, dans un monde de solides, il tenait un ennemi au bout du canon de son fusil et lui visait tranquillement les reins. Il eut un petit ricanement de supériorité : la fameuse armée allemande, l'armée de surhommes, l'armée de sauterelles, c'était ce pauvre type, attendrissant à force d'avoir tort, qui s'enfonçait dans l'erreur et dans l'ignorance, qui s'affairait avec le zèle comique d'un enfant. Mathieu ne se pressait pas, il reluquait son bonhomme, il avait tout son temps : l'armée allemande est *vulnérable.* Il tira, l'homme fit un drôle de bond sur le ventre en jetant les bras en avant : il avait l'air d'apprendre à nager. Amusé, Mathieu tira encore et le pauvre gars fit deux ou trois brasses en lâchant sa grenade qui roula sur la chaussée sans éclater. A présent il se tenait coi, inoffensif et grotesque, crevé. « Je l'ai calmé, dit Mathieu à mi-voix, je l'ai calmé. » Il regardait le mort, il pensait : « Ils sont comme tout le monde! » Et il se sentait gaillard.

Une main se posa sur son épaule : Clapot venait regarder le travail

de l'amateur. Il contempla la bête crevée en hochant la tête puis il se retourna :

— Chasseriau!

Chasseriau se traîna sur les genoux jusqu'à eux :

— Surveille un peu par là, dit Clapot.

— Je n'ai pas besoin de Chasseriau, dit Mathieu vexé.

— Ils vont remettre ça, dit Clapot. S'ils viennent à plusieurs, tu seras débordé.

Il y eut une rafale de mitrailleuse. Clapot leva les sourcils :

— Hé! dit-il en regagnant sa place, ça commence à tirer gentiment.

Mathieu se tourna vers Chasseriau.

— Eh bien! dit-il avec animation, je crois qu'on leur donne du coton, aux Fritz.

Chasseriau ne répondit pas. Il avait l'air lourd, brut, presque endormi.

— Tu ne vois pas le temps qu'ils mettent? demanda Mathieu agacé. J'aurais cru qu'ils nous régleraient notre compte en deux coups de cuillère à pot.

Chasseriau le considéra avec étonnement, puis consulta son bracelet-montre.

— Il n'y a pas trois minutes que les motards sont passés, dit-il.

L'excitation de Mathieu tomba; il se mit à rire. Chasseriau guettait, Mathieu regardait son mort et riait. Pendant des années, il avait tenté d'agir en vain : on lui volait ses actes à mesure; il comptait pour du beurre. Mais ce coup-ci, on ne lui avait rien volé du tout. Il avait appuyé sur la gâchette et, pour une fois, quelque chose était arrivé. Quelque chose de définitif, pensa-t-il en riant de plus belle. Son oreille était criblée de détonations et de cris, mais il les entendait à peine; il regardait son mort avec satisfaction; il pensait : « Il l'a senti passer, nom de Dieu! Il a compris, celui-là, il a compris! » *Son* mort, *son* œuvre, la trace de *son* passage sur la terre. Le désir lui vint d'en tuer d'autres : c'était amusant et facile; il voulait plonger l'Allemagne dans le deuil.

— Fais gaffe.

Un type rampait le long du mur, une grenade à la main. Mathieu visa cet être étrange et désirable; son cœur battait à grands coups.

— Merde!

Manqué. La chose se recroquevilla, devint un homme égaré qui regardait autour de lui sans comprendre. Chasseriau tira. Le type

se détendit comme un ressort, se dressa, sauta en l'air avec un moulinet du bras, lança sa grenade et s'écroula sur le dos au beau milieu de la chaussée. A l'instant des vitres sautèrent, Mathieu vit, dans un aveuglant jour blême, des ombres qui se tordaient au rez-de-chaussée de la mairie, puis la nuit; des taches jaunes traînaient dans ses yeux. Il était furieux contre Chasseriau.

— Merde! répéta-t-il avec rage. Merde! Merde!

— T'en fais pas, dit Chasseriau. Il a loupé tout de même : les copains sont au premier.

Mathieu clignait des yeux et secouait la tête pour se débarrasser des taches jaunes qui l'éblouissaient.

— Fais gaffe, dit-il, je suis aveugle.

— Ça va passer, dit Chasseriau. Nom de Dieu, dit-il, vise le type que j'ai descendu, s'il pédale.

Mathieu se pencha; il y voyait un peu mieux. Le Fritz, couché sur le dos, les yeux grands ouverts, gigotait. Mathieu épaula.

— T'es pas fou! dit Chasseriau. Gaspille pas tes cartouches!

Mathieu reposa son fusil avec humeur. « Il va peut-être s'en tirer, ce con-là! » pensa-t-il.

La porte de la mairie s'ouvrit largement. Un type parut sur le seuil et s'avança avec une sorte de noblesse. Il était nu jusqu'à la ceinture : on aurait dit un écorché. De ses joues pourpres et comme rabotées, des copeaux de chair pendaient. Il se mit brusquement à hurler, vingt fusils partirent à la fois, il oscilla, piqua du nez et s'abattit sur les marches du perron.

— C'est pas un de chez nous, dit Chasseriau.

— Non, dit Mathieu d'une voix étranglée par la rage. Il est de chez nous, il s'appelle Latex.

Ses mains tremblaient, ses yeux lui faisaient mal : il répéta d'une voix chevrotante :

— Latex, il s'appelait. Il avait six enfants.

Et puis brusquement il se pencha, il visa le blessé dont les grands yeux semblaient le regarder.

— Tu vas le payer, salaud.

— T'es cinglé! dit Chasseriau. Je te dis de pas gaspiller les cartouches.

— Me fais pas chier, dit Mathieu.

Il ne se pressait pas de tirer : s'il me voit, ce salaud, il ne doit pas être à la noce. Il lui visait la tête, il tira : la tête éclata, mais le type pédalait toujours.

— Salaud! cria Mathieu. Salaud!

— Fais gaffe, nom de Dieu! Fais gaffe! à gauche!

Cinq ou six Allemands venaient d'apparaître. Chasseriau et Mathieu se mirent à tirer, mais les Allemands avaient changé de tactique. Ils restaient debout, se cachaient dans les encoignures et paraissaient attendre.

— Clapot! Dandieu! ramenez-vous, dit Chasseriau. Il y a du pet.

— Peux pas, dit Clapot.

— Pinette! cria Mathieu.

Pinette ne répondit pas. Mathieu n'osa pas se retourner.

— Fais gaffe!

Les Allemands s'étaient mis à courir. Mathieu tira, mais déjà ils avaient traversé la chaussée.

— Bon Dieu! leur cria Clapot de sa place. Il y a des Fritz sous les arbres à cette heure. Qui c'est qui les a laissés passer?

Ils ne répondirent pas. Ça grouillait sous les arbres. Chasseriau tira au jugé.

— Ça va être le bordel pour les en déloger.

Les types de l'école s'étaient mis à tirer; les Allemands, cachés derrière les arbres, leur répondaient. La mairie ne tirait plus guère. La rue fumait doucement, à ras de terre.

— Ne tirez pas dans les arbres, cria Clapot. C'est de la poudre perdue.

Au même instant, une grenade explosa contre la façade de la mairie à la hauteur du premier étage.

— Ils grimpent aux arbres, dit Chasseriau.

— S'ils grimpent aux arbres, dit Mathieu, on les aura.

Son regard cherchait à percer le feuillage; il vit un bras qui se levait et tira. Trop tard : la mairie explosa, les fenêtres du premier furent arrachées; de nouveau, il fut aveuglé par cette horrible lumière jaune. Il tira au hasard : il entendit de gros fruits mûrs qui dégringolaient de branche en branche; il ne savait pas si les types tombaient ou descendaient.

— La mairie ne tire plus, dit Clapot.

Ils écoutèrent en retenant leur souffle. Les Allemands tiraient toujours mais la Mairie ne répondait plus. Mathieu frissonna. Morts. Des quartiers de viande saignante sur un plancher défoncé, dans des salles vides.

— C'est pas notre faute, dit Chasseriau. Ils étaient trop.

Brusquement des tourbillons de fumée sortirent par les fenêtres

du premier étage; à travers la fumée, Mathieu distingua des flammes rouges et noires. Quelqu'un se mit à crier dans la mairie, c'était une voix aiguë et blanche, une voix de femme. Mathieu sentit brusquement qu'il allait mourir. Chasseriau tira.

— Tu es fou! lui dit Mathieu. Tu tires sur la mairie à présent, toi qui me reproches de gaspiller les cartouches.

Chasseriau visait les fenêtres de la mairie; il tira trois fois dans les flammes.

— C'est ce type qui gueule, dit-il. Je ne peux plus l'entendre.

— Il gueule toujours, dit Mathieu.

Ils écoutaient, glacés. La voix faiblit.

— C'est fini.

Mais, brusquement, les cris reprirent de plus belle, inhumains. C'étaient des sons énormes et graves qui grimpaient jusqu'à l'aigu. Mathieu tira à son tour dans la fenêtre, mais sans résultat.

— Il veut donc pas crever! dit Chasseriau.

Tout d'un coup les hurlements s'arrêtèrent.

— Ouf! dit Mathieu.

— Fini, dit Chasseriau. Crevé, rôti.

Plus rien ne bougeait ni sous les arbres ni dans la rue. Le soleil dorait le fronton de la mairie en feu. Chasseriau consulta sa montre.

— Sept minutes, dit-il.

Mathieu se tordait dans les flammes, il n'était plus qu'une brûlure, il suffoquait. Il dut plaquer les mains sur sa poitrine et les descendre lentement jusqu'à son ventre pour s'assurer qu'il était indemne. Clapot dit brusquement :

— Il y en a sur les toits.

— Sur les toits?

— Juste en face de nous, ils tirent sur l'école. Merde, ça y est!

— Quoi?

— Ils installent une mitrailleuse. Pinette! cria-t-il.

Pinette se laissa glisser en arrière.

— Viens ici! Les gars de l'école vont se faire seringuer.

Pinette se mit à quatre pattes : il les regardait d'un air absent. Son visage était gris.

— Ça ne va pas? demanda Mathieu.

— Ça va très bien, dit-il sèchement.

Il se traîna vers Clapot et s'agenouilla.

— Tire, dit Clapot. Tire dans la rue pour les occuper. Nous, on se charge de la mitrailleuse.

Pinette, sans mot dire, se mit à tirer.

— Mieux que ça, nom de Dieu, dit Clapot. On ne tire pas les yeux fermés.

Pinette tressaillit et parut faire un violent effort sur lui-même; un peu de sang revint à ses joues; il visa en écarquillant les yeux. Clapot et Dandieu, à côté de lui, tiraient sans discontinuer. Clapot poussa un cri de triomphe.

— Ça y est! cria-t-il. Ça y est! Elle a tu sa gueule.

Mathieu prêta l'oreille : on n'entendait plus rien.

— Oui, dit-il. Mais les copains ne tirent plus.

L'école était silencieuse. Trois Allemands qui s'étaient cachés sous les arbres traversèrent la chaussée en courant et se jetèrent contre la porte de l'école qui s'ouvrit. Ils entrèrent et on les revit un instant après, penchés aux fenêtres du premier étage, qui faisaient des gestes et qui criaient. Clapot tira et ils disparurent. Quelques instants après, pour la première fois depuis le matin, Mathieu entendit le sifflement d'une balle. Chasseriau regarda sa montre :

— Dix minutes, dit-il.

— Oui, dit Mathieu, c'est le commencement de la fin.

La mairie brûlait, les Allemands occupaient l'école : c'était comme si la France était battue une seconde fois.

— Tirez, nom de Dieu!

Des Allemands s'étaient montrés, prudemment, à l'entrée de la grand'rue. Chasseriau, Pinette et Clapot firent feu. Les têtes disparurent.

— Ce coup-ci, on est repéré.

De nouveau le silence. Un long silence. Mathieu pensa : « Qu'est-ce qu'ils préparent? » Dans la rue vide, quatre morts; un peu plus loin, deux autres : tout ce que nous avons pu faire. A présent il fallait finir la besogne : se faire tuer. Et pour eux, qu'est-ce que c'est? Dix minutes de retard sur l'horaire prévu.

— A nous, dit Clapot tout à coup.

Un petit monstre trapu roulait vers l'église; il étincelait au soleil.

— Schnellfeuerkanon, dit Dandieu entre ses dents.

Mathieu rampa vers eux. Ils tiraient, mais on ne voyait personne : le canon avait l'air de rouler tout seul. Ils tiraient par acquit de conscience, parce qu'il y avait encore des cartouches. Ils avaient de beaux visages tranquilles et las, leurs derniers visages.

— En arrière!

Un gros homme en bras de chemise apparut tout à coup à gauche

du canon. Il ne cherchait pas à s'abriter : il donnait paisiblement ses ordres, en levant le bras. Mathieu se redressa brusquement : ce petit homme à la gorge nue l'enflammait de désir.

— En arrière et à plat ventre!

La gueule du canon s'éleva lentement. Mathieu n'avait pas bougé : il était à genoux et visait le feldwebel.

— Tu entends! lui cria Clapot.

— La paix! grogna Mathieu.

Il tira le premier, la crosse de son fusil lui claqua l'épaule; il y eut une énorme détonation, comme un écho amplifié de son coup de fusil, il vit du rouge, puis il entendit un long bruit mou de déchirure.

— Raté! dit Clapot. Ils ont visé trop haut.

Le feldwebel se débattait, les jambes en l'air. Mathieu le regardait en souriant. Il allait l'achever quand deux soldats apparurent, qui l'emportèrent. Mathieu rampa à reculons et vint s'étendre à côté de Dandieu. Déjà Clapot soulevait la trappe :

— Vite, descendons!

Dandieu secoua la tête.

— En dessous il y a pas de fenêtres.

Ils se regardèrent.

— On peut pas laisser perdre les cartouches, dit Chasseriau.

— Il t'en reste beaucoup?

— Deux chargeurs.

— Et toi, Dandieu?

— Un.

Clapot rabattit la trappe.

— On peut pas les laisser perdre, dit-il. T'as raison.

Mathieu entendait derrière lui un souffle rauque; il se retourna : Pinette avait pâli jusqu'aux lèvres et respirait péniblement.

— Tu es blessé?

Pinette le regarda d'un air farouche.

— Non.

Clapot regarda Pinette attentivement :

— Si tu veux descendre, petit, t'es pas forcé de rester. On ne doit plus rien à personne. Nous, tu comprends, c'est nos cartouches. On peut pas les laisser perdre.

— Merde alors! dit Pinette. Pourquoi que je descendrais si Delarue ne descend pas.

Il se traîna jusqu'au parapet et se mit à tirailler.

— Pinette! cria Mathieu.

Pinette ne répondit pas. Les balles sifflaient au-dessus d'eux.

— Laisse-le donc, dit Clapot. Ça l'occupe.

Le canon tira deux fois, coup sur coup; ils entendirent un choc sourd au-dessus de leur tête, une avalanche de plâtras se détacha du plafond; Chasseriau tira sa montre.

— Douze minutes.

Mathieu et Chasseriau rampèrent jusqu'au parapet. Mathieu s'était accroupi, à côté Pinette; Chasseriau à sa droite, se tenait debout et courbé en avant.

— C'est déjà pas si mal, douze minutes, dit Chasseriau. C'est déjà pas si mal.

L'air siffla, hurla, frappa Mathieu en pleine face : un air chaud et lourd comme de la bouillie. Mathieu tomba assis par terre. Le sang l'aveuglait; il avait les mains rouges jusqu'aux poignets; il se frottait les yeux et mêlait le sang de ses mains à celui de son visage. Mais ce n'était pas son sang : Chasseriau était assis sur le parapet Sud, sans tête; un gargouillis de sang et de bulles sortait de son cou.

— Je ne veux pas, dit Pinette, je ne veux pas!

Il se leva brusquement, courut à Chasseriau et le frappa en pleine poitrine avec la crosse de son fusil. Chasseriau oscilla et bascula par-dessus le parapet. Mathieu le vit tomber sans émotion : c'était juste le commencement de sa propre mort.

— Feu à volonté, cria Clapot.

La place, brusquement, grouillait de soldats. Mathieu reprit son poste et se mit à tirer, Dandieu tirait près de lui.

— C'est un massacre, dit Dandieu en riant.

Il lâcha son fusil qui tomba dans la rue, il se coucha sur Mathieu en disant :

— Mon vieux! Mon vieux!

Mathieu le rejeta d'un coup d'épaule, Dandieu tomba en arrière et Mathieu continua à tirer. Il tirait encore quand le toit s'effondra sur lui. Il reçut une poutre sur la tête, lâcha son fusil et tomba. Quinze minutes! pensait-il avec rage, je donnerais n'importe quoi pour tenir quinze minutes! la crosse d'un fusil sortait du chaos de bois brisé et d'ardoises en éclats; il le tira à lui : le fusil était gluant de sang mais chargé.

— Pinette! cria Mathieu.

Personne ne répondit. L'effondrement du toit obstruait toute

la partie nord de la plate-forme; les gravats et les poutres bouchaient la trappe; une barre de fer pendait du plafond béant; Mathieu était seul.

— Nom de Dieu, dit-il à voix haute, il ne sera pas dit que nous n'aurons pas tenu quinze minutes.

Il s'approcha du parapet et se mit à tirer debout. C'était une énorme revanche; chaque coup de feu le vengeait d'un ancien scrupule. Un coup sur Lola que je n'ai pas osé voler, un coup sur Marcelle que j'aurais dû plaquer, un coup sur Odette que je n'ai pas voulu baiser. Celui-ci pour les livres que je n'ai pas osé écrire, celui-là pour les voyages que je me suis refusés, cet autre sur tous les types, en bloc, que j'avais envie de détester et que j'ai essayé de comprendre. Il tirait, les lois volaient en l'air, tu aimeras ton prochain comme toi-même, pan dans cette gueule de con, tu ne tueras point, pan sur le faux jeton d'en face. Il tirait sur l'homme, sur la Vertu, sur le Monde : la Liberté, c'est la Terreur; le feu brûlait dans la mairie, brûlait dans sa tête : les balles sifflaient, libre comme l'air, le monde sautera, moi avec, il tira, il regarda sa montre : quatorze minutes trente secondes; il n'avait plus rien à demander sauf un délai d'une demi-minute, juste le temps de tirer sur le bel officier si fier qui courait vers l'église; il tira sur le bel officier, sur toute la Beauté de la Terre, sur la rue, sur les fleurs, sur les jardins, sur tout ce qu'il avait aimé. La Beauté fit un plongeon obscène et Mathieu tira encore. Il tira : il était pur, il était tout-puissant, il était libre.

Quinze minutes.

(*A suivre*).

Jean-Paul Sartre.

Hans-Erich Nossack

L'EFFONDREMENT

En général, ils parlaient peu de leur passé, les récits n'étaient pas leur fort et ils s'efforçaient, semblait-il, de ne pas penser aux choses d'autrefois.

(DOSTOIEVSKI : *Souvenirs de la Maison des morts.*)

J'ai assisté comme spectateur à l'effondrement de Hambourg. Le destin m'a dispensé d'y jouer un rôle particulier. Je ne sais pas pourquoi; il est même difficile de dire s'il faut y voir l'effet d'une faveur. J'ai parlé à des centaines et des centaines de ceux qui y étaient, hommes et femmes; ce qu'ils racontent lorsqu'ils consentent à en parler est si inconcevablement atroce qu'on ne comprend pas comment ils ont pu subsister. Mais ils y avaient un rôle et une réplique, et devaient s'y conformer; et ce qu'ils ont à rapporter, si bouleversant que ce soit comme fait particulier, n'est jamais que la partie qui s'enchaîne à leur réplique. En se précipitant hors de leur maison en flammes la plupart d'entre eux ne savaient pas que la ville entière était en flammes. Ils croyaient que seule leur rue, ou tout au plus leur quartier brûlait, et ce fut peut-être leur salut.

Pour moi, la ville s'est écroulée comme une masse, et le danger que je courais fut celui d'être anéanti par la conscience et la vision du sort commun.

Je me sens la mission d'en rendre compte. Ne me demandez pas pourquoi je m'arroge le droit de parler d'une mission; je l'ignore. J'ai l'impression que ma bouche serait clouée à tout jamais si je négligeais d'en finir. De plus, j'ai hâte de le faire sans retard; trois mois se sont à peine écoulés, il est vrai, mais comme la raison se refusera toujours à concevoir et la mémoire à enregistrer les événements passés, je crains qu'à la longue ils ne finissent par s'estomper comme un mauvais rêve.

Le 21 juillet 1943 était un mercredi; je me rendis de bon matin à Horst, près de Maschen, un village dans les landes avec des pavillons, à environ 15 kilomètres au sud de la ville. Misie était partie

un jour plus tôt et m'avait téléphoné la veille au soir pour me dire qu'elle avait enfin réussi à louer pour quinze jours une petite cabane ; après combien de vaines démarches et de tentatives infructueuses les semaines précédentes ! Et cette fois encore elle n'avait d'ailleurs réussi qu'à cause d'un quart de café offert en contre-partie. Depuis cinq ans, c'était la première fois que je quittais Hambourg pour me reposer. Comment expliquer pourquoi je n'avais pas dit non une fois de plus ? Car tout s'opposait à ces vacances, y compris ma répulsion morbide à quitter la ville et ma chambre pour aller perdre mon temps ailleurs avant d'être arrivé à quelque chose, comme j'aimais à dire.

Misie vint me chercher à l'arrêt de l'autobus. Elle portait une robe de toile rouge et avait la tête couverte d'un mouchoir blanc. Elle était à la fois heureuse et étonnée de mon arrivée. En cours de route elle essaya précipitamment de tout me décrire pour éviter que je fusse déçu. Nous avions dix minutes à marcher. Comme nous devions faire notre cuisine nous-mêmes, mes bagages étaient passablement lourds et je gémissais plus que de raison. Nous avons souvent pensé que si nous avions pu prévoir ce qui allait se passer quatre jours plus tard seulement, je me serais volontiers chargé trois fois plus sans récriminer. Cette large et belle route à travers la lande, toute creusée d'ornières sablonneuses, nous l'avons parcourue pendant deux mois plusieurs fois par jour, transportant dans les deux sens de lourds fardeaux. Une fois c'étaient même sept sacs de briquettes sur une petite charrette à bras.

La cabane se trouvait au flanc d'un monticule à droite du chemin, cachée par des bouleaux, des pins en broussaille et un potager tout à fait délabré. Seul son toit rouge et pointu en émergeait. Vers le nord, on avait vue sur un vallon dénudé, fermé à son tour par la pente douce d'un autre monticule. Ensuite le paysage s'abaissait lentement et par degrés jusqu'à l'Elbe et Hambourg. Par temps clair on voyait distinctement les clochers de la ville.

Le propriétaire, un maçon, avait lui-même construit la bicoque avec des briques. On entrait par une petite véranda, difficilement, car elle était encombrée d'outils variés. Il y avait d'abord la cuisine, puis une chambre un peu plus grande et contigu à celle-ci un minuscule réduit, manifestement ajouté après coup, où tenait tout juste le lit qui m'était destiné. Un escalier montait de la cuisine à la mansarde, qui contenait un second lit pour Misie. Les pièces semblaient plus petites encore qu'elles ne l'étaient, car on les avait

bourrées de meubles bourgeois qui ne cadraient pas du tout avec elles. Sous l'escalier il y avait une cloison où logeait un petit mulot brun; pendant que nous prenions nos repas, il passait parfois sa petite tête à travers la fente, examinant la situation d'un œil intelligent. Mais le plus important, c'était la trappe munie d'un anneau de fer qui se trouvait à la cuisine. En la soulevant on pouvait s'introduire dans la cave par un escalier raide. Il y faisait froid et cela sentait la terre humide. La trappe et la cave nous firent immédiatement penser à la « Journée morte » de Barlach.

Il n'y avait pas d'éclairage. Nous avions apporté ce qui restait d'un gros cierge. Quant à l'eau, il fallait aller la chercher très loin à la fontaine du voisin. Nous ramassions chaque jour du bois et des pommes de pins dans la forêt. Le poêle tirait bien mal et en engloutissait des quantités; il fallait une heure pour faire bouillir de l'eau. Sur le moment, toutes ces imperfections ne nous gênaient guère, c'étaient les vacances. Chaque fois que j'avais allumé le feu je me précipitais dehors, prenant grand plaisir à regarder la fumée qui sortait de ma cheminée.

Les deux premiers jours se passèrent en migraine, due, comme toujours, à l'air des landes; puis on s'habitue. Nous ne voyions pour ainsi dire personne, sauf lorsque nous nous rendions au village pour les achats. La demeure la plus proche, une bicoque complètement délabrée, n'était pas très éloignée il est vrai. Les gens qui y logeaient avaient mauvaise réputation; on racontait que l'homme avait fauté avec sa fille, ce qui lui avait valu un séjour en prison. Tous les enfants étaient internés dans des maisons de redressement pour prostitution et vol. Après la catastrophe, l'une des filles avait pu rentrer chez elle pour quelques jours. Quand elle flairait un homme dans les environs on l'entendait brailler dans la lande comme un animal. La mère s'arrêtait parfois un instant à l'entrée de notre jardin avant d'aller couper de l'herbe. De sa voix stridente de démente elle vociférait alors quelque chose à notre adresse, que nous ne comprenions qu'à moitié. Un jour elle nous fit cadeau d'un cornichon, nous ne savions pas pourquoi. Attelé à un chariot, son grand chien noir attendait, nous regardant attentivement. La nuit, ses aboiements nous réveillaient souvent. Pendant qu'elle coupait l'herbe, la femme laissait courir librement ses deux chevreaux; l'un d'eux s'égarait toujours dans notre jardin et braillait comme un enfant. Une fois, un bouc fit son apparition; sa dimension préhistorique était ahurissante.

Lorsque nous n'étions pas accaparés par les besognes de notre ménage primitif, nous restions dehors, à lire les romans d'aventure trouvés dans la cabane; nous n'avions pas emporté de livres, cela aussi faisait partie des vacances. Nous étions vêtus de nos plus vieux effets et comme la bruyère abîme très vite le cuir nous avions eu soin de laisser chez nous tout ce que nous avions de bon en fait de chaussures, précaution qui devait faire notre malheur.

Nous observions les mésanges suspendues aux tiges des pavots défleuris pour en fracturer l'enveloppe. A un autre oiseau nous disputions les framboises et les dernières cerises qu'il transportait de l'arbre sur le montant de la porte d'entrée pour les dénoyauter; le bois était tout ensanglanté de jus. Il y avait des autours au ciel, et les passereaux glapissaient dans la chênaie. Le soir, une vache mugissait d'un lointain pâturage sa plaintive accusation.

C'était le premier beau temps de l'année, mais aussi le début de cette chaleur qui contribua à la perte de Hambourg, bien que les réfugiés sans abri aient pu en bénéficier. La bruyère commençait justement à fleurir. Les chemins étaient bordés de petites touffes de coucous. Dans le vallon que nous avions sous les yeux une plante dont nous ignorions le nom avait germé parmi la bruyère. Sa fleur est une ombelle rose, à laquelle s'ajoute une crinière de coton blanc. Comme elle atteint près d'un mètre de haut, ses fleurs faisaient un nuage rose au-dessus du sol. Toute pesanteur se dissimulait dans une exquise irréalité.

Nous aimons la lande; c'est l'endroit qui nous convient, en quelque sorte, peut-être y sommes-nous nés jadis. D'autres s'y sentent malades et ont des accès de langueur. Ils ne peuvent pas vivre sans le temps; car la lande est privée de temps. Ils ne veulent pas reconnaître que nos origines remontent à un conte et que nous redevenons un conte.

Nous commencions à oublier la guerre.

Si j'ai si minutieusement décrit cette idylle située de l'autre côté du gouffre, c'est qu'à partir de là on pourra peut-être un jour retrouver une voie vers le passé perdu.

Dans la nuit du samedi au dimanche Misie me réveilla. Elle m'appelait d'en haut : « N'entends-tu rien? Ne vaut-il pas mieux se lever? » L'alerte ne m'avait pas réveillé; dans la lande le bruit des sirènes, dont les miaulements s'entremêlent dans les villages lointains, se perd s'il n'est pas porté par le vent. De plus, nous

nous étions habitués, au cours de toutes ces années, à ne pas quitter le lit au signal d'alerte, mais seulement lorsque les canons de la défense aérienne laissaient supposer une attaque réelle; habitude qui a coûté la vie à bien des gens.

Cette fois encore j'allais donner une réponse maussade et me tourner de l'autre côté lorsque j'entendis. Je sautai à bas du lit et courus pieds nus dehors, fonçant dans ce bruit qui planait comme un fardeau accablant entre les constellations lumineuses et la terre obscure, non pas ici ou là, mais dans l'espace tout entier; il n'y avait pas de fuite possible.

Au nord-ouest les collines des deux côtés de l'Elbe se dessinaient dans l'étroit crépuscule du jour écoulé. Silencieuse, la campagne se blottissait contre terre pour ne pas être trouvée. Non loin de là il y avait un projecteur; on entendait le cri d'un commandement qui perdait immédiatement tout rapport avec la terre et s'éparpillait dans le néant. Le projecteur fouillait nerveusement le ciel; parfois son vaste va-et-vient croisait d'autres pinceaux lumineux; ils formaient pour un instant des figures géométriques et des échafaudages qui ne tardaient pas à se fuir dans un geste de recul effrayé. C'était comme si ce bruit entre ciel et terre aspirait leur lumière et la rendait vaine. Mais les étoiles scintillaient comme en temps de paix à travers le désastre invisible.

On n'osait pas respirer, de crainte d'aspirer ce bruit. C'était celui de mille huit cents avions qui, à une altitude inconcevable, arrivaient sur Hambourg par le sud. Nous avions déjà subi deux cents attaques ou davantage, certaines très violentes, mais ceci était nouveau. Et pourtant, on était fixé : c'était ce à quoi chacun s'attendait, c'était l'ombre qui planait depuis des mois sur tout ce que nous faisions et qui nous fatiguait tant, c'était la fin. Ce bruit devait durer une heure et demie, et revenir ensuite au cours de trois nuits la semaine suivante. Il se maintenait dans l'air sans changer. On l'entendait aussi sans changer lorsque le vacarme bien plus fort de la défense se renforçait jusqu'à devenir un feu roulant. Parfois seulement, lorsqu'une escadrille attaquait à basse altitude, il s'enflait jusqu'à frôler le sol de son aile. Et pourtant ce bruit horrible était si perméable que l'on restait sensible à tout autre son, non seulement aux décharges de la défense contre avions, à l'éclatement des grenades, au hurlement et au mugissement des bombes dans leur chute, au sifflement des éclats d'obus, mais aussi au bruissement le plus léger, comme celui d'une feuille morte

tombant de branche en branche, et dans l'obscurité cela demeurait inexplicable.

Le bruit me fit rentrer immédiatement. Je ne sais plus si Misie m'a posé une question, ni quelle fut ma réponse. Il se peut que d'un étage à l'autre nous ayons échangé quelque propos, mais je doute qu'il y ait eu beaucoup de paroles; car ce bruit transforma toute parole en mensonge. Il était minuit et demi. On ne pouvait pas masquer les fenêtres de la cabane. Nous nous habillâmes dans l'obscurité, nous heurtant aux meubles peu familiers. Puis Misie descendit l'escalier chargée des deux valises. Je soulevai la trappe, me glissai à travers l'ouverture et descendis l'escalier, ne laissant dépasser que ma tête; Misie me passa les valises et je ne sais quoi d'autre, et je descendis le tout. A la cave je me suis heurté à un objet tranchant; une coupe de verre qui ne nous appartenait pas tomba et se brisa. Même à la cave le bruit persistait, peut-être plus fort encore; les murs en vibraient, le sol de la lande porte le bruit à très grande distance. Nous allumâmes le cierge posé dans un petit pot de fleurs. Misie n'a pas tardé à l'éteindre, je crois, par mesure d'économie. Elle me demanda si je ne préférais pas rester en bas, moi aussi, et je feignis ne pas entendre la prière qu'était sa question. Je l'ai laissée seule là-bas, assise sur un tabouret, enveloppée de couvertures. Je suis remonté et j'ai fermé la trappe sur elle. Peut-être Misie l'a-t-elle fermée elle-même, croyant que cela la protégerait. Mais protégée de quoi? Et dans quelle mesure les minces planches de cette trappe nous séparaient-elles? Tout cela est dénué de sens, et lorsqu'on y pense on est saisi d'une immense pitié envers toute créature, et l'on prend le parti de se taire car les paroles menacent de tourner aux sanglots. Aujourd'hui encore il nous est impossible d'écouter de la musique, nous sommes obligés de nous lever et de nous en aller. Quand je dis musique, je pense à l'*Aria* de Bach par exemple, ou quelque chose de ce genre. Il y a un élément de consolation, mais c'est justement cette consolation qui nous fait sentir que nous sommes nus et impuissants, livrés à une force qui cherche à nous détruire. Pendant les nuits en question j'ai arpenté l'étroite bande de terre entre le potager et la clôture du terrain; de là on avait vue sur le nord. Quelquefois je butais contre une taupinière; une fois, je suis tombé, mon pied s'était pris dans un framboisier.

Ce qui s'offrait à la vue n'était pas sensationnel et ne variait guère. Ce n'est pas le plus important, d'ailleurs. Au-dessus de Hambourg étaient suspendues de nombreuses fusées lumineuses,

que l'on appelait populairement des sapins. Quelquefois une dizaine, quelquefois deux ou une, et quand par hasard il n'y en avait pas du tout on se prenait à espérer que c'était fini; jusqu'au moment où l'on en lançait d'autres. Elles se résorbaient souvent en tombant et c'était comme des gouttes de métal incandescent coulant du ciel sur les villes. Au début on pouvait suivre ces fusées jusqu'au moment où elles s'éteignaient au sol; ensuite elles disparurent dans un nuage de fumée que l'incendie de la ville teintait de reflets rouges. Le nuage s'amplifiait de minute en minute et rampait lentement vers l'est. Je ne m'arrêtai pas à la direction des projecteurs et aux centres d'attraction de la défense, comme dans les autres attaques. Les traces lumineuses du petit canon anti-aérien se voyaient à peine et les grenades des canons lourds explosaient partout. Ce n'est que lorsque le feu était juste au-dessus de moi et que les éclats sifflaient et claquaient tout près que je me mettais sous le toit de la véranda. Quelques rares avions prirent feu et tombèrent dans la nuit comme des météores. Mais cela n'éveillait nul intérêt de chasseur, comme jadis. Aux endroits où ils tombaient, le pays s'éclairait pour de courts instants. C'est ainsi qu'un lointain moulin à vent se profila sur une de ces blancheurs lumineuses. Le sentiment de cruelle satisfaction inspirée par la chute d'un ennemi ne se manifesta point. Je me souviens qu'à une occasion semblable des femmes perchées sur un toit voisin s'étaient mises à battre des mains, et que dans mon indignation je me suis souvenu des paroles d'Ulysse par lesquelles il interdit à la vieille nourrice de se réjouir de la mort des prétendants:

Réjouis-toi, mère, en ton cœur; mais garde-toi de jubiler ainsi!
L'allégresse que cause la mort d'un homme est un cruel péché.

Mais le temps n'était plus à la mesquine différence entre ami et ennemi. Soudain, tout sombrait dans la clarté laiteuse des enfers. Dans mon dos un réflecteur palpait la terre. Je me retournai, effrayé, et je vis alors que même la nature, prise de haine, s'était dressée contre elle-même. A ras de terre deux pins avaient rompu le ban paisible de leur existence et s'étaient métamorphosés en loups noirs, qui bondissaient avidement vers le croissant sanglant de la lune montante. Leurs yeux avaient une lueur blanche et la bave dégoulinait de leur gueule grimaçante.

Cette haine ne m'était-elle pas connue, à moi qui physiquement et sans avoir la force de concevoir la moindre pensée, faisais les cent pas quelque part dans le néant? Ne l'ai-je pas surveillée pendant des dizaines d'années, résistant à son explosion? Étais-je sans

savoir qu'elle éclaterait un jour, et n'ai-je pas attendu ce jour qui me délivrerait enfin de ma surveillance? Oui, je sais maintenant, comme je l'ai toujours su, que le sort de la ville devait être mon sort à moi. Et s'il en est ainsi, si j'ai appelé ce sort sur la ville pour forcer mon propre destin, alors je n'ai plus qu'à me lever et à me reconnaître coupable de son écroulement.

L'idée de déluge n'était étrangère à aucun de nous; cela tient aux événements. Et n'était-ce pas déjà faire faux bond au passé? Et que de palabres spirituels, que de forfanterie; car lorsque nous nous posions sérieusement la question de savoir ce que nous comptions sauver du déluge à venir pour le transmettre aux survivants, qu'est-ce qui nous sollicitait donc d'une manière assez impérieuse pour que nous consentions à le défendre jusqu'au dernier souffle? Quel était donc l'objet d'une foi si solide que les forces destructrices hésitaient à s'en prendre à lui, afin de ne pas conférer à ce qu'elles détruisaient une vie éternelle?

Parmi tous les objets dont nous usions et qui nous encombraient, lesquels nous appartenaient donc encore? Aujourd'hui, j'ose douter de la pureté d'intention de ceux qui nous adressaient des avertissements et nous exhortaient à nous tenir prêts à affronter la catastrophe. N'ont-ils pas désiré qu'elle survînt pour faire plier le genou aux autres? Quant à eux-mêmes, ils se sentaient chez eux dans le chaos. Et n'étaient-ils pas poussés par l'envie de se mettre à l'épreuve, mais aux dépens de toute existence paisible?

Pendant toutes les attaques précédentes je n'avais désiré qu'une chose : pourvu qu'elle soit bien violente! C'était un désir si précis que je l'ai pour ainsi dire adressé explicitement au ciel. Ce n'était pas le courage, mais la curiosité de savoir si mon désir allait se réaliser, qui m'interdisait de descendre à la cave et me tenait rivé au balcon. Si j'évoque ce fait ce n'est pas pour me rendre intéressant par la bizarrerie de mes aveux. Je crois devoir formuler quelque chose que je soupçonne d'innombrables personnes d'avoir éprouvé comme moi; seulement, ils n'en étaient pas conscients et refuseraient d'en convenir. On va me dire : il en est toujours ainsi, et c'est viril, il nous faut détruire pour procréer. Mais si la terre se mettait à dire : je vous ai mis au monde parce que j'ai désiré me dépasser. Et qu'avez-vous fait? — Et nous n'aurons même plus la force de désir de cet Indien qui, dernier survivant de sa tribu, s'écria, assis au bord de la mer : Que faire maintenant? Dois-je devenir Orion?

Comme nous ne croyons plus en nous-mêmes, que sommes-nous encore? Creusés par une nuit de débauche. Ne parlons donc pas de belle allure et de procréation.

Mais voilà que la haine était extérieure à moi, et je me sentais libéré. J'arpentais tout chancelant les rives d'un monde détruit et un gémissement me traversait : oh Dieu, oh Dieu! si fort que Misie le perçut malgré le fracas de l'effondrement et se mit à m'appeler de sous terre. Alors je me suis précipité auprès d'elle pour un instant et lui dis : ce n'est plus supportable. Nous nous blottîmes l'un contre l'autre, mais légèrement, de crainte de nous reconnaître plus impuissants encore. Comme deux chevaux attelés au même harnais, et l'un pose sa tête sur la nuque du compagnon; ensuite ils s'ébrouent avec une sorte de mauvaise humeur pour secouer ce bref accès de tendresse. Je sortis de nouveau, laissant Misie toute seule. N'aurait-il pas mieux valu rester près d'elle dans l'obscurité de la cave, et à la faveur du tiède contact de nos corps nous aurions alors rêvé d'un refuge devant la tourmente? Ou bien, j'aurais inventé un conte, pour tendre un arc-en-ciel au-dessus de cet abîme où finissait la route du passé détesté, un conte qui débute ainsi : demain, quand tout sera fini... Tout ce que les hommes ont fait et tout ce qu'ils n'ont pas fait au cours de ces nuits-là est à mettre au compte de leur impuissance.

Vers une heure et demie la séance fut levée. Le signal de fin d'alerte retentit à une distance irréelle, si timidement qu'il semblait ne pas oser exiger qu'on ajoute foi à ce mensonge. Au nord le ciel était rouge comme après le coucher du soleil. Le long de la route toute proche on entendait mugir les sirènes des pompiers, accourus des villes voisines. Et dès lors commença ce défilé incessant sur toutes les routes des environs, nuit et jour, cette fuite de Hambourg, sans savoir où aller. C'était un torrent pour lequel il n'existait pas de lit; presque silencieux, mais inlassablement, il inondait tout, et l'agitation s'infiltrait à travers les interstices jusque dans les villages les plus écartés. Parfois un fuyard croyait pouvoir s'agripper à une branche, ou avoir trouvé une rive, mais ce n'était que pour quelques jours ou quelques heures et il se lançait à nouveau dans le torrent qui l'emportait. Aucun d'eux ne savait qu'il colportait l'instabilité comme une maladie et tout ce qui en était touché perdait sa fermeté.

Lors de la deuxième ou troisième nuit d'attaque — c'est un fait sur lequel j'anticipe — un train de munitions se mit à flamber et

les détonations durèrent jusqu'à une heure avancée de la matinée. Et dans la dernière nuit la rage du monde contre lui-même s'intensifia au delà de toute conception humaine. Juste avant l'attaque un gros orage avait amoncelé ses nuages sur la vallée de l'Elbe, et se mit à éclater à l'instant de l'alerte, comme s'il avait pris les sirènes pour un dernier hurlement de la ville : finis-en avec moi! Sans doute l'attaque visait-elle le dernier quart de la ville. Mais sous l'orage les assaillants ne purent trouver leur objectif et lâchèrent leurs bombes au petit bonheur sur les environs. On ne pouvait plus discerner l'éclair et le tonnerre de la chute des bombes et du tir de la défense. Tout alentour les fermes flambaient et la bruyère commençait à brûler. La terre se convulsait dans l'agonie. Je craignais que la cabane ne s'effondre. Misie vint me rejoindre et nous nous jetâmes dans la bruyère. Et puis nous trébuchâmes à travers l'obscurité vers un endroit quelconque où nous supposions d'autres gens.

Après un bref sommeil paralysant nous nous levâmes le dimanche matin. Le soleil était en train de se lever au-dessus des deux pins. Les mésanges gazouillaient et même le petit voleur de cerises vivait encore. Nous allumâmes le feu et sortîmes la table et les chaises pour déjeuner. Du nord à l'est, sur un tiers de l'horizon, il y avait comme du coton noir. Nous évitions de regarder dans cette direction. Nous ne parlâmes pas des événements de la nuit. Nous ne voulions pas reconnaître à un rêve plus de poids qu'il n'en pouvait avoir. N'étions-nous pas en vacances?

Alors un homme passa en bicyclette. Nous l'interpellâmes et il s'adossa à la porte d'entrée. Nous l'assaillîmes de questions. Il venait de Hambourg; je ne sais plus ce qu'il raconta, et d'ailleurs cela importe peu. Les premiers jours, il n'était guère possible d'obtenir de renseignements exacts; les détails qu'on racontait n'étaient jamais justes. Lorsque plus tard je m'y suis rendu et qu'à mon retour on me demandait : telle ou telle maison est-elle encore debout? telle rue est-elle atteinte? il m'est également arrivé de ne pas pouvoir répondre, alors même que j'avais dû me trouver dans cette rue et passer devant cette maison. Pour pouvoir donner un témoignage valable il aurait fallu y aller dans l'intention bien arrêtée de chercher une adresse précise. Et même alors l'intention se serait peut-être perdue en route. C'est précisément la confusion des affirmations qui fit de l'immensité du malheur une certitude : l'épouvante vous empêchait de percevoir les détails.

La lande était jonchée de bandelettes de papier d'étain noircies

sur une de leurs faces. C'est d'elles que provenait le bruissement dans la nuit, mais personne ne savait à quoi elles servaient. On disait qu'il fallait se méfier d'y toucher, elles pouvaient être empoisonnées. Plus tard seulement on apprit que ces bandes avaient été lancées pour interdire à la défense le repérage par ondes courtes. On trouva aussi des tracts qu'on ramassait, qu'on parcourait et qu'on jetait avec ennui. On y démontrait par des chiffres pourquoi l'Allemagne devait perdre la guerre. Les chiffres avaient-ils encore un sens?

Il y avait une alerte par heure; toutefois la nouvelle attaque n'eut lieu que l'après-midi. Mais qu'était-ce en comparaison de l'épouvante nocturne? Ce spectacle-ci était presque joli. On contemplait une mer bleue et limpide, et, comme si on y avait jeté quelque chose, de petits nuages montaient du fond et dessinaient une trace oblique qui dépassait lentement Hambourg par le nord-ouest. Exactement au-dessus de nous, elle virait à angle droit comme si elle avait changé d'avis et rebroussait chemin. Et ensuite on les revit en tête de la trace, minuscules puces d'eau où le soleil mettait un scintillement argenté. Ils nageaient tout droit à travers l'azur obéissant à une impulsion quelconque. Non pas séparément, mais comme s'ils étaient solidement attachés les uns aux autres et disposés en figures qui suivaient l'attraction d'un fil invisible. Il y avait huit ou dix de ces escadrilles, et dans chacune d'elles je crus pouvoir compter une trentaine d'individus. Et ces figures étaient à leur tour entourées de vers blancs frétillants, comme des dauphins en train de folâtrer autour d'un navire. C'était la protection de chasseurs qui accompagnait les assaillants. L'attaque ne dura pas plus d'un quart d'heure. De sombres champignons montaient de Hambourg; des dépôts d'huile étaient touchés dans le port. Le lundi le spectacle se renouvela.

Nous nous rendîmes plusieurs fois au village pour chercher des nouvelles. Les gens étaient très désemparés. Dans la nuit et dès la pointe du jour les premiers réfugiés étaient arrivés. Certains pieds-nus et en chemise, tels qu'ils s'étaient précipités du lit dans la rue. Un sinistre silence les accompagnait. Personne n'osait les interpeller quand on les trouvait assis en silence au bord de la route; l'offre même d'un secours semblait une démarche trop bruyante. Puis des camions arrivèrent. Les gens s'y tenaient accroupis d'un air absent. Pourquoi partir? Pourquoi s'arrêter? Laissez-nous dormir encore un peu! Leurs mains s'agrippaient à des baluchons de hardes insensées, comme si ce dernier poids les retenait

au sol. Nulle plainte, nulle larme; ils débarquaient et se laissaient emmener sans mot dire. Seul un affreux petit chien sauta gaîment des genoux de sa patronne et courut en glapissant vers l'arbre le plus proche.

C'est dans le même silence qu'on cherchait à les caser en économisait les paroles. Il faut dire que la serviabilité de la population dépassant en sincérité toute prévision. Non seulement à proximité de la ville, mais même plus loin. C'est seulement en Allemagne du sud que les réfugiés rencontrèrent une hostilité déclarée, du moins on le racontait partout. Mais il se peut qu'il ne s'agît que d'une différence de mœurs, mal comprise des Hambourgeois. C'est ce que je conclus du dédain amer avec lequel ils raillaient le genre de nourriture, les conditions de logement et la religion étrangère lorsqu'ils revenaient au pays.

Chez nous aussi les bons rapports changèrent, pas plus tard que dans le courant de la semaine. Je ne veux pas parler des cas où les réfugiés se rendaient coupables d'indélicatesse et formulaient des exigences honteusement exagérées. Oui, bien sûr, mais beaucoup d'entre eux raisonnaient ainsi : nous avons tout perdu, alors donnez-nous maintenant la moitié de ce qui vous appartient, s'il vous plaît! Et ils se tournaient les pouces. Et de l'autre côté il y avait passablement de gens qui se disaient : Nous n'y sommes pour rien, alors, en quoi cela nous regarde-t-il? Et lorsqu'ils donnaient quelque chose, c'était par peur. Peut-être le misérable fait d'être envié dès l'abord parce qu'on était épargné était-il à lui seul la cause de cette envie qui se mit à germer et à croître chez les réfugiés. Et, chose à peine croyable, on en arriva même à envier aux réfugiés les rares objets à l'état de neuf qui leur étaient offerts ou que l'État leur allouait. Ou bien — mais c'est une question que je ne pose qu'aujourd'hui — y aurait-il à cela une raison plus profonde? Enviait-on à ceux qui avaient déjà dû risquer le saut dans le néant le fait d'avoir déjà passé par où tout le monde devait s'attendre à passer?

C'était le début d'une époque sans fard; les masques habituels tombèrent d'eux-mêmes, comme étaient tombés les deux pins dans la nuit. La cupidité et la peur apparurent dans leur nudité impudique, refoulant tout sentiment plus délicat. Au cours de ces semaines nous avons tous dû reconnaître que notre échelle de valeurs habituelle n'était plus utilisable. Les plus proches parents ou ceux qui étaient censés compter parmi nos amis demeurèrent

complètement muets, ou se dérobèrent par quelque parole miteuse sur les temps trop durs pour leur permettre de venir au secours d'autrui. La notion de parenté a complètement fait faillite. Qu'on s'adresse aujourd'hui à cent personnes, sans distinction de rang, qu'ils soient parmi les victimes ou non, quatre-vingt-dix-neuf d'entre elles répondront d'un ton méprisant : plutôt des étrangers que des parents! C'est une constatation de fait, énoncée sans amertume et sans vouloir en tirer de conclusion hâtive. Enregistrons par contre l'expérience opposée, plus réjouissante, à savoir que les connaissances les plus éloignées jusqu'alors, les gens qu'on ne connaissait parfois que de vue ou de simples relations d'affaires se mettaient spontanément sur la brèche, et avec tant de naturel et de délicate cordialité qu'il faut se demander non sans honte si, dans le cas inverse, on aurait agi de même.

Mais la main la plus généreuse peut se lasser de donner et ce qui est bien plus difficile encore, c'est d'apprendre à accepter, à prendre, à prendre encore et toujours sans en perdre le sens de la liberté. Mais cela suffit-il à expliquer la discorde qui ne tarda pas à se faire jour? Non. Je crois plutôt que les hommes attendaient les uns des autres tout autre chose qu'il n'était en leur pouvoir de donner. Qui donc oserait reprocher aux gens secourables la déception qu'ils ne manquaient pas d'éprouver en constatant que le gîte, la nourriture et les vêtements distribués ne changeaient rien du tout au fond? Peut-être quelque chose comme un éclair de joie passait-il sur le visage du bénéficiaire, mais il n'y restait pas. Ils traversaient les pièces étrangères, ils touchaient un objet, le tenaient entre leurs mains et le contemplaient d'un air absent. L'hôte les suivait des yeux, s'attendant à les entendre dire : chez nous aussi il y avait un objet de ce genre, et peut-être leur en aurait-il fait cadeau. Mais non, l'autre remettait les choses à leur place et la chambre résonnait de la phrase inexprimée : à quoi bon posséder des choses pareilles? Une plainte formulée à haute voix eût été plus facile à apaiser. Il est probable qu'on prévoyait cette plainte, ou du moins une résignation forcée qui laisse deviner des larmes refoulées. Ceux dont on savait qu'ils avaient connu des heures d'épouvante inconcevable, qui avaient traversé le feu et buté sur des cadavres calcinés, sous les yeux et dans les bras de qui des enfants étaient morts asphyxiés, qui avaient vu s'écrouler la maison où leur père, leur mari venait de retourner pour sauver ceci ou cela, tous ceux qui pendant des mois attendaient des nouvelles

d'un disparu et avaient perdu pour le moins tous leurs biens en l'espace de quelques minutes — pourquoi ne se plaignaient-ils pas, ne pleuraient-ils pas? Et pourquoi cette indifférence de ton, lorsqu'ils parlaient du passé, ce discours dénué de passion, comme s'ils relataient un événement atroce des temps préhistoriques, impossible de nos jours et dont l'ébranlement se répercute seulement à travers nos rêves? Et puis cette voix étouffée, imperméable à la lumière du jour, et si timide, comme on parle la nuit dehors, lorsqu'on ne peut pas savoir où pourrait bien se dissimuler une oreille trop curieuse?

Et qu'attendaient les victimes qui paraissaient n'accepter les bienfaits qu'on leur prodiguait que pour obliger les donateurs? L'instinct de ceux-ci se révoltait; non seulement cette attitude dépréciait leurs dons, mais elle les privait de toute assurance et les faisait douter de leur possession.

J'ose aujourd'hui formuler une réponse. Nous attendions que quelqu'un nous dise : Réveillez-vous donc! Ce n'est jamais qu'un mauvais rêve! Mais nous ne pouvions pas solliciter cette réponse, l'oppression du cauchemar nous fermait la bouche à en étouffer. Et comment aurait-on pu nous réveiller?

C'est ainsi que des gens qui vivaient sous le même toit et se trouvaient rassemblés autour de la même table, respiraient l'air de deux mondes différents. Ils essayaient de se serrer les mains, mais celles-ci ne faisaient que se frôler au passage. Lequel des deux était donc aveugle? Ils parlaient la même langue, mais leurs paroles recouvraient des réalités totalement différentes. Lequel des deux était donc sourd? Aujourd'hui même il n'est pas possible de trouver une traduction à l'usage de l'autre. L'activité des uns veut dire : voyez, la vie continue, malgré tout. Nous les entendons, et répondons d'un hochement de tête : oui, c'est vrai, nous le savons d'autrefois. Et ensuite l'un de nous essaiera peut-être d'expliquer les choses ainsi : Figurez-vous que vous fermez les yeux pour un seul instant, et en les rouvrant il n'y aurait plus rien de tout ce qu'il y avait auparavant. Immédiatement, l'interlocuteur s'y trompe, croyant que nous regrettons des êtres ou des choses perdus qui nous manqueraient, ou que nous voulons parler de la valeur de l'argent ou du bien-être bourgeois. Et c'est dans cette idée qu'il essaye de nous consoler, en disant que tout finit par s'arranger. Mais ce n'est pas du tout cela. Alors, nous essaierons peut-être de parler d'une atmosphère perdue, et là encore on se méprendra. Nous finirons

par nous impatienter, et par devenir injustes envers notre interlocuteur. Ou bien nous aurons honte de trop parler, et nous y renoncerons. Ne vaudrait-il pas mieux en faire un conte à raconter dans la pénombre? Il était une fois un homme et il n'était pas né d'une mère. Un poing l'avait projeté tout nu dans le monde et une voix lui avait crié : débrouille-toi! Alors il ouvrit les yeux et ne sut que faire de tout ce qui l'entourait. Et il n'osait pas regarder en arrière, car derrière lui il n'y avait que du feu.

Nous n'avons plus de passé. Peut-être ne serait-ce même pas si douloureux s'il ne restait pas des gens disposant d'un passé qui leur fournit une échelle de valeurs pour le lendemain. Ils nous paraissent les plus forts, car c'est sur eux qu'il faudrait s'orienter. Ah! quel effort inutile que de vouloir adopter leurs vues. C'est ainsi que le monde est divisé en deux par un abîme invisible, connu de tous. Les hommes en deçà et au delà de cet abîme se sont mis à se détester, malgré eux et sans qu'il y ait de leur faute, bien qu'ils cherchent à s'en rendre mutuellement responsables. Lorsque aujourd'hui je m'adresse à l'une des victimes pour lui demander des nouvelles de quelqu'un avec qui je la savais en relations d'amitié, que de fois ne me faut-il pas entendre en guise de réponse : il n'existe plus pour moi.

Plus d'une fois nous avons senti nous-mêmes à quel point effrayant nous étions devenus étrangers à tout ce qui jusqu'ici allait de soi. Lorsque nous sommes allés, Misie et moi, dans notre quartier détruit, cherchant notre rue, nous vîmes dans une maison isolée et intacte au milieu du désert de décombres, une femme en train de nettoyer les vitres. Nous nous sommes fait signe, nous sommes restés médusés, croyant voir une folle. La même chose s'est produite en voyant des enfants arracher les mauvaises herbes et râtisser un jardinet devant une maison. C'était si incompréhensible que nous le racontâmes à d'autres comme une chose inconcevable. Et une après-midi nous nous trouvâmes dans un faubourg parfaitement intact. Les gens étaient assis au balcon et buvaient leur café. C'était comme du cinéma, c'était impossible dans la réalité. Il a fallu je ne sais quels détours de pensées pour reconnaître que c'était nous qui ne regardions plus correctement les agissements des autres. Et cela aussi nous terrifia.

Le mardi matin nous apprîmes que nous avions tout perdu. Misie s'était rendue à la Mairie pour demander des cartes d'alimen-

tation, car le courrier attendu de Hambourg n'arrivait pas. Elle y rencontra un soldat qui avait habité dans nos parages et était venu à Maschen à la recherche de sa famille en fuite. Il dit que la maison où se trouvait notre appartement n'était plus debout. Je ne l'avais pas accompagnée, j'étais installé au jardin avec un livre, essayant de lire. En entrant par la porte du jardin Misie me dit : cette fois, ça y est. Ce fut tout, et puis nous n'avons plus dit grand-chose. Nous fîmes tous deux semblant de l'avoir su depuis longtemps. Il fallait une demi-heure pour aller de la Mairie à notre cabane. Je me demande aujourd'hui quelles ont pu être les pensées de Misie pendant cette demi-heure de trajet, et rétrospectivement l'idée de la solitude dans laquelle elle se trouvait me cause de l'angoisse.

Nous nous étions proposés d'aller à Hambourg dès le mercredi. Mais la nuit il y eut une nouvelle attaque et nous repoussâmes le départ au jeudi. Et puis du jeudi, je ne sais pourquoi, au vendredi. Et comme on attaqua à nouveau dans la nuit du vendredi, nous y renonçâmes encore ce jour-là. C'est seulement le samedi que nous prîmes notre courage à deux mains. Du reste il n'était pas facile d'aller à Hambourg; il n'y avait pas de trains. De plus, les bruits les plus extravagants circulaient : des épidémies se seraient déclarées à Hambourg et personne ne pouvait passer le pont de l'Elbe. Ou on n'avait au contraire plus le droit d'en sortir, toute main-d'œuvre utilisable y étant réquisitionnée pour des travaux d'hébergement. Tout cela ne correspondait pas aux faits, ou n'était qu'à moitié vrai. C'était plutôt du domaine du possible, et les rares communiqués officiels qui arrivaient de la ville fourmillaient de contradictions. Mais tout cela n'était qu'un prétexte; au fond, il y avait une sorte de lâcheté de notre part à regarder notre destin en face et tout nous était bon à ajourner cet instant. Pendant ce bref laps de temps nous nous efforcions de faire comme si rien ne s'était passé. Nous nous disions que chaque jour, chaque heure était autant de gagné et ne reviendrait plus jamais. Mais comme c'était difficile de maintenir cette illusion! Toutes les cinq minutes elle se brisait en un gémissement qui montait en nous. Rien ne pouvait empêcher les pensées d'aller à Hambourg. Si nous nous demandions alors à quoi nous avions pensé, c'était toujours à un objet tout à fait accessoire d'usage quotidien. Non pas une chose précieuse, irremplaçable, comme on pourrait le croire; sur l'instant ces choses là ne comptaient pas, elles étaient oubliées, ou presque. Et parmi les objets accessoires, il y avait ceux qui nous servaient juste avant notre départ.

C'était un fauteuil tout à fait ordinaire pour le balcon, par exemple. Le dimanche précédent nous l'avions recouvert nous-mêmes de toile de tente. Que de fois nos pensées se sont-elles heurtées à ce fauteuil et arrêtées devant lui. Il constituait, je crois, le plus grand péril que nous courions, pour un peu il nous aurait fait trébucher et tomber dans l'abîme.

D'emblée, la nouvelle en elle-même faisait de nous des réfugiés. Peu importait par conséquent que le hasard nous eût fait fuir quelques jours plus tôt. Nous étions malgré nous attirés par nos semblables et les autres gens nous intimidaient. Les réfugiés étaient d'ailleurs tous des gens très simples, mais personne ne s'arrêtait à cela; devant le sort commun nous étions tous égaux. Personne non plus ne prétendait avoir perdu plus que l'autre, c'est du moins un sujet que l'on n'abordait pas les premiers jours. On n'en était pas encore à peser et à apprécier, il s'agissait de l'irremplaçable; car tout ce qui peut se traduire par des chiffres est remplaçable. Mais un chef-d'œuvre unique ou une photographie, une vieille poupée héritée de l'enfance, qu'est-ce que tout cela a à voir avec des chiffres? Ces choses-là, c'est nous qui leur prêtons vie, à cause de l'affection que nous leur avons portée à un moment quelconque; elles ont aspiré notre chaleur qu'elles entretenaient avec gratitude, pour nous la restituer aux heures de pauvreté. Nous en étions responsables, elles ne pouvaient mourir qu'en même temps que nous. Et voilà qu'elles se trouvaient prises dans le feu, de l'autre côté de l'abîme, nous implorant de leurs cris : Ne nous quittez pas! Nous le savions, nous les entendions et nous n'osions plus les nommer par leurs noms, la pitié nous aurait anéantis. Nous n'osions pas même les suivre des yeux. Il nous semblait qu'à mesure que nous nous éloignions du feu leurs voix s'atténuaient, mais on ne pouvait pas les trahir. Si nous nous étions doutés alors que la torture ne ferait que croître de semaine en semaine, et que nous parlerions de plus en plus bas pour en arriver souvent à nous arrêter net au beau milieu d'une phrase parce que les voix nous troublaient, nous nous serions estimés heureux de périr en même temps qu'elles. Hélas, que de fois faut-il aujourd'hui entendre ce genre de propos.

Le plus dangereux, c'était les mots « aurait dû ». Il fallait une douloureuse vigilance pour ne pas dire « aurait dû ». Un jour je passai près de deux femmes, assises au bord d'un fossé et me tournant le dos. C'était une vieille grand'mère et sa fille; il se peut que quelques enfants aient joué autour d'elles. Je n'entendis que les

paroles de la vieille : ne t'ai-je pas toujours dit, tu aurais dû, — et alors la fille se mit à hurler comme un animal blessé à mort. Et lorsque aujourd'hui, au cours d'une conversation, quelqu'un risque de se fourvoyer dans le domaine des « aurait dû », on lui enjoint immédiatement, en termes sévères ou suppliants, d'en finir; ou bien celui qui est en train de parler s'en aperçoit de lui-même et coupe court en disant : « Ah, tout cela n'a aucune importance. »

Je me sers souvent du mot abîme, et l'on trouvera peut-être que j'exagère. C'est qu'on ne peut pas se faire une idée du danger que nous courions. Il était cent fois plus redoutable que le feu et les bombes ; car on ne pouvait pas le fuir. Et nous le savions. L'abîme était tout près de nous, peut-être même sous nos pieds et ce n'est que par l'effet d'une certaine grâce que nous planions au-dessus de lui. La seule chose à faire, c'était de ne pas être bruyant et de ne pas avoir de poids. Que l'un d'entre nous se mît à crier et nous eussions tous été perdus.

Voilà pourquoi les réfugiés surveillaient anxieusement leur bonne tenue mutuelle. C'était d'ailleurs plutôt une cohabitation tout animale. Nous portions tous un accoutrement étrange, absolument accidentel, certaines femmes se promenaient en robe du soir, d'autres avaient l'air de clochardes. Personne n'y prêtait attention. Mais bien qu'on fût seulement fin juillet et qu'il fît une chaleur étouffante, nous redoutions déjà l'hiver. Nous n'avions pas de lits, pas de couvertures, pas de manteaux, pas de lainages et, surtout, pas de chaussures. Nous croyions soudain avoir compris que ces effets-là étaient les seules choses nécessaires à la vie. Par lettres nous communiquions en termes pressants cette nouvelle découverte à nos amis : ne vous souciez pas du reste! Sauvez seulement les vêtements d'hiver et des chaussures solides.

Sans doute parlions-nous aussi de l'attitude à observer à l'égard des administrations qui nous promettaient secours et dédommagements. Mais dans les premiers jours c'était sans zèle et sans conviction. Lorsque l'un de nous soulevait ce genre de question, il arrivait aux autres de l'écouter avec une passion contenue, ce qui rendait l'autre hésitant, comme s'il en avait déjà trop dit. D'autres encore mettaient une ardeur ostensible à s'acquitter d'une corvée quelconque. Ils lavaient des vêtements, couraient faire des achats, épluchaient des légumes et que sais-je, d'un air acharné et sans mot dire. Mais brusquement et sans raison, ils plantaient tout et s'en allaient écouter parler les gens rassemblés, oubliant complè-

tement leur occupation précédente. Pour un spectateur du dehors nous devions avoir l'air assez désœuvrés et pourtant nous étions harcelés. Nous n'avions pas beaucoup de temps, nous n'avions pas de temps du tout, nous étions hors du temps. Tout ce que nous faisions se trouvait sur-le-champ dénué de sens. Sitôt que nous poursuivions ardemment une lueur d'espoir, nous tombions dans un brouillard tenace et nous restions alors assis de nouveau sur le bord du chemin.

Mais le visage de l'homme d'alors, qui donc pourrait jamais l'oublier? Les yeux étaient devenus plus grands, et transparents comme ceux des icones. La vitre glaciale, séparation jalouse, avait sauté et par les ouvertures béantes, l'infini qui était derrière l'homme se mêlait librement à l'infini qui était devant lui, sanctifiant son visage grâce à cette brèche ouverte aux choses éternelles. Ce visage qui est une constellation, fixons-le au ciel en souvenir de notre dernière chance, avant que tout devienne masse anonyme. Naturellement, le jour ne tarda pas à survenir où cet état d'inertie fut taxé de maladie. Les réfugiés devaient obligatoirement être transportés en Allemagne du sud, pour décongestionner les environs de Hambourg. Un grand nombre d'entre eux se laissèrent faire, quelques-uns descendirent des trains en cours de route et se débrouillèrent par leurs propres moyens; d'autres se cachèrent ou retardèrent la déportation d'une manière ou d'une autre. Misie et moi nous nous sommes dit soudain : surtout ne pas devenir des réfugiés! Entendant par là un être livré entièrement au bon plaisir des administrations. Mais comme c'était pénible de s'en arracher. On était toujours à nouveau emporté par le courant, menacé de s'embourber dans un marais de lassitude. C'était comme dans un rêve, lorsqu'on veut fuir et que les jambes n'obéissent plus à la volonté. Le persécuteur approche et l'on se sent paralysé.

Subitement nous avions pris notre bicoque en aversion. Ramasser le bois, aller chercher l'eau, les mauvais lits, le poêle qui ne tirait pas, tous ces inconvénients qui ne comptent pas pour un séjour de vacances, nous parurent insupportables, maintenant que nous devions nous attendre à y camper tout l'hiver, ou Dieu sait jusqu'à quand. Le hasard nous offrit, non loin de là, un autre refuge. Contre indemnité une dame nous accueillit dans sa villa. A la mi-août nous emménageâmes chez elle où nous n'avions plus à nous soucier de notre nourriture. Comme notre situation nous sembla améliorée en entrant dans ces pièces modernes et bien tenues. Mais après quelques heures

nous nous rendîmes compte que nous n'étions plus seuls, et que nous avions abandonné l'avantage principal qu'offrait la cabane. Si nous avions su où aller nous serions repartis au bout de deux jours. Mais chancelants comme nous l'étions, nous n'avons fait que communiquer notre inquiétude à un autre foyer.

Le samedi nous nous rendîmes donc enfin à Hambourg. C'était avant la dernière attaque qui eut lieu le lundi. Le voyage se fit dans les conditions suivantes. Sur la route on arrêtait un camion où l'on supposait une place vacante et il vous emmenait aussi loin qu'il le pouvait. Puis on attendait un autre véhicule et ainsi, après trois ou quatre transbordements, on arrivait relativement vite en ville. Des autos venant de toute l'Allemagne étaient réquisitionnées à cet effet. Par la suite, lorsque les trains se remirent à marcher et que le trafic par autos fut supprimé, il fallut bien plus de temps pour aller et revenir; chaque fois environ quatre heures pour ce petit trajet. A Maschen, lorsque le train de Lunebourg finissait par entrer en gare, il fallait se battre pour une place, et puis de nouveau à Hambourg. Les gens entraient par les fenêtres et se suspendaient par grappes aux marchepieds pendant le trajet. On finissait par arriver, complètement épuisé.

Une foule innombrable était ainsi chaque jour en route. J'ai l'impression que ces voyages n'étaient pas toujours indispensables, fût-ce pour sauver ceci ou cela ou pour aller voir des parents, ou pour raisons professionnelles. Toutefois je n'irai pas jusqu'à dire que c'était pure curiosité. Les gens avaient tout bonnement perdu leur point d'attache; les racines étaient arrachées, elles s'en allaient en tout sens cherchant où s'accrocher et chacun était angoissé à l'idée de rater quelque chose. Ou bien était-ce simplement l'instinct qui pousse l'assassin sur le lieu de son crime?

J'ai parlé à des milliers de personnes. Il est vrai que la conversation roulait toujours sur le même sujet : où habitiez-vous? Avez-vous aussi tout perdu? Quelle nuit était-ce? Comment avez-vous fait pour vous caser? Et que faire maintenant? — Nous étions tous, sans exception, fermement convaincus que la guerre serait terminée à très brève échéance; cela ne se discutait même pas, car pour nous tout était déjà réglé. Il s'agissait simplement de savoir comment et dans quel refuge nous allions pouvoir traverser ce petit laps de temps. Personne ne pensait plus loin. Le mot d'ordre d'après lequel il fallait d'abord gagner la guerre pour avoir seulement le droit d'espérer être dédommagé de nos pertes, ne fut lancé que plus

tard, et d'ailleurs partiellement adopté par le public. Quand il nous arrivait en ces jours de tomber sur un journal, nous ne lisions même pas les communiqués de guerre, nous ne comprenions même pas pourquoi on en publiait encore. Nous regardions seulement la page où se trouvaient les avis qui nous concernaient. Ce qui se passait ailleurs n'existait pas. Notre destin s'était accompli, les événements qui se déroulaient dans le reste du monde ne pouvaient plus rien y changer. Cette attitude nous a entraînés à bien des fautes. Du reste, c'est l'avenir qui démontrera si, malgré tout, nous n'avions pas au fond raison. Il est vrai que plusieurs mois se sont écoulés depuis, et d'autres villes ont été détruites de la même manière, mais Hambourg fut la première à connaître cet anéantissement. Nous avons peut-être reçu la blessure mortelle, la suite ne fut qu'une agonie. En faisant abstraction de la guerre et du fait qu'elle pouvait être gagnée par l'une ou l'autre des parties, nous avions sans doute raison de considérer notre sort comme la fin.

Il serait cependant erroné de parler de velléités d'insurrection ou de troubles. Non seulement les ennemis, mais nos propres autorités se sont trompés à cet égard. Tout se passait très calmement et avec une évidente volonté d'ordre, et l'État s'adaptait à cet ordre né des circonstances. Lorsqu'il intervenait en vue d'organiser, cela ne faisait qu'énerver les gens qui se mettaient alors à rouspéter. Autorités et administrations semblaient en partie avoir disparu de la terre, mais là où elles menaient encore une vie toute fictive, en quelque sorte tolérée, elles cédaient aussitôt que quelqu'un faisait la forte tête. Que leur restait-il à faire, du reste? A la gare de Harbourg j'entendis une femme, coupable de je ne sais quoi s'écrier : mettez-moi donc en prison! Comme ça j'aurai du moins un toit au-dessus de la tête! et trois policiers armés ne trouvèrent rien de mieux à faire que de s'esquiver d'un air embarrassé, laissant à la foule le soin d'apaiser la femme. J'en ai vu bien d'autres, et sans doute ai-je assisté à des scènes d'animosité plus marquée. Mais cet exemple suffit; il illustre très bien notre attitude et l'impuissance de l'État. Chacun de nous se serait exprimé comme cette femme, si l'État lui avait mis des bâtons dans les roues.

Aujourd'hui l'État se fait un mérite de sa discrétion. C'est bien ridicule! D'autres pensent que nous étions alors bien trop apathiques pour pouvoir nous insurger. C'est également faux. A ce moment chacun disait ce qu'il pensait, aucun sentiment n'était plus loin des hommes que celui de la crainte. Tout ce que j'ai entendu

me donne à penser qu'on ne saurait manifester plus de mépris à l'égard de ce qu'on appelle le pouvoir ou l'État qu'en le traitant en quantité parfaitement négligeable, aussi peu responsable d'un sort comme celui que subit Hambourg, qu'il n'est capable d'y remédier. Ce fut un instant où l'homme n'était plus l'esclave de ses institutions. Tout le monde savait par exemple que ceux à qui leur situation et leurs engagements faisaient un devoir de rester les derniers à leur poste et d'aider les autres s'étaient enfuis les premiers, usant par-dessus le marché de leur influence pour se procurer des véhicules et sauver leur bien au mépris de tout le monde; oui,de même qu'on savait qu'ils avaient laissé d'autres réfugiés avec leur baluchon au bord des routes. Ce n'est pas un cas isolé ni une exagération, des milliers de gens l'ont constaté. Mais s'ils en parlaient en termes amers, ils s'abstenaient pourtant de toute excitation à la haine, ils avaient plutôt l'air de reconnaître combien il était ridicule d'avoir espéré autre chose. Gare à nous si jamais les pouvoirs en arrivaient à se venger de ce mépris! Mais je crois qu'ils ne l'ont même pas compris.

Autre chose encore : je n'ai entendu personne lancer d'invectives contre l'ennemi, ni lui attribuer la responsabilité des destructions. Nous étions insensibles aux expressions telles que pirates de l'air, ou incendiaires, que nous rencontrions dans les journaux. Nos vues autrement profondes sur l'état réel des choses nous interdisaient d'évoquer un ennemi à qui imputer la faute de tout cela; lui aussi n'était à nos yeux que l'instrument de puissances inconnaissables, acharnées à notre perte. Et de même je n'ai jamais vu personne chercher sa consolation dans l'idée de vengeance. On disait ou l'on pensait au contraire : pourquoi les autres périraient-ils encore par-dessus le marché? On m'a cité le cas d'un hâbleur qui, parlant de revanche et d'anéantissement de l'ennemi par les gaz, s'était fait rosser comme plâtre. Je n'y étais pas, mais si le fait est exact, il signifie la volonté d'imposer silence à une ineptie dégradante.

Il faut une bonne fois que ces choses-là soient dites; car l'humanité est en droit de tirer gloire du fait d'avoir eu une si haute idée de son destin le jour du Jugement dernier. Et même si ce n'était que pour un court espace de temps; car dans l'intervalle l'image s'est de nouveau embuée.

Dans la première voiture qui nous rapprocha de Hambourg il m'est arrivé quelque chose dont je n'ai encore parlé à personne et qui me remplit d'un étonnement farouche, car je n'ose l'inter-

prêter. Misie avait trouvé à se caser sur un cageot de légumes, le dos contre la cloison du conducteur, de sorte qu'elle était un peu abritée du vent. Moi, j'étais serré entre vingt ou trente autres personnes. Nous nous tenions aux barres de la bâche pour ne pas être projetés à l'extérieur. Souvent il fallait se baisser pour ne pas s'exposer aux coups de fouet des branches d'arbres fruitiers qui ombrageaient la route. Il était environ huit heures du matin et l'air était jeune et frais. Les blés mûrissaient. Dans les marais gras les vaches noires et blanches ruminaient de leur air somnolent. Çà et là un poulain étonné nous regardait par-dessus la clôture, puis bondissait vers sa mère pour lui raconter ce qu'il avait vu. Des îlots de chênes massés en groupes familiers s'élevaient de cette surface fertile, dissimulant quelque vieille ferme. Parfois on voyait émerger un clocher ou le toit baroque d'un presbytère.

A travers ce paysage de paix, nous roulions à grande allure vers la ville morte. Je fus alors saisi, je ne sais comment, d'une si violente et authentique sensation de bonheur, que j'eus du mal à ne pas m'écrier dans ma jubilation : voici enfin le début de la véritable vie! Comme si la porte d'une prison s'était brusquement ouverte devant moi et que j'eusse reçu en plein visage le vent frais d'une liberté longtemps pressentie. C'était comme un accomplissement.

Et pourtant Misie dut éprouver quelque chose d'analogue. A plusieurs reprises, lorsque nous tentions de parler d'avenir, elle me dit avoir l'impression que je devais veiller à ne pas rater ma dernière grande chance. Ne pensait-elle vraiment qu'aux compromis paralysants dans lesquels nous nous étions empêtrés par commodité ou par un faux esprit de conciliation, compromis auxquels nous n'étions plus tenus maintenant qu'une force supérieure les avait brisés? Ou bien visait-elle au delà de ces liens, qui n'en sont d'ailleurs que s'ils sont sentis comme tels, et qui sont peut-être bienfaisants puisqu'ils permettent de tromper l'attente de l'accomplissement — Misie pensait-elle, elle aussi, que le terrible désert de l'initiation était enfin franchi?

Pourtant rien n'était moins justifié par les faits qu'un pareil sentiment. A moins d'admettre qu'on éprouve quelque chose de ce genre lorsqu'on vient de mourir, et cela fait alors éclore un dernier sourire.

Ne s'agit-il vraiment que d'une sensation strictement personnelle? Car en ce cas elle n'aurait pas sa place dans ce récit.

Peu après Wilhelmsburg commençaient les destructions; sur la

Veddel on avait déjà sous les yeux l'image de l'anéantissement complet. Ah! Au moment où ma pensée s'engage à nouveau dans cette voie qui pénètre au cœur de Hambourg, j'éprouve le besoin de m'arrêter et de m'en tenir là. A quoi bon? C'est-à-dire : à quoi bon noter tout cela? Ne serait-il pas préférable de le vouer à l'oubli jusqu'à la fin des temps? Car ceux qui y étaient n'ont pas besoin de le lire. Et les autres, plus tard? S'ils allaient le lire par pur plaisir morbide et pour exalter leur sentiment de vitalité? Faut-il un déluge pour cela? Ou une visite aux enfers? Et nous qui y étions, nous n'osons même pas proférer une prophétique mise en garde. Pas encore!

Ou bien faut-il voir là une exhortation à l'indulgence, si l'on ne nous retrouve plus tels qu'on pouvait s'attendre à nous voir, moins présents, moins sûrs que notre existence va de soi.

Je n'ai pas la prétention de rendre ma première impression. Ce serait une erreur, du reste; les visites réitérées, chose frappante, ne vous habituaient pas à ce qu'on voyait, ou alors on n'y réagissait plus. Chaque fois qu'on s'était à nouveau libéré de l'atmosphère de la ville, c'était comme si l'on sortait d'un évanouissement. Ou bien l'on était ravagé, apathique d'épuisement comme un poète aux prises avec les démons. Nullement par chagrin ou par terreur, comme autrefois lorsque parmi dix maisons il arrivait d'en voir une démolie. Celle-ci, arrachée seule du milieu des vivants, nous pouvions la pleurer, tout en tremblant pour la vie des autres. Mais maintenant qu'il n'y avait plus rien! Ce n'était pas le cadavre d'une ville, pas une chose morte et familière qui disait : Hier, hélas, quand je vivais encore, j'étais ta patrie — non, il n'y avait plus de raison de s'affliger. Ce qui nous entourait ne rappelait en rien ce qui était perdu. Cela n'avait rien à voir. C'était autre chose, c'était la chose aliénée, le Non-Possible proprement dit.

Dans le nord de la Finlande il existe des forêts congelées. Nous en avions une reproduction accrochée au mur, chez nous. Mais en quoi cela évoque-t-il la forêt? Ce n'est pas même la carcasse d'une forêt. Certes, il y a quelque chose, quelque chose de plus qu'un simple squelette, mais à quoi donc correspondent ces jambages, ces signes cabalistiques? Serait-ce à l'inconcevable renversement de la notion de forêt?

J'ai observé la physionomie des gens qui se tenaient près de moi dans la voiture, en parcourant la large voie d'accès qui traverse la Veddel et débouche sur le pont de l'Elbe. C'était comme un voyage

collectif, il ne manquait que le haut-parleur et les jacasseries du guide. Et déjà tout le monde était perplexe, incapable de s'expliquer tant d'étrangeté. Là où jadis le regard rencontrait des édifices, une plaine muette s'étendait à l'infini. Était-ce un cimetière? Mais quels étaient donc ces êtres qui y avaient enseveli leurs morts et placé des cheminées sur leurs tombes? Rien que des cheminées, sortant de terre comme des monuments commémoratifs, comme des dolmens ou des doigts levés en signe d'avertissement. Ceux qui étaient couchés là respiraient-ils par ces cheminées l'azur du ciel? Et là où parmi cette étrange broussaille une façade nue se dressait dans le vide comme un arc de triomphe, était-ce la sépulture d'un de leurs princes ou de leurs héros? Et ceci, étaient-ce les vestiges d'un aqueduc, comme ceux des Romains? Ou bien tout cela n'était-il que les coulisses d'un opéra fantastique? — Que de choses n'avons-nous pas apprises à l'école; combien n'avons-nous pas lu de livres et admiré d'images; mais ceci, personne encore ne l'avait signalé. Il existait donc encore des parties inexplorées du monde? Tous les yeux étaient emplis de cette tension attentive orientée vers l'extérieur mêlée à la vaine recherche d'un point de comparaison intérieur. Cette attente de quelque chose qui allait surgir quelque part pour résoudre le problème et qu'il ne fallait à aucun prix laisser échapper.

C'est seulement au cours de la brève traversée de l'Elbe que le charme se rompit un instant; tout le monde se mit à énumérer les tours de la ville. Ah, que de noms familiers pour les désigner une à une! Et où était la plus belle de toutes, la tour Sainte-Catherine? Et pourquoi l'Hôtel de Ville s'était-il transformé en pagode? — Mais déjà nous étions passés sur l'autre rive du fleuve, et nous entrâmes dans le cimetière.

Tout de suite à gauche un immense amas de coke était en train de brûler — il ne s'est éteint que trois semaines après — et pendant quelques instants l'haleine ardente de l'enfer vous enveloppait comme pour vous immuniser avant de livrer passage. Puis, on était à l'intérieur. Chancelante, la voiture s'engageait à tâtons dans le couloir aménagé tant bien que mal dans les décombres; elle passait sur les débris amoncelés d'édifices écroulés, le long de cratères et sous des ponts pliés en deux, d'où des guirlandes de wagons plongeaient dans les bassins du port; la proue d'un chaland en émergeait, effrayée par les canots renversés dont les corps pesants et inertes flottaient à la dérive. Le passage était bordé de faisceaux allongés et l'on disait que c'étaient des cadavres. Tout était si silencieux que

l'on croyait percevoir plus distinctement le cri strident des autos agonisantes; elles se cabraient, calcinées, dans un dernier sursaut, jalons pitoyables sur le chemin d'une fuite inutile.

Nulle route transversale pour pénétrer dans les taillis latéraux, un enchevêtrement inextricable. De rares échappées par la sombre ouverture d'une fenêtre. Et tout cela surmonté d'invraisemblables panneaux de publicité en guise d'épitaphes. Soudain, on enfonçait la tête dans les épaules, car une façade de six étages était penchée sur la rue et les cahots de la voiture risquaient de la faire crouler. Une fois passé on se retournait et l'on voyait un balcon suspendu tout en haut, sur lequel un store était baissé et où fleurissaient des géraniums rouges. Mais dans un silence total, rien ne bougeait, rien ne changeait; tout était passé du temporel à l'éternel.

A partir de maintenant nous ne pourrons plus nous demander : mon œuvre est-elle de taille à s'affirmer face à l'étendue du pays, à celle de la mer? Il nous faudra demander : tient-elle tête à ce cimetière?

Comme nous étions orgueilleux et fier de notre goût! Quelle haute idée n'avions-nous pas de la perspicacité de nos jugements! Et quel dégoût cynique pour décliner les manières de vivre de tant d'autres! Ne disions-nous pas : ce quartier est affreux, indigne des hommes et bon à être démoli; les rues sont trop étroites et bruyantes; les cours sans lumière, sans couleur, sans air; les maisons malpropres et mornes? Comment des millions de gens pouvaient-ils vivre ici sans que leur souffle ne fasse éclater la prison? Les cages d'escalier dégageaient une odeur de mangeaille et de pauvreté, ce qui nous faisait froncer le nez. La vapeur de l'eau de lessive sortait des logements et les meubles d'apparat glaçaient les chambres. Et le fauteuil de velours à napperon brodé? Et la gaucherie de ces photographies de mariages et d'anniversaires? Et le chromo au-dessus du lit conjugal représentant des nymphes douceâtres?

Qui donc aurait encore le courage de railler tout cela? Pourquoi n'y a-t-il plus d'odeur dans les escaliers? Pourquoi plus de linge suspendu au séchoir devant la fenêtre de la cuisine? Ne faisait-on pas parfois un gâteau le dimanche? Dans chacun de ces innombrables appartements dont les contours ne se dessinaient plus que sur les débris de murs, n'y avait-il pas une ménagère, frottant jour après jour les parquets, époussetant les meubles et craignant le voisin tout en cherchant à exciter sa jalousie?

Et pourquoi les cheminées sont-elles encore debout, sans raison

d'être, sans fumée? Mais il n'y a plus de fourneau. Pourquoi faisions-nous la cuisine? Pas de lits non plus! Pourquoi dormions-nous? Pourquoi avoir ménagé notre existence, fait des provisions et des économies?

Tout ce que les hommes en disent n'est que mensonge. On ne saurait en parler que dans le langage des femmes.

J'ai traversé tous ces quartiers, à pied et en voiture. Seules quelques rares artères principales étaient déblayées, mais sur des kilomètres et des kilomètres, plus une maison en vie. Et lorsqu'on essayait de pénétrer latéralement, on perdait sur-le-champ tout sens de l'orientation et du temps. Il m'est arrivé d'être complètement égaré dans des secteurs que je croyais connaître. J'ai cherché une rue que j'aurais dû trouver les yeux fermés. Je me trouvais bien à l'emplacement qui devait être le sien, mais je n'en sortais pas. Dans les décombres j'ai compté les sillons sur mes doigts, mais je n'ai plus pu découvrir la rue. Et lorsque après des heures on rencontrait quelqu'un, ce n'était encore qu'un être qui traversait en rêve le désert éternel. On se croisait d'un air intimidé, et l'on baissait encore la voix. Quelque part le soleil brillait, sans doute, mais il n'avait aucun pouvoir sur ce crépuscule.

Un jour, je me trouvai en ces lieux en compagnie d'un homme qui m'eût été antipathique en d'autres temps, de sorte que je l'aurais évité. Mais pour la manière dont nous nous efforcions de nous y retrouver, de ne pas faire cas de ce que nous voyions et de garder notre naturel devant un spectacle sur lequel il était inutile de perdre des mots, nous nous ressemblions comme des cambrioleurs. Nous regardions cet entourage étranger d'un œil vigilant et hostile, soucieux de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller un dormeur ou un chien, et le rideau déchiré qui battait d'une véranda silencieuse nous effraya. Qui donc faisait signe à qui? Nous guettent-ils, perfides et muets, ces êtres invisibles à qui cet étrange pays doit servir de patrie? Ou est-ce nous qui sommes sourds et aveugles? Lorsque sur une porte d'entrée nous lisions, écrite à la craie, la première et dernière des questions : où es-tu, maman? Donne donc des nouvelles! je suis maintenant à tel ou tel endroit. — Comment ce cri démesuré ne rompt-il pas notre inertie?

Tels des morts nous traversions un monde qui ne participait plus des petites préoccupations des vivants. On avait essayé d'exorciser les morts grâce à des chiffres. Dès les premiers jours on avait dit : quarante mille. Mais cela offensait ceux qui refusaient d'être

dénombrés, et l'on essaya de dire cent vingt-cinq mille. Alors le nombre prit le dessus, il s'accrut de jour en jour jusqu'à devenir trois cent mille. Puis, en nous réveillant un beau matin, il n'y en avait plus que trente mille. Toutes les ressources de la logique avaient été mises en œuvre pour nous démontrer, chiffres en main, qu'il ne pouvait pas y en avoir d'avantage. Quelqu'un avait affronté la lutte contre la mort. Simultanément les bruits venant de toute l'Allemagne nous apprenaient que ce n'était pas du tout si grave, et que les Hambourgeois se donnaient bien des airs. Nous en restâmes si ahuris qu'il nous fut impossible d'y répondre; car personne n'avait encore eu l'idée de se prendre en pitié ou de faire état de son infortune. Mais les morts refusaient de se soumettre à la logique. Actuellement, le chiffre oscille de nouveau entre soixante et cent mille, et l'on n'a pas le courage de protester.

Pourquoi cherche-t-on à tromper les morts? Pourquoi ne dit-on pas : nous sommes incapables de les dénombrer! Ce serait une parole simple, que les morts pourraient comprendre. Car autrement, si l'on refuse de leur rendre justice, il se pourrait qu'ils reviennent et qu'ils se rassemblent autour du monument aux morts, resté debout comme les cheminées des maisons au moment où les trois quarts de la ville se sont écroulés. Et à ceux pour qui ce monument porte l'inscription : « Quarante mille fils de cette ville sont morts pour vous! 1914-1918 » — à ces quarante mille ils demanderont : « Vos parents, vos femmes et vos enfants également, ils sont nombreux, innombrables — dites-nous, fils de cette ville, pourquoi? En cinq heures et demie! » Et personne ne sera capable de répondre. A la place de l'aigle infâme dont la morgue de cette époque avait bariolé le monument, nous verrons alors réapparaître l'emblème du grand Chagrin. — Huit jours plus tard ces quartiers furent complètement barrés. On les entoura d'un grand rempart; car les pierres ne manquaient pas. Les entrées furent gardées par des sentinelles armées. « Que voulez-vous, me dit l'une d'elles, ce n'est pas un plaisir. » On y vit travailler des forçats en vêtements rayés. Ils étaient chargés de caser les morts. On racontait que les cadavres, ou quel que soit le nom dont on affuble ces débris humains, étaient brûlés sur place, ou détruits dans les caves avec des lance-flammes. En réalité, c'était pire. Ils ne pouvaient pas pénétrer dans les caves tant il y avait de mouches, le sol était glissant de larves longues comme le doigt, et les flammes durent leur frayer un chemin vers ceux qui avaient péri par les flammes.

Les rats et les mouches étaient les maîtres de la ville. Les rats, aussi gras qu'effrontés, s'ébattaient dans les rues. Mais les mouches étaient plus répugnantes encore; grosses, verdâtres, comme on n'en avait jamais vues. Par essaims, elles se vautraient sur les pavés, s'accouplaient, les unes sur les autres, sur les pans de murs, et se chauffaient, rassasiées et engourdies, contre les débris de vitres. Quand elles ne pouvaient plus voler, elles rampaient à nos trousses à travers les moindres fissures, souillant tout; et leur bruissement, leur bourdonnement, était la première chose que nous entendions au réveil. Cela ne cessa que vers la fin d'octobre.

Et puis l'odeur de meubles calcinés, de pourriture et de décomposition qui surplombait la ville. Cette odeur, on la voyait. C'était une poussière de mortier, sèche et rouge, qui s'infiltrait partout. Nous fûmes pris soudain d'un frénétique besoin de parfum.

Ce jour-là, lors de notre première visite, nous quittâmes le camion aux environs des marchés couverts. Nous voulions tout d'abord nous rendre à l'entrepôt, voir ce qu'était devenu le bureau. Nous n'en avions pas encore entendu parler et espérions y sauver peut-être quelque chose. L'endroit était dépeuplé, mais les destructions y étaient moins considérables qu'ailleurs. La moitié des maisons était debout, ou bien seuls les toits et les étages supérieurs étaient détruits par l'incendie. Par-ci, par-là, quelqu'un fouillait dans les gravats, et transportait dans la rue un meuble roussi.

Nous traversâmes le canal de la douane. Il n'y avait plus de douane. Au tournant de la rue, près de Sainte-Anne, nous vîmes l'enfilade rouge des bureaux. Mais on ne pouvait toujours pas savoir si ce n'étaient pas seulement des façades. Tout à coup nous rencontrâmes la première connaissance, un ingénieur des entrepôts. Les propos que nous échangeâmes n'avaient, je crois, ni rime ni raison, nous trébuchions sur les mots. C'était comme si l'on revenait au pays après vingt ans d'absence et que l'on rencontre un ami d'enfance.

Nous nous sommes enquis de nos relations communes, mais il n'en savait rien non plus. Il était comme absent, du reste. Je lui demandai un service, il acquiesça, et l'instant d'après l'avait oublié. Lorsqu'il vous regardait, son regard s'en allait quelque part dans le vide. C'était un homme très poli et cela se voyait encore, mais l'ancienne politesse flottait sur lui comme un vêtement trop ample, elle n'était plus adaptée à son nouveau corps. Tout cela était dû à l'insomnie et au surmenage pendant les travaux d'extinction,

peut-être aussi à l'alcool qu'il absorbait pour se remonter. Il sortit tout de suite un flacon de gnôle de sa poche et nous en fit cadeau. Nous en bûmes chacun une gorgée et ce flacon nous rendit encore bien service ce jour-là. Nous eussions été bien étonnés si l'on nous avait dit huit jours plus tôt que Misie et moi, en compagnie d'une personne que nous connaissions vaguement, nous serions en train de boire en pleine rue à la même bouteille. Mais en somme, cette notion de rue n'existait plus.

Il nous raconta qu'on avait décidé dans la nuit d'abandonner Hambourg à son sort. Les convois de secours contre l'incendie auraient été rappelés le soir au beau milieu de leur travail et auraient stationné toute la nuit dans une rue latérale, sans servir à rien. Alors il avait quitté le travail, lui aussi, et était allé se coucher pour la première fois, bien que tous les bâtiments des alentours fussent en train de brûler. Plus tard sa femme vint se joindre à nous. Le logement qui leur était alloué là-bas dans le port était encore intact, mais ils avaient expédié toutes leurs affaires à la campagne.

Les bureaux étaient pour la plupart incendiés jusqu'au second étage. Par des détours à travers des débris de vitres et autres décombres nous arrivâmes à notre bureau. L'eau des pompes ruisselait de partout. Le mur arrière de la maison était éventré par une bombe et les couloirs intérieurs débouchaient en plein sur le canal. L'entrée de notre bureau était obstruée par le plafond qui descendait comme un rideau jusqu'à terre. Il y est encore. A l'intérieur tout était sens dessus dessous : meubles, dossiers, portes et encadrement des fenêtres. Les cloisons des différentes pièces étaient balayées et lorsqu'on touchait quelque chose on avait les mains remplies d'éclats de verre. Mais nous connaissions déjà ce tableau. En mars 1941 le bureau avait déjà été pareillement démoli.

Je forçai la serrure de ma table de travail et j'eus la joie d'y retrouver quelques manuscrits. Avec le coffre-fort je n'eus pas la même chance. Tout ce qui nous sembla précieux, nous le fourrâmes dans des sacs et dans une vieille couverture de laine. Et tout était subitement précieux : une vieille serviette de toilette, une brosse à ongles, un lustre en fer forgé et que sais-je encore. Nous transportâmes deux machines à écrire dans une cave qui fermait encore à clé, nous en avions une troisième à emporter avec nous. Bien nous en prit, car les jours suivants, les détrousseurs de cadavres, venus de la ville, se mirent à voler tout ce qui était transportable, depuis les plus petits objets jusqu'aux tapis et aux meubles. Bien sûr,

il y avait partout des affiches, avertissant les pillards qu'ils seraient fusillés, mais qui donc allait s'en emparer pour les fusiller? Dans nos bureaux la meute se jeta avant tout sur les échantillons de café et d'articles d'exportation, qui précédemment étaient soigneusement alignés sur des étagères, dans de petits pots bien propres. Plus tard on n'a littéralement plus trouvé une fève dans les cent bureaux.

Tout à coup nous nous interrompîmes. Par la fenêtre de derrière nos regards étaient tombés sur l'église Sainte-Catherine. Nous nous regardâmes, effrayés. « Oui, lorsqu'elle s'est effondrée, je me suis mis à pleurer », dit l'ingénieur, debout à nos côtés. Il nous informa aussi de l'heure exacte à laquelle c'était arrivé. Inutile de nous répéter à nous-mêmes : ce n'est qu'une église, les cent mille logements et les hommes, c'est bien pis. Sans doute était-ce un symbole. Nous tous qui avions à faire là-bas, nous aimions ce clocher pardessus tout, chacun à sa manière, sans le savoir peut-être. C'est maintenant seulement que nous nous en rendions compte. Pendant bien plus de dix ans il s'était dressé devant ma table de travail. Le bleu-vert du toit baroque transfigurait l'eau opaline du canal. C'est surtout au printemps et en automne que cela vous portait à la rêverie. Sans même connaître l'existence d'un vieil orgue, et sans savoir que cette église seule avait survécu cent ans auparavant à l'incendie de Hambourg.

Et voilà qu'il n'y avait plus qu'un pitoyable tronçon de tour, délabré et noirci par la fumée. Elle s'était brisée juste au-dessus de l'horloge, l'aiguille indiquait un peu plus d'une heure; mais était-ce l'après-midi ou la nuit? Et quelle date? Au-dessus de l'horloge on voyait encore en lettres d'or le mot : *Gloria*. Le revêtement de cuivre du toit s'était rabattu comme un linceul sur la nef intérieure de l'église. Tout à fait derrière seulement, sur un pan de mur de la sacristie se tenait encore le saint doré avec son gouvernail, un doigt tendu vers le lointain.

Mais je me souviens maintenant qu'au mois de mai de cette année je fus profondément troublé de voir deux grands oiseaux ressemblant à des mouettes survoler l'église sans bruit et presque sans un battement d'aile. Ils étaient tantôt noirs, tantôt blancs et leurs ombres rasaient d'une manière angoissante les maisons et l'eau. Les centaines de mouettes tellement plus petites qui s'y trémoussaient avec voracité, elles aussi, firent silence, se blottirent et observèrent les étrangères en penchant la tête. Cela ne s'est produit qu'une seule après-midi.

Mais ne nous répète-t-on pas toujours qu'il ne faut pas être superstitieux.

Lourdement chargés nous nous mîmes en route pour la ville. Nous étions obligés de nous arrêter souvent. Il me semble que nous n'avons pas jeté le moindre coup d'œil à droite ou à gauche et que nous nous efforcions seulement d'avancer. Autrefois j'ai fait ce chemin chaque jour et je le refais à présent. Mais pour combien de temps? Et d'ailleurs ce n'est plus le même chemin. Bien qu'on ait comblé le cratère du marché aux poissons, où l'eau jaillissait des tuyaux broyés, la vieille pharmacie n'en a pas moins disparu et le Johannéum lui aussi est impossible à reconstruire. Mais tout cela on ne le voit qu'aujourd'hui que le déblayage des rues et l'envie presque cynique des gens de s'y promener et d'y vivre comme autrefois vous rend sensible aux vides. Car au moment dont il s'agit il n'y avait pas de rue, seulement des sentiers tracés dans des débris de verre et des gravats. Et les gens ne pensaient plus aux bonnes mœurs ni à l'ordre établi, ils allaient comme cela se trouvait et s'habillaient chacun à sa façon, de leur mieux. Non pas que l'on fusse surpris de voir les gens arranger des petits foyers avec des briques comme dans la forêt vierge, pour y faire bouillir leur linge ou cuire leur nourriture. C'était du moins de la vie, alors que dans les autres quartiers il n'y avait même pas cela.

C'est seulement au Jungfernstieg que nous réussîmes à arrêter la voiture d'un médecin qui nous emmena jusqu'à l'Université. Un détour de quelques minutes eût suffi pour aller voir un ami. Nous en avions d'ailleurs envie, et pourtant nous ne l'avons pas fait. Ni ce jour-là, ni les trois ou quatre fois suivantes. Il avait peut-être besoin de nous, et c'était impardonnable de notre part. En réalité nous avions peur de ne plus le retrouver. A cette époque on n'aimait pas s'enquérir des uns et des autres, et l'on s'en remettait au hasard pour vous apprendre de leurs nouvelles. Du moins en était-il ainsi les premiers temps.

Quel effort ne m'a-t-il pas fallu pour trouver enfin le courage de m'y rendre, huit jours après. Dès la montée du Heuberg je faillis rebrousser chemin pour ne pas avoir à faire face à la vérité. Autrefois on y était à l'étroit et l'on tombait sans cesse sur les vieilles ruelles qui s'entrecroisaient, et voilà qu'on se trouvait en plein air. Au tournant de la Hohe Bleiche une grande barricade avait été dressée. Je n'arrivais toujours pas à savoir ce qu'était devenue la maison de mon ami. C'est seulement du sommet de la barricade

— et même alors j'ai dû réfléchir longuement, et je crois que mon cœur s'est mis à trembler — que je vis la maison. C'était incroyable, elle était accrochée, première ou dernière de la rue, au mur d'une autre maison, comme un rocher proéminent dans les brisants figés de cet océan de décombres. Et sur le pas de la porte un homme seul était en train de travailler, et c'était lui. Je poussai un cri et lui aussi; j'ai sauté en bas de la barricade et je suis tombé de mon long. Nous nous étreignîmes avec des gestes grotesques et les poils roux de sa barbe de huit jours m'égratignèrent le visage.

Il était en train de déblayer l'entrée. On ne pouvait entrer chez lui qu'en passant sur une planche. Les bâtiments d'en face s'étaient écrasés contre le rez-de-chaussée et la cave qu'ils avaient défoncée. Les flammes avaient noirci la maison et léché les fenêtres. Des nuits entières sa femme et lui avaient lutté pour tout éteindre. Mais s'ils ont réussi à se défendre contre le feu il n'en reste pas moins miraculeux que cette maison fût la seule à résister aux torpilles aériennes qui avaient tout ravagé dans un rayon de mille mètres.

Sa femme était accroupie au jardin devant un feu de bois et essayait de faire bouillir de l'eau. Un chat, qui s'était joint à eux, se tenait auprès d'elle; il avait une plaie profonde sur le devant de la poitrine et ses pattes étaient brûlées. Les chats de la ville méritent qu'on parle d'eux. Il était impossible de les déloger des ruines de leurs anciennes demeures. Ils rôdaient parmi les poutres calcinées ou encore fumantes et hurlaient de faim. Par pitié les gens leur apportaient ceci ou cela; ils se jetaient dessus et le dévoraient, prêts à se battre. Quant à les attraper, c'était impossible; il fallait user de violence ou de malice. En dépit de tous les soins qu'on leur prodiguait la plupart d'entre eux sont morts de nostalgie ou parce que la frayeur les rongeait après coup.

Jadis oublié et dissimulé par les immeubles au beau milieu de la ville, le jardinet était gris de poussière. Nous passâmes par derrière. Mon ami n'arrêtait pas de parler. Ici il y a trente-sept cadavres qui ont brûlé dans telle cave. « Et voyez donc, voici encore un soulier ensanglanté ». C'était une cave à toute épreuve, mais les portes s'étaient coincées. Et comme la provision de charbon qui se trouvait à côté avait pris feu, ils ont tous été grillés. La chaleur des murs les avait repoussés au centre de la cave. C'est là qu'on les a trouvé entassés. Leurs corps étaient gonflés par la chaleur. — « Montons par ici maintenant. » Et il m'aida à escalader un monticule qui s'était formé. Seul le portail du Jardin de la Convention émer-

geait du désert qui s'étendait à nos pieds. En avril nous y étions allés entendre les Concertos brandebourgeois. Et une cantatrice aveugle avait chanté : « Voici que s'annonce le temps des grandes souffrances ». Elle s'était tenue accoudée à la cymbale avec beaucoup de simplicité et d'aisance et ses yeux aux bords rougis s'étaient portés au delà des futilités terrestres pour lesquelles nous tremblions déjà; peut-être se posaient-ils là où nous en étions. Et maintenant il n'y avait plus qu'un océan de pierres.

Seul le peuplier du jardin, telle une lame de Damas, avait tenu bon, et son feuillage devint le refuge de quelques perruches évadées de leurs cages brisées. Du reste, les arbres! Ils mirent une hâte touchante à remplacer en peu de jours les feuilles roussies par de nouvelles pousses, se créant un autre printemps pour pouvoir respirer.

Et même les trois carillons Westminster avaient subsisté. Lorsque les murs s'étaient mis à frémir ils s'étaient avancés en titubant dans la chambre. Pourquoi nous troubler, mes frères! Continuons donc à marquer l'heure, malgré le fracas du dehors! Et l'un d'eux avait entonné avec une tendre et naïve insistance son petit cantique qui traversa l'abîme.

A l'Université, Misie et moi nous fîmes délivrer un sauf-conduit. Ensuite nous déposâmes nos lourds colis chez le portier et nous nous mîmes en route vers l'endroit où aurait dû se trouver notre domicile. Mais c'était un détour. On pourrait croire que c'est une chose pénible que de se trouver à l'endroit qui vous a abrité pendant de longues années et où il n'y a plus rien. Et qu'on croit sentir le poids des choses qui vous appartenaient s'abîmer sur vous. Et qu'alors on se met à pousser des soupirs ou à pleurer. Mais ce n'est pas pénible, c'est seulement incompréhensible. Si incompréhensible que l'on ne parvient même pas à en évaluer le poids. Et combien ce poids est épouvantablement lourd, si lourd que l'on n'ose plus respirer et qu'on se met à traverser le monde avec d'extrêmes précautions, voilà qui est presque impossible à dire.

Nous nous sommes trouvés devant cet endroit à quatre ou cinq reprises. Le premier jour l'appareil de chauffage était encore accroché tout en haut de la salle à manger. Ensuite ce pan de mur a cédé lui aussi et quelques jours après on a tout fait sauter. Il n'est resté qu'un tas de pierre, un tas beaucoup trop petit. Nous ne faisions que dire : mais ce n'est pas possible. Où donc est la vieille table massive avec le dessus en érable? Et le bahut? Tout cela devrait faire un tout autre amas. Oui, et je n'ai tout de même pas pu m'em-

pêcher de scruter le mur à la dérobée pour voir si par hasard la petite madone n'y serait pas restée accrochée. Mais il ne nous est rien resté, pas la moindre bribe de toutes ces choses que nous aimions et qui faisaient partie de nous. Sinon, comme nous le caresserions, ce petit quelque chose; il aurait représenté l'essence de tout le reste. Et en partant nous laissions un vide derrière nous. Et l'appartement? Ce qu'on avait en propre? Ce n'est pas possible. Et soudain tout existe de nouveau. On est chez des gens, ils ont une bibliothèque. Au fait! que de livres n'avions-nous pas! Ou bien ils font tourner un disque. Connaissez-vous ce Concerto? Bien sûr, c'est du Händel, nous l'avons aussi, il suffit d'ouvrir l'armoire. Mais vous savez, l'*Alleluia*, nous ne le jouons jamais qu'au Réveillon, une fois la crèche installée. C'est une tradition. D'abord l'*Alleluia* et ensuite, après la distribution des cadeaux, *Palestrina*. Le lustre à bougies est allumé, les autres aussi. Lequel est le plus beau, au fond? Le grand candélabre d'église ou le petit en étain? Ou la suspension Louis XVI, qui fait toujours un peu penser à l'Opéra? Voilà que tu oublies tout à fait le lustre en faïence blanche. Ah, les faïences! Elles ont subsisté à travers des siècles et des siècles. Elles venaient de Rouen, de Delft, de l'Allemagne du sud. Que de guerres — et elles ne s'étaient pas brisées. Et maintenant!

Parfois il ne s'agit que de recoudre un bouton. L'on a besoin d'une bobine de fil. Il y a tout ce qu'il faut dans la table à jeu, devant le fauteuil Récamier. Il faudra du reste le faire recouvrir après la guerre. On trouvera bien un tissu ancien qui fasse l'affaire.

Nous avions ceci, cela, nous avions, nous avions. Pas pour nous en vanter, non, mais cela sort tout seul de la bouche, cela demande à être décrit, cela ne veut pas mourir. Ce n'est pas enseveli sous les décombres.

Mais voyons, il ne s'agit que d'objets! Pensez donc, si vous aviez perdu des enfants ou votre femme? Oui, c'est vrai, disons-nous, et cela ne sert à rien. Est-ce nous qui ne savions pas vivre avec les choses, ou les autres? Comment le savoir. Au fond, nous ne les avons jamais possédées. Il y a toujours des livres insipides pour nous raconter l'ineptie selon laquelle les femmes veulent être possédées, et que c'est ce qu'il faut à leur bonheur. Toutes ces choses qui nous entouraient étaient seulement en visite chez nous. Nous respections leur vie individuelle, plus ancienne que la nôtre. Il nous arrivait d'avoir mauvaise conscience parce que nous ne pouvions pas leur offrir ce dont elles avaient l'habitude. Un palais

ou des salles de cérémonies. Les missels ne seraient-ils pas mieux dans une église? Si, et nous ferons le nécessaire pour que vous y retourniez après notre mort. Seulement, d'ici là, restez ici et faites comme chez vous — il y a tant de risques dehors. Vous êtes parfaitement libres, mais nous sommes responsables de vous; nous baisserons la voix et nous tâcherons de nous adapter.

Ou bien étions-nous en visite chez eux? S'efforçaient-ils de nous ménager, de ne pas s'arrêter à nos mœurs plus grossières et d'éviter poliment de nous faire sentir la différence de rang?

Si nous avions étouffé leur personnalité sous le poids de notre sens de la propriété, les protégeant ainsi du péril d'une vie individuelle, cela aurait-il fait leur bonheur? Non, mais les choses seraient plus faciles pour nous. Car un bien perdu peut être remplacé, mais un hôte, un ami? Gare à celui qui s'y risque. Nous pourrions nous payer un miroir. Un connaisseur dirait peut-être : ce miroir-là est plus précieux que les six miroirs que vous possédiez. N'empêche qu'il ne sera jamais qu'un objet de remplacement. Comment oublier les autres, ceux que nous aimions? Nous vous laissions toute liberté, y compris celle de nous quitter quand vous le vouliez. Et vous êtes partis. Mais nous sommes restés. Ne nous oubliez pas.

Mais n'était-ce pas une erreur que de vivre ainsi? Avons-nous mésusé des objets en les faisant servir à cacher les iniquités de la réalité? Cependant, ils ont péri pour nous protéger et nous voilà nus et privés d'un chimérique refuge. Cette question aussi doit être posée. Il faut avouer ou oublier, il n'existe pas d'autre alternative. Oublier! Quelques-uns des survivants étaient couchés sur le sol nu du monde. Ils se couchaient autour d'un feu, hommes et femmes. Ils étaient vêtus de haillons, trouvant cela tout naturel. Il faisait nuit. Il y avait des étoiles, celles de toujours. Alors quelqu'un se mit à parler en dormant. Personne ne comprit ce qu'il disait. Comme tout le monde fut troublé, pourtant; ils se levèrent et quittèrent le feu, l'oreille anxieusement tendue vers l'obscurité glaciale. Ils heurtèrent le dormeur du pied. Alors celui-ci s'éveilla. « J'ai fait un rêve. Je dois avouer ce que j'ai rêvé. J'étais au pays que nous avons quitté. » Il chanta une chanson. Le feu pâlit. Les femmes se mirent à pleurer. « Je reconnais : nous étions des êtres humains! » Alors les hommes se dirent entre eux : « s'il en était comme dans son rêve, il ne nous resterait plus qu'à mourir de froid. Abattons-le ». Et ils l'abattirent. Alors le feu les réchauffa de nouveau, et tout le monde était satisfait.

On nous imposa encore un bien pénible « aurait dû ». Le premier, ce fut le vieux boulanger à demi paralysé que nous vîmes boitiller devant nous lorsque nous tournâmes le coin de notre rue. « Ma femme a gardé une malle pour vous », nous cria-t-il. Nous courûmes tout joyeux à la boulangerie en face de chez nous. La malle se trouvait au rez de chaussée chez une voisine qui l'avait sauvée. Elle contenait un peu de linge, nous en fûmes très heureux. Nous pénétrâmes encore dans la cave d'une autre maison, voisine de la nôtre, et que l'incendie avait également détruite. La cave était une fournaise inimaginable, on ne pouvait y tenir que quelques instants. J'ai enfoncé une porte, craignant de voir la cave s'écrouler. Il aurait dû s'y trouver une autre de nos malles, mais on l'avait déjà volée.

La vieille boulangère nous donna de l'eau bouillie à boire, puis elle nous raconta : votre maison aurait dû être sauvée. Les gens n'ont pas fait attention. Au début il n'y avait presque pas de feu dans votre appartement. — Cette version fut confirmée par d'autres; d'autres encore dirent : non, il y a eu tout de suite trop de feu même dans la cage d'escalier. Toutefois les choses ne semblent pas s'être passées d'une manière bien brillante pendant la nuit du sinistre; notamment, les hommes ont manqué de résolution, ne songeant qu'à sauver leur bien. On n'a pas même ouvert la porte de notre domicile. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que la destruction de la maison fut opérée à partir de notre appartement. Il était en flammes dès les premières minutes de la première nuit d'attaque.

Ce qui rendit cet « aurait dû » plus pénible encore, c'est que les deux maisons contiguës à la nôtre étaient restées debout. En face, de l'autre côté de la rue, il y avait également encore quatre maisons. A part cela tout était détruit aux alentours. On pourrait donc à juste titre se demander : Comment se fait-il que ces quelques maisons aient été épargnées? Mais au lieu de cela nous demandions : pourquoi précisément la nôtre? Si nous avions été sur place nous l'aurions tirée de là. Nous savions bien que personne ne s'en soucierait en notre absence. — A la suite de quoi nous fûmes assailli par toute une horde d'« aurait dû ». Les fourrures, les chaussures du moins et un peu de linge auraient dû être sauvées. Peut-être aussi tel ou tel souvenir. Pourquoi d'ailleurs n'avons-nous pas expédié une partie de nos affaires, comme tout le monde? Nous n'avons pas même mis l'argenterie et les bijoux dans un coffre. C'eût été si

facile, mais tu n'as jamais voulu. Les journaux intimes, tout au moins...

Nos journaux? C'est juste, je m'aperçois tout à coup qu'ils ne sont plus là. Voilà vingt-cinq ans que nous les tenions. Ce n'étaient pas précisément des journaux, car ils n'enregistraient pas tant les événements que les idées suggérées par les événements. Non, pas les idées non plus, mais le chemin qui y mène. Oui, c'était un processus de pensée que j'inscrivais. De toute manière je ne les aurais jamais relus, j'en avais le dégoût. Pourquoi les ai-je écrits, en somme; d'une manière intermittente, sans doute, mais durant vingt-cinq ans pourtant? Et à quoi bon noter ceci? — Non, sans doute est-ce inconcevable qu'ils aient disparus, ces vingt-cinq ans, cette trace, ce chemin, mais comment peut-on se soucier de la conservation de ces notes? Ce serait par trop inconvenant. S'il y a quelque chose dont le destin doit décider, c'est bien cela.

Nous trouvâmes un « aurait dû » plus résistant à mettre en ligne. Nous nous dîmes : c'est probablement nous qui aurions été touchés, ou seulement l'un de nous. Car nous aurions été là-haut, chez nous, comme toujours. Mais ne me disais-tu pas toujours, lorsque je commençais à m'inquiéter, que cela ne nous atteindrait pas?

Et c'est vrai, nous n'avons pas été touchés.

Pendant trois ans j'ai prédit que j'en sortirais indemne avec celui qui se tient près de moi. Que les maisons s'écroulent à droite et à gauche; ne crains rien. — Je ne l'ai pas dit souvent; ni surtout à voix haute. Car il suffit de proférer pareille chose pour qu'elle perde son authenticité et sa valeur; il faut seulement le savoir. J'ai compris une seule fois, pendant une autre nuit de canonnade, pourquoi je ne serais pas touché et je te l'ai dit : c'est que le sort ne veut pas me rendre les choses si faciles.

A droite et à gauche, les maisons sont debout, mais la nôtre a disparu. Qu'est-ce donc qui nous a poussé à la quitter, si peu de temps avant, comme des animaux qu'un instinct force à abandonner leur vieille tanière? Ils ne savent pas pourquoi, et voilà qu'il y a un tremblement de terre.

Ne posons pas de questions, mais sachons accepter les choses pénibles. Est-ce ce que nous traversons en ce moment? Qui le sait? Dès que nous nous détournons des décombres de ce qui fut notre demeure, nous nous engageons dans une voie qui mène au delà de l'effondrement.

Cela commença par ce reflux vers Hambourg qui s'empara de

nous aussi avec une force élémentaire. Rien n'y tentait les gens, personne ne les appelait. Au contraire, les murs portent encore les affiches administratives interdisant, même sous peine de sanction, tout retour non autorisé. Mais les administrations furent impuissantes contre cette marée, et pour dissimuler cette impuissance, elles décrétèrent bientôt : celui qui ne revient pas encourt des sanctions.

Qu'était-ce donc qui poussait les gens à rentrer? Tout le monde disait : plutôt vivre dans un trou sous les décombres que d'être toléré quelque part. Mais ce n'est là qu'un raisonnement négatif. Ou bien cela voulait-il dire que là où avait été leur maison, ils avaient des droits à faire valoir, et n'auraient pas besoin de mendier? Était-ce tout ce qui nous restait de la notion de patrie? Ou n'est-ce qu'une loi d'inertie? Les flots que l'éboulement avait fait jaillir en tout sens, refluent pour remplir la bouche du volcan.

Et ce fut la cruelle recherche d'un abri précaire. L'affluence dans les administrations publiques. La harcelante précipitation autour d'une pièce de linge. La file d'attente patiente pour obtenir une assiette de grès. Et cette joie touchante et puérile sur le visage de ceux qui rentraient chez eux chargés d'un paquet, comme s'ils avaient arraché une concession au sort. Et ceux qui les rencontraient leur demandaient d'un air envieux et curieux : où donc peut-on acheter cela? Et pourtant ce n'était qu'un objet, de forme et de matière si peu dignes qu'on en aurait rougi en d'autres temps.

Mais ceci est déjà une autre histoire.

Est-ce à cause de la difficulté? Les gens s'efforcent de faire comme si de rien n'était. On est un peu plus à l'étroit, il faut se plier aux circonstances, mais voyez-vous, nous exerçons de nouveau notre profession, nous traversons la rue comme si rien ne s'était passé et les femmes recommencent à se parer.

Mais...

Ils savent que ce n'est qu'une feinte. Ils n'y croient pas. La coulisse fait défaut, l'illusion de la réalité. Le spectacle auquel j'ai assisté devant une maison vidée par le feu m'en a fourni l'illustration. Les cordes d'un piano à queue et leur châssis roussi couvraient les gravats du jardin comme une harpe. Une rose avait poussé là et s'était mise à fleurir parmi les immondices calcinées et les cordes brisées. C'était comme le motif décoratif d'une tasse en porcelaine ancienne. Autrefois on n'eût pas craint d'y mettre l'inscription : Tout fleurit et tout passe.

Certes, au moment du crépuscule tout le monde dit : ne nous encombrons pas d'objets, pour que rien ne nous retienne et que nous puissions nous sauver plus facilement. Comme si rien n'était plus naturel que d'avoir à se sauver de temps en temps... C'est inévitable; et bien qu'incompréhensible, il faut pourtant en prendre son parti.

Les gens se sont-ils faits plus légers pour se rendre les choses moins dures à supporter? Il arrive que quelqu'un dise : tout cela n'est encore qu'un début. On regrettera même cette époque-ci. Nous connaîtrons la famine, les épidémies et Dieu sait quoi. Les trois quarts d'entre nous périront. On n'y peut rien. Il faut avoir de la chance. — Tout cela est fort possible. D'autres villes ont été détruites depuis, quelques-unes sont en train de brûler à l'instant même, et celles qui ont été épargnées attendent leur heure dans l'anxiété. Le malheur de Hambourg ne compte déjà plus.

S'il ne compte plus, est-ce parce que nous ne sommes pas les plus à plaindre puisque nous avons déjà passé par là, et que c'est bien pire pour ceux qui se trouvent encore devant l'abîme, doutant s'ils le traverseront, parce qu'ils sont habitués à penser comme on était forcé de penser de l'autre côté, coincé entre hier et demain, sans une seconde de présent. Car ce que nous avons gagné, ce qui a changé, c'est ceci : nous sommes devenus présents. Nous nous sommes détachés du temps. Il veille encore sur nous, il nous ordonne de travailler et nous appelle aux heures des repas, et nous lui obéissons. Il nous arrive de négliger ses injonctions, car nous nous sommes enrichis d'une chose que nous ignorions jadis, mais alors il nous morigène : comme vous vous perdez dans les rêves! Cependant, le châtiment ne nous atteint pas. Pauvre cher Temps. Pourquoi s'agiter ainsi. Nous ferons volontiers tout ce que tu voudras pour te faire plaisir et pour ne pas te contrarier. — Je vous interdis de rester toujours en compagnie de cet étranger, dit le Temps, je vous enfermerai. — Voyons, mère, pourquoi? — Il vous gâte, et vous ne ferez jamais rien de bon. — Comment peux-tu savoir, mère. Il connaît de si beaux jeux. Il habite là-bas où il n'y a plus de maisons. Il arrive tous les après-midi par la vieille porte. C'est notre ami. Nous lui demandons toujours de bien vouloir nous emmener là-bas, là où il habite, Mais il refuse et nous dit : attendez encore, mes enfants. Ne veux-tu pas faire sa connaissance, mère? — Non, et vous allez rester ici. Ce n'est pas une société pour vous.

La mère est surchargée de besogne; elle fait la lessive, la cuisine

et entre temps elle doit aller à la cave, chercher du charbon. Lorsqu'elle remonte, les enfants sont partis. Elle s'approche de la fenêtre et les entend chanter :

Hanneton vole
Mon père est à la guerre
Ma mère est en Poméranie
Qui n'est plus qu'un incendie...

Nous nous sommes sauvés dans la rue et jouons avec la Mort. Alors le Temps s'installe tristement dans un recoin et se sent superflu.

Le plus dur est passé, ce qui l'est moins ne compte pas en comparaison. Ce n'est pas si terrible! Ce mot, je l'ai entendu dans la bouche de quelqu'un qui ne savait pas qu'il le prononçait. Ce n'était qu'un homme parmi le nombre incalculable de ceux qui auraient pu le dire tout aussi bien. Il me parla de la nuit qui avait voulu sa mort. Il le fit de la manière qui nous est commune à tous quand nous en parlons. Il suffit de cinq notes. La raison dit, comme c'est triste. Mais ce n'est pas triste, c'est simplement ainsi. Ce qui est triste c'est la raison, parce qu'elle croit avoir des ailes, qui ne lui servent jamais qu'à retomber.

Et celui qui me le raconta ne savait pas qu'il était en train de peindre, daus son langage sans images, un tableau qu'aucun poète n'aurait su peindre. Il dit :

Quelqu'un alors est venu dans notre cave et dit : maintenant il faut s'en aller, toute la maison brûle et elle ne va pas tarder à s'écrouler. Ils refusèrent pour la plupart, pensant qu'ils étaient mieux protégés. Mais ils ont tous péri. Quelques-uns d'entre nous l'ont suivi. Mais il fallait un grand courage. Il fallait sortir par un trou, et devant ce trou les flammes ne cessaient d'aller et venir. Ce n'est pas du tout si terrible, dit-il, du moment que j'ai réussi à parvenir jusqu'à vous. Alors je me suis enveloppé la tête d'une couverture humide et je suis sorti en rampant. Et nous sommes passés. Une fois dans la rue quelques-uns sont encore tombés. Nous n'avons pas pu nous en occuper.

Écrit en novembre 1943. Hans-Erich NOSSACK.

(*Traduit de l'allemand par Denise Naville*).

Étiemble.

SUR QUELQUES TRADUCTIONS DE CAVAFIS

Que penseriez-vous de celui qui louerait Mallarmé d'avoir écrit :

Tel que l'éternité en soi-même le transforme enfin

sous prétexte que ces mots composent un ingénieux équivalent de

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ?

A l'égard de Cavafis, que je le blâme, ou surtout que j'en ose l'éloge d'après ses traductions, je suis pourtant celui-là.

Ou bien supposez que dans le mot à mot grec de ce vers :

Je hume ici ma future fumée

il vous faille apprécier la valeur de ces *u*, de ces *f*, de ces allitérations et de ce *h* expiré de *hume*, qui forment en effet, plus que le sens du texte, le meilleur de mon plaisir.

On m'a dit pour me consoler, et j'ai lu en divers ouvrages, que les ruses phonétiques n'ont pas chez Cavafis l'abusive importance que leur donnent plusieurs poètes; que sa langue sèche, savante, prosaïque, non seulement accepte une traduction mot à mot : mais l'exige. Je n'en fus pas tout à fait rassuré. Je me rappelai en effet avoir traduit, et mot à mot me semblait-il, quand un exemplaire m'en fut communiqué après la Grèce délivrée, les deux premiers vers du *Bolivar* de Nicos Engonopoulos :

Γιὰ τοὺς μεγάλους, γιὰ τοὺς ἐλεύθερους, γιὰ τοὺς γενναίους, τοὺς [δυνατούς,
Ἁρμόζουν τὰ λόγια τὰ μεγάλα, τὰ ἐλεύθερα, τὰ γενναῖα, τὰ [δυνατά [1].

1. Μπολιβάρ Athènes, Icaros, 1944.

Cela donnait :

Aux grands, aux libres, aux nobles, aux puissants
Siéent de grandes paroles, libres, nobles, puissantes.

Peu de temps après, Robert Levesque publia le texte entier de *Bolivar*, qu'il avait traduit en français. En voici le début :

A ceux qui sont grands, qui sont libres, aux généreux, aux forts
Conviennent les hymnes grands, libres, généreux et forts [1].

Sans doute avions-nous compris l'un et l'autre la même idée. Aucun mérite. Mais nous n'avions apparemment ni entendu ni rendu le même ton. *Siéent* au lieu de *conviennent*, *paroles* et non point *hymnes* : la solennité se déplaçait d'un mot à l'autre. Et puis j'adoptais — à tort — un mètre poétique tandis que Robert Levesque s'en tenait au rythme de la prose, etc. Si j'avais ignoré le texte d'Engonopoulos, selon que je lisais l'une ou l'autre de ces versions, je ne pouvais que me faire de son génie deux idées opposées. Je fus donc fort embarrassé quand on me prodigua, pour m'aider, les traductions françaises, anglaises de Cavafis. (Répondons en passant à ce signe de sa gloire, les nombreuses et parfois impatientes versions.) Sans doute, en plusieurs circonstances, le texte français, à soi seul, m'éclairait les erreurs de celui qui l'avait forgé. Ainsi quand je lisais :

Les grandeurs tu dois craindre ô âme
Et surmonter tes ambitions
Si tu ne puis...

pas un instant il ne me venait à l'esprit de juger Cavafis selon ce balbutiement. Je consultai aussitôt la version de M. Théodore Grivas.

Crains les magnificences, ô mon âme!
Si tu ne parviens pas à dompter tes ambitions.

Et, sans même contrôler l'original, je sus que Cavafis ressemblait plutôt à ceci qu'à cela. Le texte grec, lorsque enfin je m'y reportai me confirma dans cette bonne conscience :

τὰ μεγαλεῖα νά φοβᾶσαι ὦ ψυχή,
κὰι τὲς φιλοδοζίες σου νὰ ὑπερνικήσεις
ἂν δὲν μπορεῖς... [2]

1. *Valeurs* nº 5, pp. 62-74. Le texte a été reproduit dans *Domaine Grec*, édition des Trois Collines, 1947, pp. 129-139.
2. *Ides de mars.*

Ou bien, si je lisais dans le numéro spécial de *la Semaine Égyptienne* (25 avril 1929) :

Une seule bougie suffit — sa lumière débile
Convient mieux[1].

mais, dans une autre version :

Une cire suffit — sa pensive lumière
Convient mieux.

Incapable que j'étais *a priori* de choisir sans recours au grec entre *pensive* et *débile*, ce qui ne veut pourtant pas dire la même chose, du moins pouvais-je en conclure que, quel que fût le texte original du premier hémistiche, il ne fallait le rendre ni par *une seule bougie suffit*, ni par *une cire suffit*; un vers de Supervielle s'imposait, impérieux : *suffit d'une bougie.* Le grec, quand j'y allai, ne me contredit pas :

Ἕνα κερὶ ἀρκεῖ — τὸ φῶς του τὸ ἀμυδρό
ἁρμόζει πιὸ καλά,...

Deux poètes ainsi se rencontrent, fusionnent : Ἕνι κερὶ ἀρκεῖ suffit d'une bougie[2].

Je ne m'en tirais pas toujours avec autant de feinte aisance. Ainsi quand je butai, chez M. Samuel Baud-Bovy[3] sur le passage que voici :

Lorsque les lèvres et la peau se ressouviennent,
Qu'il semble aux mains qu'encore elles effleurent

et que, pour m'éclairer, je consultai un autre essai de traduction du même texte, celui-ci :

Quand la peau et les lèvres se souviennent, et que les mains redeviennent sensibles comme l'ancien contact,

je ne savais plus que penser. La première version confine au charabia; la seconde est bien gauche, ou froide. Cette fois je peinai sur le texte

1. Traduction Singopoulo.
2. J'observai à cette occasion que ἀμυδρό serait mieux rendu par « ténue », et qu'il faut en tout cas éliminer « pensive » Cf. Γιὰ νἄρθουν, ποιήματα, p. 111.
3. *Poésie de la Grèce Moderne*, Lausanne, éd. de la Concorde, 1946, p. 116.

d'Επέστρεφε [1] avant de rafistoler en un texte approximatif les morceaux défendables de l'un et l'autre essai :

Chaque fois que les lèvres et la peau se souviennent
et qu'il semble à nos mains encore qu'elles attouchent.

Oh! je ne prétends pas que me satisfasse le ravaudage : du moins ai-je supprimé les équivoques de la syntaxe et la cacophonie (kankor) qui déparaient la traduction de M. Baud-Bovy; et, je crois, avec *attouchent*, un peu moins mal rendu ἀγγίζουν.

Fort éloigné jusqu'ici d'*apprécier* Cavafis, j'arrivais tout au plus, en critiquant ses traducteurs, à redresser grâce à lui quelques-unes de leurs faiblesses. Mais l'écrivain, le poète Cavafis, allais-je enfin l'approcher?

Je repris alors toutes les traductions dont on m'avait comblé, et mis en un tas celles des poèmes les plus beaux, les plus célèbres, ou les plus souvent traduits : *Ithaque*, *Les Barbares*, *Cierges*. Je les comparai dans le détail au grec : bientôt j'étais écrasé sous un tel amas de notes, de gloses que je résolus de borner mon enquête à l'un de ces poèmes. Je choisis donc le plus court : κεριά; j'en avais quatre traductions, trois françaises : celle d'Athina J. Pappa [2].

Les jours à venir se dressent devant nous
Ainsi qu'une file ardente de cierges,
De petits cierges dorés, lumineux et vivants

Les jours passés demeurent en arrière
Morne file de petits cierges éteints
Les plus proches fument encore
Cierges refroidis, fondus et tout courbés.

Je ne veux pas les contempler, leur vue m'attriste
Et je m'afflige en songeant à leur premier éclat
Je regarde devant moi les petits cierges qui brûlent

Je ne veux pas me retourner et découvrir avec effroi
Combien vite la sombre rangée s'allonge
Combien vite s'accumulent les cierges éteints.

1. Ποιήματα, p. 47.
"Οταν τὰ χείλη καὶ τὸ δέρμα ἐνθυμοῦνται,
κ᾿αἴσθάνονται τὰ χέρια σὰν ν᾿ἀγγίζουν πάλι.

2. *La Semaine Egyptienne*, 25 avril 1929, p. 11.

Celle de M. Samuel Baud-Bovy :

Les jours aimés que nous avons à vivre
Se dressent devant nous comme des cierges
Une ligne de cierges allumés
De petits cierges d'or, chauds et vivaces.

Les jours passés demeurent en arrière
Cierges éteints en ligne pitoyable;
Ceux qui sont le plus près fument encore,
Des cierges noirs, recourbés et fondus.

Je ne veux pas les voir ! Leur aspect me désole
Et je souffre en pensant à leur éclat premier :
Je regarde en avant mes cierges allumés.

Je ne veux pas me retourner, craignant de voir
La ligne sombre s'allonger si vite,
Les cierges éteints se multiplier.

Celle enfin que cite Edmond Jaloux dans sa préface aux traductions de M. Théodore Grivas [1].

Les jours de l'avenir se dressent devant nous
Comme rangée de cierges allumés,
De cierges chauds, vivaces et dorés.

Les jours passés demeurent en arrière,
Morne rangée de cierges consumés,
Dont les plus proches sont encore fumants,
Cierges glacés, fondus et recourbés.

Je ne veux pas les voir ; leur aspect me rend triste,
Et triste est la pensée de leurs clartés anciennes,
Je contemple, en avant, mes cierges allumés.

Je ne veux pas me tourner, et voir avec horreur
Combien vite s'allonge la sombre ligne, — combien
Des cierges consumés vite s'accroît le nombre.

1. Constantin Cavafis, *Poèmes*, Lausanne, Abbaye du Livre, 1947, p. 18.

Assurément, si la poésie n'a pour objet que de convoyer des idées, ces trois traductions de cierges, et la version anglaise [1] transmettent bien la même notion. Toutefois et même s'il ne s'agit ici que de notions, d'idées, de sémantique, je suis touché de quelques anomalies. L'un des traducteurs emploie toujours le mot *cierges*; les deux autres alternent *cierges* et *petits cierges*; mais quand l'on dit l'un, c'est l'autre parfois que dit l'autre. Ailleurs, et manifestement en vue de rendre une même idée, l'un donne : *file*, *file*, *rangée*; l'autre *ligne*, *ligne*, *ligne*, le troisième, enfin, *rangée*, *rangée*, *ligne*. Il faut supposer que l'un a tort de répéter trois fois le même terme; ou bien, c'est deux des trois traducteurs qui se trompent en mettant deux mots sur un seul de Cavafis. Du moins, me dis-je, et encore que celui-ci traduise *éteints* ce que l'autre veut exprimer par *consumés*, tous les traducteurs ont-ils cette fois adopté un mot unique : deux fois *éteints*, ou deux fois *consumés*. A la bonne heure. Je lus κεριά, pour les en féliciter, et tâcher de choisir, selon le grec, entre *éteints* et *consumés*. Mal m'en prit. Le grec ici avait deux mots. Deux mots dont le choix se voulait expressif, et y réussissait. Dans γραμμὴ κεριῶν σβυσμένων, le participe indique l'aspect *imperfectum* du verbe, et rend exactement l'idée que je présume avoir été celle de Cavafis, et cela d'autant mieux que le mot σβυσμένων s'étire et s'allonge à la fin du vers comme s'il hésitait lui aussi à disparaître. En revanche, au dernier vers, la brièveté de σβυστά caché au milieu du vers, exprime ingénieusement, par chance, l'as-

1. La voici, d'après C. C. Tarelli. *An Alexandrian poet of today*, article manuscrit que M. Timos Malanos voulut bien me communiquer.

Candles.

The lovely days the future holds for us
Stretch out before us in a long-drawn line
Like a bright row of candles trimmed and lit,
Candles all golden and warm with vivid flame.

The days now past and gone stretch out behind
Like a sad row of candles quenched and dead,
The last still sending forth grey wreaths of smoke :
Poor, blackened candles, cold and half consumed.

I will not look at them, they make me sad,
And sand the memoy of their light that was.
I will look forward at my lighted candles.
I will not turn lest I should start to see
How fast the lengthening line of blackness grows,
How rapidly the spent lights multiply.

pect *perfectum* du même verbe, et que ces cierges-là sont tout à fait éteints. Cette fois, c'est πληθαίνουν, avec sa longueur et sa lourdeur cherchées, qui marque la gravité du sens. Du coup mis en défiance, je contrôlai la traduction de *cierges*, ou *petits cierges*. Elle ne valait rien, chacun au petit bonheur, au grand malheur, mettant *cierges* pour κεράκια ou *petits cierges* pour κεριά. Parfois même, le mot juste. Je continuai donc l'examen, ou la confrontation, à chaque instant surpris de lire un texte grec différent des trois traducteurs, et chaque fois meilleur que la meilleure des trois[1]. D'autres difficultés déjà me sollicitaient. Sont-ils *vivants*, les cierges, ou *vivaces*? Il vaudrait de le savoir. Ils sont ζωηρά, c'est-à-dire *vivaces*. Pourquoi donc, en les disant *vivants*, diminuer leur vitalité?

1. En fait, il existe plusieurs versions de Κεριά, ainsi que le révèle un livre récent de M. Michel Péridis sur la vie et l'œuvre de Cavafis (Athènes, Éditions Icaros, achevé d'imprimer en février 1948). Une première version avait paru dès 1900 dans Ἐθνικόν Ἡμερολόγιον (*Almanach National*) de feu Constantin Scocos. Détail curieux, le texte alors imprimé, tel du moins que le reproduit, p. 309, M. Michel Péridis, n'est pas ponctué, ou à peine. Diverses variantes orthograghiques (μέραις pour μέρες) nous inciteraient donc à supposer une intervention de M. Scocos. Mais son *Almanach National* était présenté avec raffinement. Alors? Faut-il accuser M. Péridis lui-même, dont l'ouvrage parfois étonns ou irrite? Il faudrait surtout consulter le manuscrit de Cavafis, comparer avec celui de 1911 le texte de 1900. A quoi s'ajoute que, p. 150, M. Péridie fait allusion à une première ébauche, écrite en août 1893, et au sujet de laquelle il mentionne un certain « Dossier Anastassiadis ». Grâce à M. Hadjiandréas, à qui cet essai doit plus d'un heureux détail, j'ai appris que M. Anastassiadis, lettré alexandrin, possède en effet quelques lettres et manuscrits anciens de Cavafis. Y figure, outre un texte de Κεριά, une lettre que M. Péridis suppose avoir été écrite en 1896; l'auteur y appréciait son poème : « *Candles* is one of the best things I ever wrote ». Rien n'est très clair dans l'essai de M. Péridis; mais, à moins que le dossier Anastassiadis ne révèle un quatrième état du poème, nous devons considérer qu'il existe, actuellement connues, trois versions de Κεριά :

1° Celle de 1900, en forme de sonnet blanc, qu'en 1936 M. Baud-Bovy eut l'idée singulière d'aller chercher dans l'*Almanach National* (même erreur commise par M. Tarelli) :

Ἡ ἀγαπηταὶς τοῦ μέλλοντός μας μέραις
ἀραδιασμένες στέκοντ' ἐμπροστά μας

2° Celle de 1904 (plaquette de 14 poèmes).

3° Celle de 1935, dans l'édition définitive, avec une seule variante au cinquième vers où γράμμή remplace le σειρά de 1904.

Aucun traducteur ne semblait soupçonner la variété des versions. Les erreurs qu'on leur reproche ici, ce sont, bien entendu, celles-là seules qui sont facteurs communs aux trois états connus, ou celles dont ils sont, chacun pour soi, responsables.

Sont-ils *chauds*, ou *lumineux*? Ils sont ζεστά, et donc *chauds*, comme les marrons chauds, ou les petits pains chauds. Un petit pain chaud, l'avez-vous jamais appelé lumineux? Alors? Ainsi du reste, hélas : « Je ne veux pas les contempler », écrit l'un; « je ne veux pas les voir », écrivent les deux autres. Cavafis avait dit : βλέπω, *voir*, ce qui convient beaucoup mieux que *contempler*. Deux lignes plus bas, c'est au contraire κυττάζω qui s'impose, *regarder*. Et non plus : *voir*. Regarder, avec la conscience, et l'attention qui toujours se marquent en ce mot. *Regarder*; non pas pourtant *contempler*, ainsi que dans la version que cite M. Jaloux. Le poète regarde, il ne contemple pas ses cierges. *Ses* cierges : ἀναμένα μου κεριά Pourquoi négliger ce μου, si important, si douloureux? Il fallait à tout prix qu'il s'agît de « mes » cierges. Mais c'est au dernier tercet que j'ai le plus exactement compris tout ce que je perdais, confiné aux textes français. Je conviens qu'il est malaisé de restituer l'effet des quatre -ω qui se répercutent, et qu'il faudra sans doute les sacrifier, comme aussi le retour des -α du pluriel neutre au troisième vers et au septième, retour qui renforce les allitérations, ou analogies phonétiques expressives : celle de χρυσά du vers 3 qui a son écho dans le κρύα du vers 7, lui-même prolongé par le κυρτά du même vers. Du moins pouvait-on, devait-on tenter de conserver en français le parallélisme final :

Τὶ γρήγορα ποῦ ἡ σκοτεινὴ γραμμὴ μακραίνει,
Τὶ γρήγορα ποῦ τὰ σβυστὰ κεριὰ πληθαίνουν.

parallélisme aussi rigoureux que celui de la syntaxe chinoise, avec ses τί γρήγορα ποῦ, *combien vite*, en évidence au début des deux vers, et ces deux mots lourds de sens, μακραίνει, πληθαίνουν, en autre évidence, et complémentaire, à la fin. Or je ne vois aucun des traducteurs qui ait tenté de restituer la valeur du procédé. La même remarque, je devais la faire à propos de μὲ λυπεῖ... καὶ μὲ λυπεῖ, que deux sur trois des traducteurs interprètent par deux mots différents, et que le troisième rend à peine, par *triste*, alors que dans λυπεῖ survit la notion d'affliction et de deuil.

A ces comparaisons j'avais du moins gagné de constater la sûreté avec laquelle Cavafis choisit ses mots.

Dès ce poème du début je relevai des intentions subtiles, une volonté minutieuse partout présente, mais avec tant de tact que plusieurs l'ont ignorée. Et voici même que je devinais la principale des méprises : en me récitant les trois versions plus ou moins cou-

pables, j'observais qu'on y avait essayé et souvent réussi des alexandrins blancs, et donc, selon toute vraisemblance qu'on sacrifiait le sens pour obtenir ce rythme. Or il est manifeste et connu, que ni les rimes, ni les quinze syllabes des poésies populaires, ni quelque loi métrique fondée sur les temps forts ne commandent ici la prosodie de Cavafis dans le texte définitif. Lui qui se proposait de disloquer le vers conventionnel, voilà qu'on s'efforce de le mettre au pas cadencé! Quel contre sens général! J'ai dit les subtils rappels de sons que favorise la langue grecque (περασμένες μέρες, par exemple); il faut, si possible, en inventer d'équivalents. Mais traduire κεριά sur un rythme d'alexandrin, c'est contrarier l'effort du poète d'Alexandrie.

J'en venais à l'idée d'une autre traduction, que j'essaierais de faire selon les principes qu'on sait avoir été ceux de Constantin Cavafis, de cet homme qui se levait la nuit et réveillait son imprimeur pour lui faire déplacer une virgule, quitte à la rétablir le lendemain. Puisque Cavafis, comme Léon-Paul Fargue, reconnaissait que l'art est aussi une question de virgules, j'allais, virgule à virgule, m'essayer sur κεριά :

Cierges.

Les jours de l'avenir se dressent devant nous,
Comme un alignement de petits cierges allumés,
De petits cierges dorés, chauds et vivaces.

Les jours passés restent en arrière
Triste rangée de cierges qui se consument ;
Les plus proches exhalent encore de la fumée,
Cierges froids, fondus, tordus.

Je ne veux pas les voir : leur aspect m'afflige,
Et la pensée m'afflige de ce qui fut leur lumière
Devant moi je regarde mes cierges allumés.

Je ne veux pas me retourner, de peur de voir avec horreur
Combien vite la rangée sombre croît en longueur
Combien vite les cierges éteints croissent en nombre.

Par *f*roids et *f*ondus, par fond*us* et tord*us*, par *lumière* et *allumés*, par *peur* de voir avec horr*eur*, j'ai tâché de rendre, un peu (un très peu) quelques-uns des effets obtenus par Cavafis. Si je n'ai pas conservé la racine σβυσ- de σβυσμένων et de σβυστά c'est afin de

restituer approximativement la longueur relative et le sens exact des deux mots : *qui se consument*, pour σβυσμένων, *éteints*, pour σβυστά. Et si je traduis d'un seul mot, *voir*, le βλέπω et le διῶ du grec, c'est faute d'avoir découvert en français un synonyme exact de *voir* mais qui ne s'emploierait qu'en français d'Alexandrie ou de Constantinople [1]. Et comme je regrette de n'avoir pas deux mots longs et lourds à loisir, l'un pour μακραίνει l'autre pour πληθαίνουν. Comparant donc à mon tour ma version au grec de Cavafis, je m'aperçois que c'est encore le grec qui me satisfait le mieux.

A l'occasion du Festival Cavafis organisé en mars 1948 par le Foyer alexandrin des intellectuels hellènes, et en l'absence de Robert Levesque qui, dans sa *Clé d'Alexandrie* [2], avait parfaitement parlé de Cavafis, je fis de mon mieux pour mon plaisir et pour la gloire du poète : je parlai de ses traducteurs, et dis à très peu près ce que je viens d'écrire. Trois jours après mon exposé, le 6 mars, Mme Athina J. Pappa, qui — à mon insu — se trouvait dans l'auditoire, m'écrivit une longue lettre et fort courtoise, pour discuter quelques-unes de mes critiques. Comme on ne saurait jamais descendre à trop de détail pour apprécier la poésie, je résume, en les traduisant du grec, les cinq griefs qu'elle opposait :

1° Au sujet des deux épithètes *vivaces* et *vivants* le poète lui-même préférait la seconde.

2° Quant aux deux participes σβυσμένων et σβυστά, Cavafis lui-même aurait avoué n'avoir choisi le premier que pour le rythme.

3° Pour justifier « je ne veux pas les contempler », Mme Athina J. Pappa veut bien m'apprendre que Cavafis était « le type du penseur, de l'homme méditatif » et que, par conséquent, il « contemplait » (παρατηροῦσε) l'image de ses cierges;

4° C'est une faute d'impression qui lui prêta « *les* petits cierges »; elle avait bien traduit le μου, par « mes »;

5° Mme Athina J. Pappa me fait enfin observer que sa mère, qui vivait à Constantinople, y observa la forme διῶ pour ἰδῶ.

Je répondis le 19 mars :

« 1° Au sujet des deux épithètes : *vivaces* et *vivants*. Vous me dites que le poète lui-même préférait *vivants* à *vivaces*, et pour des raisons d'euphonie. Il se peut. J'estime toutefois imprudent de la part d'un homme qui, me dit-on, ne savait pas très bien le français, de se prononcer sur des questions d'euphonie. J'estime d'autre part,

1. διῶ est en effet du grec de Constantinople.
2. *Valeurs*, nos 7-8.

quelque respect que j'aie pour Cavafis, que c'est une faiblesse de sacrifier le sens à l'euphonie. C'est arrivé plusieurs fois à André Gide : il n'y a pas lieu de l'en féliciter. Et je ne suis pas de ceux qui jamais accepteront de tomber volontairement dans ce travers. Je suis d'ailleurs surpris que Cavafis, dans ce cas particulier, ait sacrifié le sens à l'euphonie. Je sais que dans la traduction anglaise du poème *Un de leurs dieux* (traduction due à M. Valassopoulo), Cavafis n'acceptait pas qu'on traduisît son ἀφθαρσία par « immortality » sous prétexte que « incorruptibility » était cacophonique. La cacophonie, écrivit-il, plutôt que le faux-sens. Cette confidence, Cavafis la faisait à M. Hadjiandréas, qui la communiqua par lettre à M. Malanos. Vous pourriez sans doute retrouver ce témoignage dans le dossier cavafien du critique alexandrin [1].

2° Vous me dites que Cavafis a déclaré avoir choisi σβυσμένων à cause du rythme. Encore que nous devions être prudents quand nous parlons du rythme dès qu'il s'agit de Cavafis, puisque chez ce poète les rythmes ne se conforment point à ceux d'une poétique traditionnelle, mais plutôt se rapprochent des rythmes de la prose, je suis d'accord, il me semble, avec vous. Qu'ai-je en effet suggéré à ce propos? Que « l'aspect imperfectum du verbe », qui me paraît un fait incontestable, se trouve rendre exactement l'idée de Cavafis, et « cela d'autant mieux que le mot σβυσμένων s'étire et s'allonge à la fin du vers comme s'il hésitait, lui aussi, à disparaître ». Je dis en somme que Cavafis a utilisé ingénieusement, pour obtenir un rythme qui a une valeur je dirais presque : impressionniste, un aspect verbal qui, par chance exact quant au sens, correspondait assez bien au sentiment.

3° A propos de votre « je ne veux pas les contempler », vous m'indiquez que Cavafis était le type du penseur, de l'homme méditatif, du philosophe et que παρατηροῦσε (il contemplait) l'image des cierges, etc. Je me permets de n'être pas tout à fait d'accord avec votre traduction de παρατηροῦσε qui me paraîtrait plus exactement rendu par : il observait. Le problème n'est d'ailleurs point là, puisque je n'ai pas à me demander, quand je traduis βλέπω, si Cavafis était poète, philosophe, ou s'il παρατηροῦσε. En effet, le débat porte sur la traduction de βλέπω et de διῶ, me semble-t-il; c'est *voir* et non pas *contempler*.

4° Vous me dites avoir traduit ἀναμένα μου χεριά, « mes petits

1. M. Timos Malanos a publié trois volumes d'études cavafiennes : deux tomes sur le poète et sa mythologie (Alexandrie, 1943); un an plus tôt, les gloses de Cavafis sur ses propres poèmes.

cierges » et avoir été fâcheusement surprise quand le typographe a transformé le *m* en *l*. Je regrette en effet pour vous cette erreur et j'ai assez souvent souffert de fautes d'impression à mon détriment pour participer à l'agacement que vous avez dû éprouver en m'entendant vous reprocher une erreur qui était celle du prote. Dont acte, bien entendu. Reste que je crois en effet qu'il importe de traduire μου et que ce n'est pas chaque faute d'impression qui produit un beau vers comme celui qu'approximativement vous prêtez à Malherbe [1].

5° Vous voulez bien me faire observer, à propos de δῶ, que Madame votre mère, qui vécut à Constantinople, y a en effet observé cette forme au lieu du classique ἰδῶ. C'est bien, me semble-t-il, ce que j'ai dit, puisque j'écris dans mon article : « c'est faute d'avoir découvert en français un synonyme exact de voir, mais qui ne s'emploierait qu'en français d'Alexandrie ou de Constantinople » que j'ai traduit d'un seul mot le βλέπω et le δῶ. Si je n'ai pas précisé que le δῶ pouvait avoir la valeur du futur, c'est qu'il n'importait pas en l'espèce. A ce propos, je viens d'apprendre que δῶ se dit aussi parfois pour ἰδῶ à Missolonghi. Je pense toutefois que nous avons raison de le considérer comme une trace de grec de Constantinople, puisque la famille de Cavafis était originaire de Byzance. »

Le 25, en français cette fois, Mme Athina J. Pappa répondait à ma réponse : « Je vous remercie de votre lettre que j'ai lue avec beaucoup d'intérêt, et où vous réfutez (dois-je dire *laborieusement*?) presque toutes mes objections au sujet des *Cierges* de Cavafis. Je regrette vraiment qu'une de mes ... erreurs de jeunesse ait pu donner matière à de si longues discussions; mais aussi, pourquoi avez-vous choisi précisément ce poème comme le plus représentatif de l'œuvre de Cavafis et en avez-vous fait le thème de votre conférence? » Pourquoi? Mais parce que Cavafis le considérait comme « une des meilleures choses qu'il ait jamais écrites »; et puis, je l'ai dit, pour sa brièveté. (Or, voyez la longueur du commentaire!)

Nous convînmes de publier s'il se pouvait tout ce débat, car c'est le genre de scholies qu'eût aimé susciter le poète grammairien.

ÉTIEMBLE.

1. Rappelez-vous, m'écrivait-elle, « le vers connu *Et rose elle a vécu ce que vivent les roses* », alors que Malherbe aurait écrit : « Et Rose vécut ce que vivent les roses ».

P. Laurin.

LA LOGIQUE DES FOUS

Dans une récente chronique, Étiemble contestait ici même que la bombe rendît vaine toute protection, impossible une guerre longue, ou qu'elle bouleversât la stratégie. Quant à ses effets sur le corps humain, ils ne seraient peut-être pas, pour chaque blessé, plus douloureux ni plus atroces que ceux des gaz toxiques ou d'un éclat d'obus bien placé, — quoiqu'ils parlent davantage à l'imagination, parce qu'ils sont moins connus. Nous pensons qu'Etiemble a raison. Il n'en est pas moins remarquable que les militaires de tous les pays, et, pour leur modeste part, les nôtres, tenant pour acquises les nouvelles modalités de l'art militaire, définissent froidement un système de préparation militaire qui est absurde en tout cas, puisque, pour le mettre en pratique, il faudrait lui sacrifier toutes les forces et toutes les activités qui donnent un sens à la vie de la nation en temps de paix. Par des voies différentes, la chronique d'Etiemble et celle que nous publions aujourd'hui aboutissent à la même conclusion : la neutralité. *T. M.*

MENACE ATOMIQUE ET DÉFENSE NATIONALE (II)

(*Revue de Défense Nationale*, décembre 1948)

« La bombe atomique supprimera-t-elle la guerre terrestre par la seule destruction aérienne du pays attaqué?...

... l'agresseur visera sans doute à mettre hors de cause du premier coup le pays attaqué, soit en le détruisant aussi complètement que possible soit en provoquant chez lui un effondrement moral qui améne sa reddition.

Mais comment « détruire » un pays entier, un bloc de pays, un continent?...

Comment peut-on, dans ces conditions, prévoir le processus de l'agression? »

Suit une description de ce processus empruntée au général américain Kenny : « écrasement des centres industriels et des populations », puis entrée en scène des forces parachutées, aéroportées et de surface.

Suit une étude de la parade à prévoir :

Dispersion des industries et des populations urbaines *à entreprendre dès le temps de paix*... création d'abris anti-atomiques, étanches à la radioactivité grâce à des revêtements de plomb et autres... « Dans les villes, les caves étayées de nos vieux immeubles ont fini de jouer leur rôle »... Installation permanente des usines de guerre sous rocher, construction d'abris bétonnés étanches sous les camps d'instruction.

Étude de la défense active : Neutraliser les forces aéroportées... Bloquer les forces de surface : « Ceci pourrait être réalisé par la création de zones infranchissables : atomisées, radio-activées, ypéritées, inondées, abondamment minées, etc.... créées et entretenues par des ensembles fortifiés capables de se défendre eux-mêmes dans toutes les directions, notamment à revers...

Avec leurs radars, rockets, projectors, émetteurs de radiations, et surtout blockhaus de lancement et de guidage, ces ensembles, appuyés en arrière par les ensembles de l'intérieur, étendraient jusqu'au cœur du pays ennemi la zone marginale de mort tendue devant la frontière...

A cette évocation, on s'exclamera avec horreur : Mais c'est une ligne Maginot atomique que vous nous proposez là! Une réédition de cette ligne qui a fait faillite! »

Suivent la réponse à cette critique et des considérations sur l'offensive et la défensive; sur la mobilisation sous la menace de porteurs atomiques non interceptés; sur la conception fausse et nuisible de la concentration *a priori :*

« En somme, la « Concentration stratégique » *a priori* serait remplacée par une « Dispersion stratégique » de « Corps de bataille » disposant de moyens de transports terrestres et aériens, avec une infrastructure et un réseau routier « en étoile » leur permettant de passer rapidement à la manœuvre stratégique offensive dans toutes les directions.

Dès que, après le premier désarroi inévitable provoqué par l'agression atomique, notre parade aura joué contre les forces aériennes,

aéroportées, et de surface, et que notre riposte atomique aura ébranlé l'agresseur, il faudra reprendre l'initiative en attaquant du fort au faible, c'est-à-dire par concentration de moyens sur une ou plusieurs directions. Déclenchées brusquement par convergence de plusieurs « groupements tactiques autonomes » sur un ennemi déjà entamé, ces actions offensives, non inscrites sur le terrain, sont de nature à réaliser la surprise et la supériorité des forces sur la direction choisie.»

Conclusion. Il ne faut plus recommencer les erreurs de 1914 et de 1940. Cette fois, elles ne pardonneraient plus.

« Le problème est d'abord d'ordre moral ».... Il faut s'adapter... cette adaptation sera d'autant plus facile que, familiarisé avec le danger atomique, le pays aura conscience que parades et ripostes sont conçues et préparées...

Il est enfin d'ordre national, comme la guerre elle-même, la « Guerre totale ». Il exige un effort général et un équipement du territoire qui ne pourra être réalisé que progressivement et au prix d'énormes dépenses, mais moins ruineuses que les pertes qu'entraînerait une impréparation fataliste...

Pour terminer, le vœu que ces préparatifs restent aussi inutiles que les masques et stocks de gaz, mais soient « pour un agresseur atomique éventuel, le commencement de la sagesse, si toutefois une révolte de la conscience universelle ne suffit pas un jour à interdire pratiquement un moyen de destruction dont l'emploi constitue un recul de la civilisation chrétienne ».

Colonel GOUTARD.

***

Le document partiellement cité, ou résumé ci-dessus, a été pris au hasard parmi les articles analogues qui se multiplient dans nos revues militaires. Il est d'ailleurs anodin par rapport à ce qui paraît dans les publications anglo-saxonnes.

Pâture habituelle de nos officiers supérieurs, cette littérature — non secrète — est ignorée du grand public. Elle aide à prendre conscience de la réalité essentielle de notre époque, de la gestation au sein des temps modernes des temps futurs. Portant l'estampille officielle, elle ne saurait être traitée par le mépris. Il faut s'efforcer de l'analyser de sang-froid.

On y trouve d'abord, exprimé de façon simpliste, ce que l'auteur

a prétendu y mettre : un schéma technique de la prochaine guerre d'agression et de ce que devraient être parade et riposte.

On réalise ensuite ce qu'impliquerait, dès le temps de paix, dès maintenant, la préparation sérieuse préconisée par l'auteur — et inversement l'inanité par comparaison, de nos préparatifs actuels, cependant ruineux.

Enfin, on y découvrira, avec plus ou moins de stupeur ou de curiosité — un type nouveau d'humanité déshumanisée, une psychologie qui n'est même pas la mentalité primitive ou bestiale, mais qui correspond à ce que Bernanos appelait la barbarie polytechnique. C'est l'état d'esprit du militaire du XXe siècle.

* * *

Mortifiés par le reproche d'avoir toujours préparé la *dernière* guerre, nos stratèges se piquent donc maintenant de ne pas être pris au dépourvu par la *prochaine*, et de faire preuve d'imagination. Ils prévoient. Ils décrivent les phases successives de ce phénomène cosmique, ils organisent des champs de bataille au sein du chaos. Ils mobilisent, concentrent, interceptent, détectent, neutralisent, manœuvrent, ripostent, nettoient (!) le territoire... Ils traduisent l'Apocalypse en règlement d'État-Major pour grandes unités.

Dans ces conditions, rien ne paraît irréalisable. On pourra aisément constituer « une couverture aérienne de surface réalisant un quadrillage sur tout le territoire ». On pourra éviter un « désordre catastrophique » dans la mobilisation, à condition d'appliquer une doctrine saine qui se ramène à trois principes simples : *minimum de mouvements*, *minimum de masse*, *minimum de temps*.

* * *

A aucun moment — à part la phrase de la fin mise là par un reste de pudeur et, semble-t-il, pour la forme — il n'est fait allusion au caractère monstrueux de cette guerre. Le mot « horreur » n'est écrit qu'une fois, on ne prête ce sentiment au lecteur qu'une fois : à propos d'une conception militaire qui s'est révélée erronée.

Mais Paris et toutes nos grandes villes anéanties, cela ne fait pas horreur. Cinq ou six millions de cadavres et autant d'innocents à l'agonie, cela ne fait pas horreur. Il restera un certain pourcentage

de survivants valides, aptes à former les éléments de dispositifs variés, de groupements tactiques autonomes, prêts à être lancés, grâce à une infrastructure en étoile, sur un ennemi lui aussi « entamé ». Ces forces auront en effet « un moral offensif », un moral qui aura été sauvegardé jusqu'au moment favorable, si on a su les préparer à supporter stoïquement ce nouveau genre de bombardement, si le pays a été « familiarisé » par avance avec le danger atomique. *Le problème est d'abord d'ordre moral.*

Ce style, nous le connaissons. C'est celui de toutes les revues militaires du monde. Ainsi, il y a une vingtaine d'années, *Deutsche Wehr*, avec cette même complaisance supérieure que confère la technicité, avec ce même ton sûr de soi, lucide et moralisateur, décrivait le caractère nécessaire de la prochaine guerre faite non plus seulement à une armée, mais à une nation, à ses industries, à sa race, aux sources même de la vie. Mais nous savons aussi grâce à Plievier ce que fut dans l'enfer glacé de Stalingrad la transformation de ces orgueilleux doctrinaires si dédaigneux de la souffrance et de l'angoisse humaine, ce que fut la dégradation de ces brevetés d'État-Major en loques sanguinolentes, honteuses, en misérables claquant des dents, hallucinés d'épouvante.

Loin de nous la pensée d'assimiler les officiers français aux prussiens, aux nazis, car les premiers se défendent de préparer une agression. Mais sur le plan professionnel tous les militaires se sentent frères, ou se ressemblent; d'autre part on ne peut nier que notre État-major se soit laissé lier à l'État-major américain au sein duquel existent de forts courants poussant à une guerre préventive. Ne souhaitons pas aux auteurs de pareils articles le sort des personnages de Plievier, contentons-nous de leur rappeler ce proverbe : à force de jouer au sot, on finit toujours par gagner,

Sont-ils sûrs d'avoir considéré sous tous ses aspects ce qu'ils appellent un « problème moral » (le mot étant pris dans l'acception particulière qu'ils lui donnent); s'ils se croient insensibilisés, immunisés, contre cette horreur, est-ce par fermeté d'âme, par cynisme, ou par inconscience? Ils prétendent faire preuve d'imagination stratégique tandis que leur main dessine sans trembler des quadrillages, des axes d'attaque, des contours hachurés qu'ils nomment dans leur jargon des « zones marginales de mort ». Mais faut-il beaucoup d'imagination humaine pour voir à la place de leur papier blanc s'étendre une vision plus hideuse mille fois que les cauchemars des cosmogonies primitives?

Il paraît qu'on peut et qu'on doit dès maintenant se « familiariser » avec ce spectacle. Familiarisés ! Vraiment ! Que se passera-t-il quand nos stratèges sortiront le nez de leurs abris bétonnés, plombés, et incombustibles pour ne découvrir que des décombres, des corps calcinés et ratatinés, des masques hurlants et grinçants dans une odeur de roussi et de pourriture universelle, quand le sens du mot « radioactivé » leur apparaîtra sur des êtres chers promis à une lente agonie par décomposition de la moelle, décollement des gencives et des rétines, diarrhées infectieuses. Car, dans ce massacre perfectionné, on pourra difficilement parler de héros versant glorieusement leur sang, mais bien plutôt de charognes suintant le pus et la merde. On verra alors de quel « esprit offensif » seront doués les mobilisés « attirés » à la « piste du risque » au cours de leur éducation prémilitaire, et ce que deviendra l'étroite coopération Armée-Nation [1].

Coopération ! Croient-ils donc vraiment prévoir l'allure que prendra le monstrueux phénomène ? Hitler — ou Gamelin — l'avaient-ils prévu ? En 1945, on n'avait lancé que deux bombes atomiques ; cette fois on en lancera des centaines, vingt fois plus puissantes. Ils prétendent trouver une défense dans un « système de défense hémisphérique ». Mais si la guerre civile est partout superposée à l'autre, en France, en Europe, en Afrique et en Asie ? Coopération ou collaboration ? dissidence, résistance, sabotage, attentats, dénonciations, répression, déportations et crématoires ?

Les a-t-on prévus les crématoires, au moins pour les morts ? A-t-on fixé leur emplacement au voisinage de chaque « zone marginale de mort » pour éviter les épidémies ? Et dans chaque zone menacée ? A-t-on calculé leur nombre, leur volume et leur débit ? Nous connaissions les calculs de cimetières militaires à 2 mètres carrés par cadavre. mais ce n'est pas la dernière qu'il faut préparer, c'est la prochaine.

Que deviendra ensuite la France ? Car si des États géants peuvent envisager non seulement d'encaisser, mais de repartir à l'attaque jusqu'au cœur du continent opposé, il est permis de se demander si ce serait *payant* pour nous. (Autre terme de style militaire.) Payant. Avec quoi paiera-t-on cette fois les atomisés, mutilés, radioactivés,

1. « On voit très bien un chef de corps attirer les jeunes gens de la ville voisine à ses compétitions sportives, à ses concours de tir, à sa piste du risque, etc. » Ces jeunes gens venant avec les réservistes « se retremper dans l'ambiance de camaraderie de leur corps et se mettre au courant de l'évolution de l'armement et de son emploi ». Solution qui paraît « préférable à la solution anonyme et sans âme » de l'instruction donnée dans d'autres conditions, etc., etc...

sinistrés, les veuves, comment hébergera-t-on les fous, élèvera-t-on les orphelins? Comment relèvera-ton les ruines?

Voici : On commencera par demander des crédits pour rebâtir le Ministère de la Guerre, bien entendu en s'inspirant des enseignements du conflit : Souterrain, bétonné, blindé, immunisé, ventilé, antibactériologisé, etc. Puis des usines de guerre et laboratoires sur les mêmes principes. Puis de nouveaux camps dispersés dans le territoire, avec ces logements enterrés pour les familles, vainement réclamés auparavant. Ce qui conduira d'ailleurs à n'oublier personne : tout Français ou toute Française survivant sera cette fois consacré dès le berceau à la guerre totale afin de sauver du totalitarisme renaissant la civilisation occidentale.

Il sera d'ailleurs contre-indiqué de s'en tenir à des formules trop rigides, et le camp à base souterraine pourra faire place çà et là au château-fort antiaérien « qui concilie les exigences de la protection, de l'urbanisme moderne, de l'hygiène, de la démographie et du financement. A l'intérieur du camp retranché antiaérien, la dispersion tactique est réalisée par ces cités-jardins dans lesquelles les immeubles à usage industriel ou d'habitation sont développés plus ou moins en hauteur selon la densité à réaliser sans augmenter la cible horizontale. L'on va ainsi du petit pavillon-tour à un étage, aux gratte-ciel en croix d'une soixantaine d'étages des projets Le Corbusiér, Auguste Perret ou Coanda-Dupré. En plan, ces immeubles ont la forme d'une croix rectangulaire aux quatre branches égales et étroites. Sur chacune d'elles peuvent se greffer d'autres bras perpendiculaires dont une paire à chaque extrémité des bras principaux. Du point de vue urbanisme, cela réalise la suppression des affreuses cours intérieures condamnées par les hygiénistes. Du point de vue antiaérien, implantation solide et cible horizontale réduite; bien entendu, construction incombustible en ciment armé, y compris plates-formes d'étages et escaliers, volets pare-souffle en tôle épaisse, vitres sécurit; renforts verticaux sur les façades et épaulements en ciment armé jusqu'à la hauteur du premier étage pour assurer la résistance contre les explosions au sol, toit bétonné pouvant être calculé à l'épreuve de certaines bombes selon la solidité générale de la construction et doublé de plates-formes sous-jacentes destinées à arrêter les éclats. Nous pouvons ajouter la forme de toit en A, autrement dit à double pente, du major général H. Rowan Robinson, destiné à diminuer l'incidence des bombes, et la guérite blindée du mitrailleur anti-assaut aérien où les « bourgeois » de

immeuble prendront leur tour de veille « anti-passive », comme autrefois, ils montaient au chemin de ronde en coiffant leur bourguignote [1] ».

Quant aux monuments, on n'en parle pas. Il n'y aura plus, c'est vrai, de cathédrales, de Louvre, ni de Collège de France, ni même plus beaucoup de Français. Mais il est réconfortant de penser qu'on verra surgir de ces ruines le « symbole... du citoyen guetteur-mitrailleur qui crache sa volée meurtrière et traçante du haut de l'immeuble-tour, blindé, profilé et incombustible [2] ».

* * *

Nous sommes au cœur de la folie, mais nous y sommes arrivés par une logique apparemment sans défaut. Ces articles ne prêchent pas la haine ; leurs auteurs ne se réclament qu'assez vaguement de l'idéologie officielle. Leur raisonnement se réfère toujours aux mêmes prémisses. La guerre est inévitable, c'est le refus de voir cette réalité qui conduit au désastre. *Si vis pacem para bellum*, etc...

A propos de la bombe atomique, ils n'accusent pas ceux qui la fabriquent mais ceux qui refusent d'abriter les populations, de bouleverser de fond en comble la structure industrielle et civile du pays. Comme si Einstein n'avait pas dit et répété que contre la bombe atomique, il n'y a d'autre protection que de la détruire.

Si on leur objecte que les lois fiscales écrasent déjà la nation, que l'aggravation de la misère favoriserait l'expansion du communisme, que toute la fortune de la France ne suffirait pas à réaliser le dixième de leurs projets, ils répondent : « Énormes dépenses, moins ruineuses que les pertes qu'entraînerait une *impréparation fataliste.* »

On taxe ainsi de fatalisme le refus de considérer comme fatalité une guerre qu'aucun peuple ne souhaite. C'est la logique militaire.

Le militaire réclame toujours plus d'argent et plus de moyens, il agite toujours l'épouvantail d'un plus grand danger. Préparons-nous, dit l'État-major du camp A, car l'État-major du camp B augmente terriblement ses préparatifs. Préparons-nous, dit l'État-Major du camp B, car etc... Logique de fous. On ne peut pas en demander une autre au militaire. Il a raison, il est honnête, puisque les gouvernements le chargent de préparer la guerre, des

1. Extrait d'un autre article du même numéro de la même revue : « Stratégie de mer et de l'air », par le capitaine de vaisseau Lepotier.
2. *Ibid.*

gouvernements qui fondent leur politique sur la probabilité de l
guerre, et la participation à celle-ci. C'est en réalité aux gouverne
ments plutôt qu'aux États-majors que les peuples devraient demande
des comptes.

Il est vrai que, dans le passé, cette logique des États était justi
fiable, quand il s'agissait de défensive. On pouvait faire face
l'éventualité d'une guerre, la gagner et espérer reconstituer son pays
L'Europe retrouvait toujours vaille que vaille son équilibre — d
moins en apparence. Mais cette fois les données du problème son
bouleversées par quelque chose d'aussi extraordinaire et de bie
plus effrayant que l'apparition de feu sur la terre, et les responsable
de nos destinées continuent imperturbablement à raisonner san
en tenir compte.

Ne sont-ce pas ces raisonneurs là qui sont des déments et les illu
minés comme Garry Davis qui sont les sages? On jugera peut-êtr
utopique d'espérer comme Davis en la formation d'un gouvernemen
mondial. Mais il est un autre objectif moins ambitieux, à portée d
notre main : la neutralité, qui, au pire, limiterait nos sacrifices et
très probablement, réduirait les chances du conflit. Que la Franc
notifie sans tarder cette neutralité, suivant en cela l'exemple d
la Suède ou de la Suisse; elle sera sans doute imitée par d'autres.
Elle aura du moins renversé une tendance, substitué une forc
retardatrice à l'accélération criminelle, opposé le visage de la rai-
son à la logique des fous.

P. LAURIN.

.-M.-L. Savin.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

MARIGNY, *Les Fourberies de Scapin*, de Molière.

Vive Scapin, qui émeut encore les esprits et les plumes! Jouvet est dit, dans son grand cœur : « Bonnes gens, vous ne connaissez is le vrai Scapin. Nous allons débourrer vos têtes, Barrault et moi. ous en êtes à Boileau. Vous pensez qu'il y a Molière et Molière, l'un supérieur à l'autre. Vous faites la petite bouche aux Tabanades. Or donc, admirez. Scapin, le voici. » Alors les bonnes gens it vu ce Scapin-là et tous n'ont point reconnu Scapin. On enquête. n dispute. Chacun donne son mot. Quand j'arriverai, il sera bien rd. Tant mieux. Si j'étais la justice, je me féliciterais de mon pas lenti et de mon heure tardive. Mais je ne me flatte pas d'être la istice.

Quand j'ai lu, avant rideau, le petit sermon de Jouvet, je n'ai i me garder de sourire. Knock y houspillait fort nos maîtres, que ne trouvais point tant coupables. Ils ne m'ont jamais appris que capin était moins qu'Alceste. Scapin n'est pas un personnage à essusciter. Il continue, çà et là, sa triomphante carrière, et je ne iche point qu'on se soit jamais avisé de le jouer au radouci. Ici, avoue que ma tête, encore bourrée, me tourne, car ce Scapin sur mode mineur, qui serait le Scapin des délicats, c'est précisément elui de Barrault. Celui qu'il joue, non pas celui qu'il annonce. Il ous annonce un Scapin populaire; et, de vrai, pour la première fois, ois, Barrault s'essaye au ton gavroche, mais du bout des lèvres, omme un fils de haute maison, qui se commet. Ce nouveau Scapin st un voyou très distingué; et je me hâte de reconnaître que c'est n des Scapins possibles. Il y en a cent; il y en a mille. A Dieu ne laise, la tradition, comme on dit, ne tyrannise pas si fort qu'elle ous imposerait un seul Scapin. Laissant donc la querelle de savoir

s'il y a bien, comme voudrait Barrault, un Molière de la cour et un autre qui serait populaire, ce qui me brouillerait l'esprit sans aucun remède, je veux suivre et cerner autant que je puis le dernier venu des Scapins, sans dessein que de m'y plaire tout naïvement et de m'y instruire.

Il y a un moment incontestable dans le jeu de Barrault; c'est à la fameuse scène du sac. On y a ri de bon cœur. Or, à cette scène-là, je n'avais jamais ri autant que j'eusse voulu. D'ordinaire, à mon goût, l'acteur y jouait trop gros; et, si je riais, c'était plutôt par Géronte, qui n'a jamais manqué de bons interprètes. Cette fois, c'était Scapin qui m'entraînait. Par quels moyens? Cela est difficile à dire exactement. J'ai remarqué que Barrault ne semblait du tout se soucier de son public. Cette indépendance est toujours un grand signe. On aurait cru qu'il jouait pour lui, et, visiblement, il s'amusait, comme on dit qu'un enfant s'amuse; et comme par ricochet, il amusait de s'amuser. Les Scapins que j'avais vus triomphaient trop vite. Ils savaient qu'on allait rire et ne se mettaient pas assez en peine de rire d'abord. Les coups de bâton tout seuls me laissent froid. La manière d'en user fait tout. Il n'y a peut-être pas d'acteur sans la vanité d'être acteur; mais le beau, c'est que l'acteur parfois laisse là toute sa vanité et joue pour le pur délice de jouer. J'imagine que c'est ainsi qu'on est acrobate de piano ou de trapèze. Regardez bien Barrault autour du sac. Il jubile. Il ne considère point les galeries, mais le sac. Il est vrai qu'il y a Géronte dans le sac, et Géronte fait un public. Ainsi, cette vengeance de Scapin sur Géronte, c'est bien une affaire privée; et, par la vivacité et la solitude ensemble du jeu, on entre dans l'intime de la vengeance, où Scapin invente et se risque au fur et à mesure. Mais d'autre part j'admire ce maître d'illusion qui donne si finement la comédie à sa victime, qui a si bien soin de varier les pas et les voix. Géronte, à n'en pas douter, est à une sorte de spectacle. Il est comme au centre d'un théâtre pur. Les bruits et les paroles y sont tout, y font tout.

On m'accordera que cette scène est capitale. Ce n'est pas un petit mérite de la jouer juste. Il y a dans cette interprétation des trouvailles de premier ordre dont Jouvet et Barrault ont bien raison d'être fiers. Et quand Jouvet, qui a de l'humeur, se sauve hors de controverse en déclarant : « Je suis un pauvre baladin; je suis tout à mon métier, qui n'est point de penser mais de jouer; je n'ai point d'idée, ni avant, ni pendant, ni après; simplement je joue, et voici comment je joue », il faut bien que je ramène Jouvet à

oins de mépris de soi. Oui, ce sont des acteurs, et qui me paraissent ›oir mis à découvert que Scapin essentiellement est un acteur. ›tte scène du sac éclaire tout; et sans doute il fallait des acteurs ›ur la comprendre tout à fait. Qu'est-ce qu'un acteur? C'est une ›rte de magicien. Sa puissance est de faire croire; et sa béatitude; sa gloire. Il est tout là. Voici un pauvre homme dans un sac, ›nmobile et ne voyant rien. Je lui ferai croire tout ce que je voudrai. rendre Géronte comme public et non pas le public, cela m'enchante. i Scapin joue pour l'autre public, les inventions portent à faux. 'est ce que j'avais toujours senti, sans arriver à démêler pourquoi.

Autour du sac. la farce aurait dû se construire par un enchan-›ment. D'où vient que presque tout le reste fut languissant, terne, ›nuyeux? Je réglerai d'abord le sort de deux jouvenceaux, qu'il ›ut renvoyer à l'école. Les filles pourront accompagner les garçons. out ce petit monde est bien ignorant. Ils ne savent marcher ni ›re, ni parler. C'est encore le bas âge. La science des professeurs ›ouvet et Barrault ne passe pas miraculeusement chez leurs élèves. out ce qui est de pur style, autant dire le texte entier, ce n'est que ›harabia dans la bouche de ces apprentis. Qu'ils écoutent Pierre ertin, l'admirable Géronte! Celui-là sait l'art d'être bouffon en ›ajesté. Quelles modulations du grave à l'aigu! C'est un comédien c race. On entend tout. Molière d'abord, qui est un ramage. Même ans la belle scène, Barrault lui aussi oublie trop le ramage. Il ›crifie à la gambade. Un air de tête, un haussement d'épaule, un ague pas, je vais, je viens, je monte ou je descends, je transporte ›tte échelle, et le tour est joué! ce serait Scapin. Ce n'est qu'une mbre de Scapin. Barrault songe-t-il au spectateur qui se tord le ou? Je suis bien sûr que Molière n'aurait pas joué pour les premiers ›uteuils seulement. C'est nécessité de se faire entendre, car l'acteur ›t un qu'on entend plutôt qu'un que l'on voit. Scapin, pour un veugle, ce serait encore presque tout Scapin. Et si je lis, je suis ›ne sorte d'aveugle. Barrault vole! Mais il me reste Molière. Que nos octeurs veuillent bien se souvenir aussi qu'une pièce jouée devant ne salle vide, et pour le plateau seulement, ou devant la masse umaine toussant et mouchant, ce n'est plus tout à fait la même ›ièce. Pour quel spectateur a-t-on mis au point ce spectacle? Peut-tre, de tout près, le mot convient au geste et le geste au mot. A uelques rangs, c'est mot perdu. La pantomime l'emporte sur le ›oème.

Je dis poème, faute de mieux, pour rappeler le grandiose des

Fourberies. J'eusse fort bien accepté le décor, à qui l'on a reproché de transposer Naples en Havre ou en Dieppe. Et si Barrault campe son Scapin en Milord Arsouille, c'est encore son droit, car la fantaisie a tous les droits. Pègre et faubourg, casquette sur oreille, royauté du mégot et de la blague, pourquoi non! Osez nous lancer au nez cette parade crapuleuse de maquerelles et de petits messieurs. Le décor de Bérard me conduit insidieusement à imaginer Montmartre ou le Vieux Port, les ruelles borgnes, le linge aux ficelles d'une maison à l'autre; que de coins et de recoins! On y rôde; on y suit; on y fuit. Il y a de la fille qu'on vend et des freluquets qui en achètent. A peine les pères ont tourné le dos, les enfants se précipitent à l'amour comme la vaisselle au ruisseau. Tout cela, assez gras et puant. J'y consens. Il y a Plaute derrière Molière, et Rome immonde, c'est aussi bien Paris. Il faut beaucoup d'ordure, même sous la dentelle et le madrigal, pour que pousse et fleurisse la philosophie scapinesque. Vous en avez assez du décor classique, rouge et jaune. J'applaudis vos noirs et vos gris. J'y eusse ajouté quelque lanterne rouge. J'approuve de même vos baladins d'entr'acte. Simplement, je les trouve un peu guindés. Et à quoi bon ces deux escaliers vers la mer et le ciel, si le seul Scapin y médite, comme Hamlet mélancolique à la terrasse d'Elseneur? Sifflets, police, dégringolades et cavalcades. A la grouille! cela ne grouille pas assez. Je voudrais le mouvement; on m'offre une gentille promenade. En un mot, ces nouvelles *Fourberies* sont comme égarées à mi-chemin de tout, et d'elles-mêmes. Encore une fois, je me persuade que c'est faute d'avoir assez chanté l'incomparable langage.

Je reviens à ma question : qu'est-ce qu'un acteur? Le débat est ouvert; ce n'est pas d'aujourd'hui. Barrault est-il au point de répondre que l'acteur est un homme qui d'abord mime et danse? Qu'il daigne écouter où la salle rit, où la salle dort. Certes, je crois que la farce est carnaval. Mais ce n'est ici que carnaval de gens maigres, à petits pas. Allons, la grande danse, s'il s'agit de danse! Et, par-dessus la danse, le souffle de la parole souveraine, qui est musique et rire sans rire ni musique, qui invente les galères et les mondes, qui éblouit, qui ébahit. Ce Verbe incarné, c'est Scapin. Presque un dieu. Ou peut-être le diable, humant en ses propres discours on ne sait quelle vapeur de gloire, jouissant du spectacle de ce monde déchu, et dirigeant à son gré toute créature mieux que s'il l'avait créée, seulement parce qu'il en connaît le désir, c'est-à-dire l'innocence inaltérable. Comme il fait rêver Géronte dans le sac,

il aurait dû nous faire rêver aussi, les yeux ouverts, par la pure magie des mots. Lune d'Athènes à la Saint-Jean d'été, soleil de Naples, un astre vaut l'autre. Chacun sent qu'il y a de la féerie dans la farce. Et c'est par une étude des fourbes et des fourberies qu'on approcherait sans doute de comprendre ce qu'est un poète comique et que le Molière de Scapin ne l'est pas moins que le Shakespeare de Puck et de Titania.

***

ATELIER (André Barsacq), *Le Pain dur*, de Paul Claudel.

Oui, c'est beau. Suis-je de sang-froid, et puis-je l'être, quand il s'agit de Coufontaine? Coufontaine *adsum*. Pendant toute la représentation, je n'ai cessé d'évoquer Sygne, Georges, Badillou, le mince visage du pape Pie. L'autre drame revivait en celui-ci. C'est encore l'*Otage*, me disais-je. Ceux qui n'ont point l'*Otage* dans le cœur, que peuvent-ils comprendre à ce *Pain dur*? Turelure, qui est-ce, sinon celui qui sait l'*Otage* par cœur? Lui aussi voit ce nouveau drame à travers l'autre; et c'est tout le drame. Le moinillon de jadis, qui chantait à voix de trompette, qui a traversé la république, l'empire et les deux monarchies, qui traverserait tout, qui méprise tout, il regarde ces petites créatures d'aujourd'hui, la Juive, la Polonaise, et cet autre Coufontaine, si peu Coufontaine; et qui sont les ombres, je vous prie, les vivants ou les morts? C'est ici précisément le lieu et le décor de l'*Otage*. Il suffit de prononcer le nom de Sygne, cela éveille d'étranges échos. A vrai dire, cette suite, il la faudrait jouer à la suite, ou du moins alterner, un jour un drame, l'autre au lendemain. Alors apparaîtrait que le second est presque aussi beau que le premier. C'est la même couleur de labour et de brume. C'est le même langage, âpre, serré, qui éclate et qui se retient, qui va chanter et qui refuse. Un peu plus avant dans l'amertume et la sincérité. C'était septembre; souvenez-vous. C'est novembre, maintenant. C'est la saison de la mort.

Que Barsacq se soit soucié de l'*Otage*, je ne le crois pas. Aurait-il osé ce drame tout solitaire? Et, s'il avait reculé, nous aurions beaucoup perdu. Quant à moi, je désespérais d'entendre, au théâtre, du Claudel qui fût digne de Claudel. Je ruminais cent raisons. Mais quelle autre démonstration que le spectacle que voici? Ni couper, ni transformer; un jeu sobre, qui n'accorde rien au mélodrame; de

la grandeur et de l'éloquence sans déclamer; de la puissance où il faut, de la musique où il faut; clairement la recherche d'un style, mais si sûre de ses moyens que le naturel n'en est pas figé; on sent partout qu'un maître a réfléchi, réglé, ordonné. On devine un long travail, mais seulement par les difficultés vaincues, car on ne souffre ni de l'effort ni de l'artifice. Le geste est simple. C'est le discours qui mène; discours lié, délié, filé, modulé, marquant tous les tons et tous les rapports. Ajoutez à tant de qualités celle de former une troupe où chacun s'accorde à tous. Voilà bien du talent. Si le public ne sait pas s'y plaire, c'est qu'il est dans l'enfance et qu'il lui faut des prestidigitateurs. Mais patience! L'Atelier est une salle qui a du bonheur. L'acteur n'y a pas besoin de forcer. Nuance après nuance, on ne perd rien. Avouez qu'on est bien flatté, finalement, d'être le spectateur de certains spectacles.

Renoir domine, en grand acteur. Sans doute, ce Turelure sera son meilleur rôle. Ceux qui l'ont admiré dans Ulysse ou dans Macbeth lui trouveront ici autant de majesté et de finesse, et peut-être plus de variété. Certes, j'imaginais un Turelure grand et maigre (« c'est un grand homme, légèrement boiteux, le nez étroit et très busqué se dégageant du front sans aucun rentrant, un peu à la manière des béliers »). Renoir n'a donc la taille ni la tête, car il a du front et de la masse. Je n'ai qu'à supposer que l'âge a un peu tassé mon Turelure qui, les honneurs aidant, ne se souvient plus non plus de boiter. Petits détails. On accepte vite le Turelure de Renoir. Il a l'âme; il a la voix. Ce rôle, qui pourrait être accablant, il le parle, il le pense, sans aucune faute. L'ironie, la méchanceté, le désir, l'horreur, il y met tout, et toujours exactement. Il ne bouge presque pas; il ne crie jamais; et pourtant, de vie, d'esprit, de mouvement, dirait-on, il surabonde. C'est une présence de chaque instant. C'est une communication et comme une leçon. Car il sait être, à fond, ce sincère qui ment, ce sensuel à froid, ce risque-tout qui hurlerait de peur. Dans cette profondeur, on aperçoit des étages de profondeur. Il est, et il montre qu'il est. Le plus beau, c'est quand il conte, car vieil homme aime à conter. « Quand Sa Majesté sort des Tuileries au roulement des tambours... » Attendez ce moment; écoutez bien. C'est un grand moment de théâtre.

Ce qui m'a le plus ému, c'est l'évocation de Sygne. On dirait, ma foi, que Renoir sort de jouer l'*Otage* et qu'il a aimé Sygne de Coufontaine. « Ma femme, ma première femme, la seule... ». Vite il va grogner, mais cet instant de mélancolie, où se glisserait le fantôme

de la sainte, cela m'explique le bonhomme et le drame. Car il y a un secret de hauteur ou de fuite en Turelure, et comme un jugement assuré et redoutable. Peut-être est-il celui qui a dépassé, une fois pour toutes, toutes les sortes du fanatisme. Le Roi, les Rois, les Rangs, les Patries, la Fortune même, il est au-dessus. Il se moque de tout. Il fait jeu de tout. Il n'y avait que Sygne au-dessus de lui. Il l'aime encore. Cet amour-là serait-il le secret du vieux loup? Renoir est un Turelure terrible parfois, indéchiffrable souvent; mais jamais son Turelure n'est vil ni odieux. J'entends un sublime qui se cache bien, qui ronchonne et qui bougonne, mais qui est du sublime. « Je suis plus Coufontaine que toi. » Comme il a bien lancé cela; et qu'il peut y avoir d'amour dans ce mot-là!...

Les autres, autour de Renoir, ne méritent guère que des compliments. Œttly a composé délicatement son Ali Habenichts; c'est un rôle ingrat. Germaine Montero, qui est Sichel, psalmodie de façon noble la grande lamentation hébraïque. C'est un chant sublime; sorte de négation passionnée qui nie aussi bien la négation. Elle ne peut qu'elle ne soit du peuple de Dieu, Sichel. Prophétiser fait toute la prophétie. Elle croit qu'elle prophétise néant et mort de Dieu, mais c'est ce même Dieu, je parie, qu'elle retrouve à galops de mains sur son clavier d'ivoire. De Sichel à Sygne, il y a plus d'un passage. Sichel est Israël comme Sygne était Coufontaine. L'âme à l'envers, c'est toujours l'âme. Germaine Montero devrait un jour s'essayer au rôle de Sygne. J'ai moins aimé Jany Holt en Lumir. Elle cherche l'éclat : mais, parmi tout ce sublime de la Pologne, je l'ai sentie parfois inquiète et comme à tâtons. Elle n'a pas beaucoup de voix, ni très belle. Elle a de l'ardeur du moins. Elle voudrait bien être convaincue. Je me dis qu'elle l'eût été davantage, et que tout eût été plus clair, sans la faute de ce petit crucifix de rien du tout, qu'on remarquait à peine. Je renvois Barsacq au détail de l'*Otage*. La croix, elle est faite de deux poutres en travers. Et quant au « scandaleux supplicié », ce n'est pas un mince Christ de parloir ou de chapelle. Il était planté à la croix foraine au carrefour des routes royales. C'est un « grand bon dieu noir rongé par le soleil et la pluie ». Dans l'*Otage*, la croix était toute droite au mur. Sygne interrogeait, et Dieu ne répondait point. La croix est par terre, maintenant. C'est le *Pain Dur*. C'est le temps sans prières. Dieu est mort.

Maurice M.-L. Savin.

Pierre Uri

PERSPECTIVES DE CRISE

La baisse du prix des pommes de terre et la mévente des sacs à main ont provoqué la conjonction la plus paradoxale d'augures prédisant que la France allait brusquement passer de l'inflation à la dépression. L'avertissement n'est pas seulement celui des producteurs agricoles touchés par l'effondrement des cours. Voici que les industriels s'émeuvent et commencent à penser que l'inflation avait du bon et rendait les affaires plus faciles. Les uns et les autres trouvent un secours auprès des théoriciens dont le système serait bousculé si le fonctionnement du régime n'engendrait automatiquement une crise à intervalles périodiques. Ainsi les représentants de la classe salariée, dont le revenu réel s'affaisse au cours de l'inflation, sont prêts à joindre leurs efforts à ceux de ces classes mêmes à qui l'inflation profite. Et comme les préférences sont assez solidement ancrées dans les esprits pour résister à toutes les variations des circonstances, voici que les mêmes thèses continuent, de différentes parts, d'être soutenues quand les arguments qui les appuient doivent être exactement inversés. La hausse des salaires, réclamée pendant des années pour compenser la hausse des prix et dont l'expérience a montré qu'elle relançait à chaque fois une hausse des prix plus forte que celle des salaires, apparaît aujourd'hui comme un moyen de rétablir, non plus particulièrement le pouvoir d'achat des travailleurs, mais le pouvoir d'achat de la collectivité tout entière. Il est vrai que les salariés eux-mêmes ont désormais quelque méfiance. La baisse des pommes de terre et des œufs est une amélioration tangible du pouvoir d'achat dont les ménagères font l'expérience quotidienne, et ce n'est peut-être pas le moment de tenter une nouvelle aventure. Car les campagnes en faveur de la hausse des salaires ont un point de départ suspect. Quand c'est l'*Aurore* ou *Paris-Presse* qui lance le mot d'ordre en janvier, on peut bien supposer que leur

initiative ne vient pas d'une sollicitude émouvante en faveur des ouvriers. La classe patronale a appris désormais que la hausse des salaires ne lui coûte rien mais bientôt lui rapporte, puisque l'accroissement de la demande monétaire qui l'accompagne a tôt fait de reconstituer les profits sur lesquels elle aurait un moment mordu. C'est aussi la Confédération générale de l'agriculture qui contribue à lancer le mot d'ordre; ce qui n'est pas mal raisonné, mais elle se contredit bientôt si elle se plaint en même temps que les prix industriels soient désormais trop élevés. On veut croire que la conjonction, qui s'était opérée au Palais-Royal en 1946 entre les salariés pressés d'obtenir un relèvement nominal de salaire et les représentants de l'agriculture et de l'industrie désormais conscients des gains réels qu'ils pouvaient en tirer, se heurterait à quelques réticences dans la classe ouvrière rendue soupçonneuse par l'expérience.

Les conservateurs qui souffrent d'une défiance instinctive contre les investissements susceptibles d'accroître la capacité de production ont tôt fait de retourner leurs arguments. Quand l'inflation bat son plein, la poursuite des investissements l'alimente et l'envenime. Quand la demande hésite et que la production retourne à un niveau où on ne vend plus n'importe quoi à n'importe quel prix, faut-il encore développer les possibilités de production au risque de précipiter la crise? Ainsi les investissements sont tantôt condamnés dans le cours de leur réalisation même, et tantôt dans leurs effets finaux, pour en tirer la même conséquence qui est de continuer à produire peu et cher.

Enfin, dans un débat très typique, les cultivateurs et leurs défenseurs naturels font preuve d'une remarquable agilité. On a bien compris qu'en 1948 il n'était pas correct de réclamer à l'agriculture des impôts substantiels, encore que ses revenus fussent confortables : les impôts agricoles sont légalement établis sur les revenus de l'année passée, et 1947 avait connu de maigres récoltes. Mais n'est-il pas vrai en 1949 que les impôts, sur quelque base qu'ils soient établis, doivent être payés sur les revenus courants, dont quelques exemples donnent à penser qu'ils sont en contraction dans le secteur agricole? Si bien que suivant le moment on insiste sur le mode de calcul de l'impôt ou sur la date du paiement, mais que la conclusion est toujours la même, et d'ailleurs on obtient immédiatement un vote sympathique d'une Assemblée particulièrement compréhensive en cette veille d'élections.

L'insuffisance du pouvoir d'achat est une notion aussi banale qu'obscure. Qu'elle ait un sens concret dans le cas d'un individu, chacun peut se référer là-dessus à sa propre expérience. Qu'elle ait aussi bien un sens pour une classe sociale tout entière, ce n'est pas difficile à concevoir. Mais ce qui s'aperçoit moins bien, c'est comment le pouvoir d'achat peut faire défaut à la collectivité dans son ensemble, quand la production elle-même donne naissance à des revenus de valeur égale. Il faut donc regarder de plus près et reconnaître pour quelles raisons et dans quels cas le mécanisme économique échappe aux principes de conservation qui caractérisent les phénomènes physiques, c'est-à-dire comment des pertes et des fuites peuvent prendre place dans le circuit. Si, en première hypothèse, la structure des prix et des revenus est telle que les bénéfices s'accumulent aux mains de sociétés de capitaux qui n'en distribuent qu'une fraction, la demande de consommation peut se trouver contractée, car les sociétés en tant que telles ne s'habillent ni ne se nourrissent. Il est vrai que les profits non distribués se dépensent aussi sous une autre forme, en achats de machines, en accumulation de stocks, en constructions de bâtiments. C'est dire qu'ils tirent vers l'investissement une fraction du revenu national. Si ce même volume d'investissement devait être accompli dans tous les cas, il aurait pu l'être par l'appel au crédit, c'est-à-dire par la création de moyens de dépenses supplémentaires venant en concurrence avec les dépenses non réduites des autres parties prenantes dans le pays. Le financement direct par les profits non distribués représente une position d'équilibre qui n'accroît ni ne diminue la dépense globale, si elle en change la répartition. Il n'y a d'effet de déflation que si une fraction de ces profits demeure liquide, c'est-à-dire vient accroître les encaisses sans être immédiatement dépensée. Mais ce n'est là qu'un cas particulier d'un phénomène plus général, la situation où, cessant de craindre une hausse continue des prix, les particuliers et les entreprises reviennent à la commodité de conserver des liquidités plus importantes qui leur permettent de choisir leur temps et de saisir les occasions pour les achats qui leur sont utiles. Telle est la raison fondamentale pour laquelle un ralentissement de l'inflation aboutit aisément à mettre un terme à l'inflation. C'est moins le mouvement même des prix qui compte que leur accélération. A cet égard l'année 1948 peut passer pour assez remarquable, car en l'absence de toute action les prix auraient facilement triplé d'un bout de l'année à l'autre. Leur hausse, si l'on prend pour point de départ février

où l'effet des hausses de salaires et des relèvements délibérés de prix achevait à peu près d'être absorbé, n'a été que de 15 à 20 % contre une moyenne de 60 % au cours des années précédentes. Mais il n'est pas toujours facile de tenir la juste mesure. Si l'inflation s'arrête quand les détenteurs de revenus cessent de les dépenser au plus vite, ils ont tôt fait, en accroissant leurs liquidités et en remettant leurs achats, de provoquer un renversement de la tendance. La stabilité des prix un moment intervenue se change en baisse des prix qui incite les détenteurs de marchandises à les liquider au plus tôt, les acheteurs à attendre un peu plus longtemps encore, et il est difficile d'obtenir spontanément une stabilisation sans une crise, un arrêt de la hausse sans une baisse. En d'autres termes, la réalité économique la plus fréquemment constatée n'est pas, suivant l'enseignement traditionnel, que la baisse des prix diminue l'offre et accroît la demande, mais bien qu'elle précipite l'offre et retarde la demande. Et l'insuffisance du pouvoir d'achat ne signifie pas autre chose que la diminution des revenus qui finit par résulter de la diminution des dépenses, quand une fraction de la communauté, qu'il s'agisse de particuliers ou d'entreprises, tente d'accroître ses avoirs liquides et du même coup diminue les gains de ceux qui comptaient sur ces dépenses.

Les effets mêmes d'une baisse, si elle se produit dans un secteur ou sur quelques produits, ne sont pas faciles à prévoir. Car deux forces en sens inverse se composent. Soit l'exemple des pommes de terre. Les prix à la production sont tombés au tiers ou au quart de ce qu'ils étaient l'an passé. Il est vrai que les quantités sont infiniment plus importantes, de sorte que si tout pouvait être vendu, les recettes baisseraient moins que les prix à l'unité. Cependant les frais d'exploitation se sont maintenus ou accrus, de sorte que la marge des cultivateurs subit elle-même une contraction sensiblement plus forte que les recettes. Mais, à l'autre bout, sur des revenus monétaires, et en particulier sur des salaires, demeurés constants, la baisse des pommes de terre libère un pouvoir d'achat capable d'être affecté à d'autres produits. Il s'agit donc, en fin de compte, de savoir si la réduction des dépenses des agriculteurs, par suite de la contraction de leurs revenus, sera plus ou moins que compensée par l'accroissement des demandes en autres produits des consommateurs dont le pouvoir d'achat disponible, une fois leurs pommes de terre payées, est accru.

De la force relative de ces deux tendances résulte le sens même du

phénomène global qui doit affecter l'économie. Ou bien il ne se produira qu'un rajustement relatif des prix et un déplacement de la demande, ou bien la baisse d'un prix particulier entraînera un mouvement cumulatif de réduction de la demande et de baisse générale des prix. Il n'y a pas de pays qui possède sur la structure du revenu national et sur les conditions de son emploi des connaissances assez élaborées et assez sûres pour prévoir de quel côté le système va s'incliner. Il y faudrait en effet une décomposition statistique précise des formes et des niveaux de revenus, de la distribution des charges familiales, enfin des budgets de consommation déterminés par la forme et le niveau du revenu et les charges de famille. Dans tous les pays, on est loin de compte; et, au surplus, toute approximation dans cette voie risque d'être démentie par les changements d'attitude que peuvent entraîner les prévisions de chaque consommateur et de chaque vendeur sur l'évolution ultérieure des prix. En règle générale, il faut cependant noter que si les besoins les plus essentiels de consommation sont satisfaits, la demande qui se dégage pour d'autres produits devient de proche en proche plus élastique, c'est-à-dire qu'elle est plus influencée par les prix, et que globalement des offres à des prix trop élevés se heurtent, temporairement au moins, à un accroissement de l'épargne. Tel est le mécanisme grâce auquel une bonne récolte au sens de l'économie naturelle donne un coup d'arrêt à l'inflation. La France qui, après sa libération, avait accumulé les malchances et connu dans le temps de sa plus grande détresse les gels et les sécheresses alternés, a été presque pour la première fois favorisée du ciel. Le temps n'est pas encore venu où les bonnes récoltes sont un désastre et où l'agriculture et les pouvoirs publics appellent de leurs vœux les cataclysmes sauveurs.

Encore convient-il de regarder de plus près les phénomènes précis sur lesquels prennent appui des généralisations hâtives et des interprétations politiques. Il s'en faut que tous les prix agricoles se soient effondrés. La mévente affecte exactement les produits qui, au cours des années précédentes, marquaient la plus forte avance dans leurs prix et dont en conséquence la production s'était le plus largement développée. La seule constatation précise qui se puisse faire est que l'agriculture subit aujourd'hui le choc en retour de sa propre action des années passées. Le temps n'est pas si loin où la préoccupation fondamentale de tous ceux qui avaient mission de penser les problèmes du ravitaillement était l'abandon relatif des

productions agricoles fondamentales, celles qui apportent à la population l'alimentation la plus riche et relativement la moins coûteuse : les céréales, les produits laitiers, les betteraves sucrières. L'effort fait fut de relever les prix relatifs de ces productions elles-mêmes, sinon au niveau qu'avaient atteint les légumes, les pommes de terre et les œufs, au moins en les assortissant d'une garantie sur une série d'années qui compensait le moindre gain immédiat. Il serait paradoxal de se plaindre quand enfin se produit exactement l'effet cherché, et que les céréales, les produits laitiers et les betteraves à sucre se retrouvent tout à coup les spéculations les plus profitables et reprennent leur place éminente dans la production des campagnes. Mais le risque est que le renversement obtenu dépasse son but. Il n'est pas surprenant que le prix des pommes de terre s'effondre quand les profits excessifs qu'elles permettaient ont conduit à en développer la culture, non plus seulement dans les terres pauvres, mais dans les régions les plus riches où cette culture obtient des rendements inouïs. Brusquement on craint d'avoir cette année trop de betteraves, c'est-à-dire plus que les raffineries de sucre ne sont équipées pour en traiter, et de faire l'expérience de ce fameux cycle de la pomme de terre où la production d'une année est réglée par les prix de la précédente, de sorte que successivement, la production étant faible, les prix s'élèvent en flèche; la production se gonflant ensuite, les prix s'effondrent; sur la base de ces prix nouveaux la production se raréfie, les prix remontent; et à moins que le phénomène soit assez largement connu et expliqué, on passera par les alternances les plus absurdes des prix et des quantités. Tel est le jeu de l'offre et de la demande, sitôt que l'ajustement des quantités aux prix exige un intervalle de temps.

L'autre événement majeur est que l'État s'est révélé capable d'émettre un emprunt à long terme. Deux interprétations très différentes sont possibles. La première dira que certains esprits avaient sous-estimé les chances de la confiance et les possibilités de l'épargne, et que l'opération atteste que les recettes traditionnelles sont encore les plus efficaces. L'autre examinera de près sous quelle forme l'opération a été lancée. La technique adoptée apparaît alors d'une importance primordiale. Ses caractéristiques étaient de ranger paradoxalement dans le même camp les épargnants et les spéculateurs, ceux que l'inflation avait spoliés et ceux qu'elle avait enrichis. Aux uns on offrait une majoration de leurs revenus, pourvu

qu'ils viennent encore une fois au secours de leur débiteur ; aux autres, un gain rapide et presque certain en capital sur le genre même de titres qui ordinairement était le moins capable d'en assurer. Deux idées étaient dans l'air, la première, qu'il convenait de relever l'intérêt des titres anciens et d'opérer une conversion à l'envers ; la deuxième qui se tirait de l'expérience du prélèvement exceptionnel et exploitait la constatation qu'on obtenait plus facilement des souscriptions nouvelles si elles donnaient le moyen d'utiliser partiellement les titres précédemment obtenus. C'est leur conjonction ingénieuse qui devait assurer le succès de l'opération. Si le mouvement n'a pas été plus ample, c'est peut-être une confirmation de l'idée que l'épargne reste limitée dans le pays.

Ainsi une analyse un peu serrée donne à penser que l'emprunt n'est pas né lui-même de la confiance, mais contribue à lui donner naissance. La baisse de l'or au marché libre et des devises au marché noir ramène à de plus justes proportions des cours absurdement gonflés. Quelle que soit la cause propre d'élévation relative de la valeur de l'or dans le monde, qui résulte des troubles politiques sans cesse entretenus, elle n'explique pas que le cours de l'or en France atteigne un niveau double de celui de l'ensemble des prix. Les taux de change qui se constataient au marché noir n'étaient pas moins aberrants au regard des rapports de prix, mais même des conditions de rééquilibre des balances des comptes entre pays placés dans des conditions différentes par leur position créditrice ou débitrice. Car les phénomènes de change sont les plus sensibles à ces mouvements déréglés de l'offre et de la demande ; et c'est le point où la confiance traditionnelle dans la détermination d'un prix d'équilibre risque de se trouver le plus clairement démentie, si un mouvement dans un sens ou dans l'autre s'accompagne de la croyance qu'il se prolongera ou s'amplifiera, entraînant les actions mêmes qui le prolongent et l'amplifient. Les théoriciens de la liberté des changes sont aveugles à l'expérience des mouvements erratiques de capitaux.

L'effet anti-inflationniste de l'emprunt ne tient pas seulement à l'équilibre des finances publiques qu'il rend possible, ni au retournement des croyances dont il s'accompagne, s'il n'est démenti peu après par une action désordonnée sur les salaires et une remontée des prix. Il entraîne un relèvement du taux d'intérêt qui est particulièrement manifeste et délibéré dans l'emprunt qui vient d'être lancé. Il en résulte que le coût des investissements pour l'économie privée, qui au surplus prend à sa charge les impôts sur les valeurs

mobilières dont les rentes sont traditionnellement exemptes, se trouve brusquement majoré. Plus nettement encore, il peut devenir impossible de trouver dans des émissions le moyen de financer les travaux. Si la difficulté est compensée par un élargissement du crédit bancaire, l'État a perdu son temps. Il ne sert à rien d'équilibrer les finances publiques si un déséquilibre aussi effectif résulte des possibilités de dépenses accrues que le système bancaire accorde à l'ensemble des entreprises. Dans ce cas, l'inflation aurait tôt fait de renaître et de décourager aussi bien les souscripteurs d'emprunts que les financiers qui imaginent l'équilibre des finances publiques comme la condition nécessaire, mais suffisante de la stabilité dans l'économie.

En fait les esprits ont tôt fait d'envisager un renversement brutal de la tendance, et une révision des notions qui prévalent depuis plusieurs années. Si bien qu'un risque aussi grand se fait jour dans un autre sens : l'élévation du coût des investissements qui résulte du maintien des prix dans le bâtiment et les industries d'équipement, couplée avec la restriction du crédit et l'augmentation du taux d'intérêt, cependant que les perspectives de gains faciles liés à l'inflation se dissipent, peut entraîner une chute brusque de l'incitation à investir. Du coup, la dépression ne serait pas loin, et la France recommencerait dans une succession plus rapide l'évolution d'entre les deux guerres. Au lendemain de l'autre guerre aussi la production s'était accrue rapidement, la reconstruction avait été menée bon train, le renouvellement de l'équipement s'était opéré sur une large échelle. Au bout de dix années, la production s'est étiolée, la construction s'est arrêtée, l'équipement cessa même d'être entretenu. Le relèvement de la production a été cette fois-ci plus rapide. La croyance à une surproduction se manifestera-t-elle aussi dans un délai plus proche? Voici donc que l'effort s'arrêterait par l'effet même de son succès, et que les Français seraient prêts à nouveau à se contenter de cette abondance relative qui se dégage du contraste avec la pénurie passée.

Ici se manifeste la contradiction si souvent relevée entre les moteurs du système économique et les fins véritables de la production. Ceux qui sont responsables de la marche des entreprises éprouvent qu'à produire plus ils finissent pas gagner moins d'argent, si bien que la production s'arrête, et les salariés, qui, dans l'inflation, souffrent du retard constant des salaires sur les prix, subissent la dépression sous forme d'un élargissement du chômage.

Le vrai problème est, sous les apparences monétaires, de mettre en évidence les conditions de fond qui commandent le niveau de vie du pays. Il reste presque tout à faire pour mettre la France en position d'assurer une vie plus large à la masse de sa population, de subvenir aux besoins de ceux que leur âge ou leur état rend incapables de travailler, de reconstruire les ruines encore étalées et de rénover le logement, enfin de contribuer largement au développement de la production dans les territoires de l'Union Française où seul cet apport continu justifiera le maintien de sa présence. Mais l'agriculture aussi bien que l'industrie doivent apprendre qu'en fin de compte, ce n'est que par un rendement accru et des méthodes efficaces qu'il est possible de trouver une demande suffisante et de soutenir une concurrence plus âpre. Le danger, c'est que les premiers signes de mévente déterminent le réflexe d'un repli peureux, et qu'au lieu de rechercher l'abaissement nécessaire de ses prix de revient l'agriculture réussisse à nouveau à se faire subventionner par la collectivité, comme elle l'a été dans le passé par les droits de douane, les contingents, l'exemption fiscale de fait, la résorption des surplus. Ce ne serait pas alors seulement le progrés de l'agriculture qui serait condamné, mais le progrés même de toute l'économie française, qui ne peut s'accomplir sans lui. Ainsi l'avenir se joue dans les mois qui viennent. L'année 1949 se révèle comme l'une de ces périodes où l'histoire est en balance, où aucune évolution n'est fatale, où la moindre erreur dans l'action peut avoir les conséquences les plus étendues, où l'interprétation même qui prévaut des forces en présence tend à produire sa propre justification par les actions qu'elle entraîne. Le développement de la production n'a pas cessé d'être nécessaire; or dans le moment où il devient plus facile, il devient aussi moins profitable. Cette contradiction ne peut être levée que par l'intervention des pouvoirs publics, mais rien ne donne à penser qu'ils soient mieux armés pour cette action que pour la lutte contre l'inflation.

Pierre URI.

Fureur et Mystère, par *René Char* (Gallimard, édit.).

> *Fureur et mystère tour à tour le séduisirent et le consumèrent. Puis vint l'année qui acheva son agonie de saxifrage.*

Dans cette phrase de « Partage formel » à laquelle Char emprunte le titre de son dernier recueil, « agonie » est pris dans le sens de « combat ». Ses mots ambigus vont toujours en flèche : la tension qui raidit cette phrase provient de ce qu'elle s'ouvre également sur la vie et sur la mort. Il y a là une gageure de lucidité que la poésie n'avait pas réussi à soutenir auparavant.

L'œuvre de Char a voulu rompre avec une attitude traditionnelle à l'égard de la mort, faire rentrer la mort dans le circuit de la vie. Au siècle dernier, les poètes ne cherchaient le plus souvent qu'à mourir. On pouvait douter à juste titre de la sincérité de ces appels à une fin irrémissible tant de fois remise en jeu. Ils piétinaient interminablement, mouvement de révolte dans le noir ou transport d'un optimisme dévalorisé. Mainte explosion d'indignation finit par un vœu de silence plus ou moins emphatique.

Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité.

Le juste morfondu se complaît dans sa malédiction, se crée une ombre qui empiète sur la seule part de la vie dont il puisse rendre compte. Que d'élans superbes brisés en plein vol par cet enfantillage! Que de faux départs! Que de mots dépensés en vain pour combler un vide chimérique et qui laissent inaperçu, comme en marge, le vide béant des seules absences qui puissent être comblées. Et que de lamentations inutiles en fin de compte, elles ne nous touchent plus guère. L'art devenait le moyen d'imposture par excellence : ce fard du néant que l'on retrouve dans quelques poèmes apprêtés de Baudelaire et de Mallarmé; sous prétexte de masquer un vide imaginaire, on laissait en friche tous les trésors de la pénurie humaine. Aujourd'hui même on a pu entendre l'un des derniers survivants d'entre nos fausses gloires faire l'éloge de cet art qui « permet de fausser compagnie au vieil homme ». Mais ce chantage à la mort d'où la poésie tirait ses accents les plus gaillards touche à sa fin. Quand parurent les poèmes de Char, nous commencions déjà à nous lasser d'une tradition *littéraire* qui consacrait la nostalgie impuissante, un avenir informe peuplé de visions monstrueuses et forcément subi dans un présent qu'il n'était pas permis de jauger, tant l'esprit était occupé à déporter le champ du conflit dans les régions de l'inaccessible. Que la hantise, la nostalgie, le

cauchemar ou ce phénomène de déportation qui passait pour un indispensable recul esthétique soient des mouvements inévitables de l'esprit humain, il n'y a pas plus lieu de le déplorer que de s'en féliciter. On déplorait qu'ils fussent seuls consacrés par une tradition littéraire; et la tradition finit par tout aplanir : le cauchemar jouait sur du velours. Char nous donne à nouveau la sensation d'une résistance. Ses paroles sont toujours gagnées sur un obstacle; leur emportement lyrique, mesuré à la hauteur de l'obstacle qu'il a dû franchir. Toute cette force qui se perdait autrefois avec rage dans l'inaccessible est portée contre des barrières immédiates; aussi la rage fait-elle place à un calme efficace, la débandade à une pesée.

Ce regroupement des forces poétiques qui apparaît très simple à la lecture est rendu possible par une tolérance conquise de haute lutte. « Le poète ne s'irrite pas de l'extinction hideuse de la mort ». Le paysage est dévasté, les puits taris, mais il n'y a pas d'extinction. Le mouvement compensatoire de la poésie atteint son paroxysme au moment où Char se met à écrire. Il fait jouer un mouvement de « contre-terreur » qui reporte sur l'immédiat toutes les alluvions du jour. La révolte n'est plus un sursaut, mais le refus médité de « se vouer à la patience de rendre à l'éternel le mal qu'il nous a fait ». Char se voue à une fureur plutôt qu'à une patience : c'est l'égarement, le silence, l'oubli qu'il appelle « patience », en témoignant ici comme ailleurs de cette déférence à l'égard des hommes qui aère ses poèmes. Il parle, et du coup la poésie qui, en conséquence de ce néant qu'elle faisait miroiter devant nos yeux, avait fini par devenir un acte absurde, retrouve sa fonction première. Le présent ne s'esquive plus dans le brouillard des mots puisque tout maintenant porte sur lui, et d'abord le simple fait de parler.

Char refuse de se laisser *annexer par le froid.* Dans le chaos, il y a un point ferme qui s'assure de son autonomie; un homme parle dans un paysage sans cesse renouvelé et tâche d'évaluer ses pouvoirs d'action, d'imposer son discours au lieu de suggérer l'ineffable. Les mots, loin de se dissoudre, brillent comme des facettes de cristal, et il choisit ceux dont les arêtes sont les plus marquées, de manière à imposer une présence verbale qui accroche quelques reflets. Ce qu'il gagne, il le gagne de force. Nulle bravade d'ailleurs, pas de provocation : « J'ai pris sans éclat le poignet de l'équinoxe. » Il ne tâche jamais de pénétrer les circonstances ou le désordre ambiant en se modelant sur eux; il n'a jamais recours à la mimique. Et parce que le refus de se laisser annexer donne lieu au poème, il garde le sentiment de l'écart intransigeant qui existe entre l'homme et les choses, entre l'élément qui se déchaîne ou se referme sur lui-même dans un silence obstiné, et l'homme doué de parole. Celle de Char s'affermit dans le désastre. Aussi le fait de parler qui chez d'autres poètes est sous-entendu et même nié, prend-il chez lui une valeur intrinsèque et une force démonstrative. Sa parole oppose une densité inaliénable à des valeurs indéfinies ou menaçantes qui, sans elle, ne pourraient pas se distinguer les unes des autres. Le discours, ainsi conscient de son rôle, prend un ton solennel; sa démarche déborde parfois sur sa signification. Il apporte la preuve incessante d'une présence qui doute de son efficacité, qui se remet en question. L'emphase naturelle qui le caractérise n'ajoute donc rien à la morgue et aux apparats confondants de la poésie.

L'espace poétique de Char surgit d'un débat rigoureux entre la terreur et la contre-terreur, espace toujours ouvert, toujours limpide : en dépit de ses rythmes sacramentels, son point de fuite varie à l'infini. Des fragments durement arrachés au désordre et au mutisme font échec au vide. Ces fragments cristallins qui, pour devenir étanches, pour mieux résister, se resserrent, se contractent jusqu'à donner momentanément une illusion d'hermétisme, communiquent en même temps un sentiment de plénitude, de bonheur inégalé en poésie; loins d'être hermétiques, en effet, au sens propre du mot, ils s'ouvrent sur un tourbillon dont ils constituent l'augure, dont ils contribuent tant soit peu à creuser le parcours. Empreints de la félicité d'un homme qui a réussi à établir la possibilité de parler dans les circonstances les plus suffocantes, et par conséquent de s'en détacher et de les surmonter. La parole ainsi comprise devient un levier singulièrement efficace, un moyen : aussi, Char n'omet aucune de ses ressources d'articulation ; il en résulte une grammaire transparente, traversée par de vifs éclairs de sympathie.

Ces ressources affluent dans la direction de la menace, « au nord du cœur », sur les arêtes de l'immédiat. Le poète ne se résigne pas à être la proie de la mythologie du passé et de l'avenir. Tout son effort tend à rendre l'immédiat accessible, à peser sur lui d'une façon équitable et de manière à le libérer de sa fatalité. Le terrain ne cède pas sous ses pieds; il sait que « l'angoisse de la rétention et l'appel du devenir » sont éprouvés dans le présent, dans la poussée d'une lame de fond qui l'affame et dont il laisse l'écume derrière lui. Char ne connaît ni la satiété ni l'effondrement. Le vœu d'efficacité qui aimante ses poèmes met en train « un artisanat urieux »; il s'agit d'avoir prise sur le temps : d'où l'appel aux hommes qui se servent de leurs poignets, au charron, au vanier, au boulanger, au forgeron, au laboureur. Une logique incandescente prend le pied sur la magie, sur les charmes et les maléfices du vide; le vieil ensorcelant ensorcelé cesse brusquement d'expier ses tentatives d'envoûtement, combien inoffensives pourtant; Dorénavant le poète, doué d'une « étrange santé », tire une force ascensionnelle de toutes les déchéances dans la mesure où elles ont été éprouvées au moyen de la parole.

« Chaque respiration propose un règne. » Au terme de l'agonie du saxifrage passe un effluve d'oxygène. Le poème clôt sur des données d'élargissement inouïes...

La parole lasse de défoncer, buvait au débarcadère angélique...
Voici le sable mort, voici le corps sauvé :
La Femme respire, l'Homme se tient debout.

Cet « âpre ascétisme allégorique » ouvre les voies d'une générosité sans bornes : « L'évasion dans son semblable, avec d'immenses perspectives de poésie, sera peut-être un jour possible. » La vision est efficace parce qu'elle s'inscrit dans un métier que Char n'a cessé de définir : y a-t-il eu d'autres poètes qui aient interpellé l'homme à travers le lecteur avec autant de calme? « Salut à celui qui marche en sûreté à mes côtés au terme du poème Il passera demain *debout* dans le vent. »

On assiste sur le plan de l'histoire littéraire à un mouvement compensa-

toire du même ordre que celui que Char s'attache à mettre en évidence du surréalisme dans son œuvre. On peut dire qu'il a retourné les armes contre lui : le surréalisme abondait dans le sens d'une construction verbale *fatidique ;* l'élaboration verbale se voulait parodie du néant. Ce déploiement de moyens fastueux n'était qu'un raccourci vers le vide, il s'agissait de déshonorer l'homme en dévalorisant sa syntaxe. Mais l'œuvre de Char, qui a ceci en commun avec le surréalisme qu'elle demande une efficacité immédiate, redresse au lieu d'anéantir; et pour la première fois depuis Lautréamont le raisonnement poétique de destructif devient optimiste : c'est tout un langage qui tourne sur son axe. Le ton péremptoire de l'absurde se charge de clarté. Les mots inutiles deviennent des mots arables. Si « la lave adorable dissout la roche florissante » qui date d'avant 1935, n'est pas encore détaché de la mécanique péremptoire et pessimiste du rêve surréaliste, « l'année qui acheva son agonie de saxifrage » marque l'accès au jour. Le martèlement a changé de registre.

C'est ce renouvellement passionnant qui fait l'objet de son poème; Char tire sa force tourbillonnaire des pôles ennemis entre lesquels il se trouve et qu'il a toujours soin d'énoncer. Comme ce rocher qui fleurit inopinément, ses mots s'ourlent de tout l'afflux du bonheur qui déboule dans la vie réelle; au moment où la vie se dessèche, il leur imprime une caresse de sang. Il n'y a pas de moment plus émouvant dans ses poèmes que ceux où, enivré par cet afflux inespéré, son langage se démet, se disloque imperceptiblement, frémit en laissant des dépôts légers d'odeurs et de saveurs. C'est toujours la lumière cristalline de Provence, une chaleur sèche, un fleuve très clair, le mimosa, la menthe, le romarin, le silex de son endroit natal. Vide, ou risque de vide, que seul le poème peut combler. « Derrière cette persienne de sang brûle le cri d'une force qui se détruira elle seule parce qu'elle a horreur de la force, sa sœur subjective et stérile. »

Voilà le secret de ce calme qu'il maintient dans la famine et qui rassure le lecteur en marche à ses côtés. A la fois « exclu et comblé », il invente une « bonté » qui lui donne barre sur l'événement.

La parole de Char, en effet, est essentiellement oraculaire; non pas hermétique mais sibylline, tout en fournissant des gages. Il poursuit aussi loin que l'esprit peut le supporter le parallélisme d'une prise de conscience et d'une perception jusqu'au moment où son pressentiment se trouvant vérifié, il donne ouverture sur l'avenir. Le poème clôt quand il arrive à établir la trajectoire d'un prolongement auparavant imprévisible. Dans a félicité. Les contraires s'allient : le temps d'un éclair le poète goûte la saveur de son existence parmi tant d'autres qu'il ne cherche plus à nier, et qui, elles, ne l'infirment plus. Mais dès qu'il s'aperçoit que ce n'est que la conscience qui vient de fournir sa propre réponse, et qu'elle risque de lui *convenir*, cette réponse lui devient suspecte : il « s'oblige à tournoyer ». Le conflit reprend de plus belle, l'homme est à nouveau menacé d'être anéanti, de perdre conscience de lui-même et du monde qui l'environne. Avec entêtement le poète, sa part mémorable, s'acharne à « recomposer l'évidence ».

André du Bouchet.



Le chant des morts, de *Reverdy*.

Après une brève apparition le *Chant des Morts* s'évanouit à son tour comme le font depuis trente ans les livres de Reverdy, non sans avoir jeté quelques reflets rouges et noirs aux yeux des visiteurs de la galerie Carré. Cette poésie, passionnément aimée de quelques-uns, a su se couler dans toutes les formes de l'oubli. Elle nous laisse cette fois quelques traces mémorables en se révélant dans une matière tenace. Peu importe vraiment à qui, de Reverdy ou de Picasso, en incombe la part noire et la part rouge : le rouge anime ce blanc dans lequel les vers de Reverdy filaient jadis à la dérive avant de s'y engloutir. Voilà tout. Il n'y avait pas trop de tout l'art de Picasso pour réussir à mettre cette matière poétique à vif sans la rehausser, pour égaler l'anonymat bouleversant de Reverdy. Ses illustrations perdent leur caractère d'illustration en se laissant aller au fil d'une écriture avec qui elles respirent et se confondent.

La poésie de Reverdy s'est toujours refusée à livrer des gages, à donner prise sur elle-même, à solliciter de quelque manière que ce soit l'amour qu'elle exige avec tant d'impatience. Contente de se laisser engloutir dans le vide et dans l'absence qu'elle s'efforçait de conjurer, elle donnait comme incidemment la seule forme d'engagement littéraire qui puisse se concevoir. La voici un moment dévoilée dans ce livre dont compte la présence physique, d'une manière fulgurante et humble; nous y avons accès de plain-pied. L'apport de Picasso forme un précipité de textes merveilleusement léger. Ce jeu de signalisation aide à lire, indique la vitesse qu'il faut prendre, prolonge ou abrège la résonance des mots saillants et garde, une fois le trajet accompli, une valeur d'aide-mémoire. On peut mettre à profit ces illustrations utiles qui se placent à la racine des poèmes et les renforcent dans la durée d'une matière poétique en incessante et douloureuse transformation.

Certains, parmi les plus sensibles à la démarche de cette poésie, ont volontiers parlé de son « caractère monocorde, inchangé » parce que Reverdy a toujours eu garde de laisser des traces, d'imposer lui-même la moralité de ses gestes et de tirer des conclusions provisoirement satisfaisantes qui permettraient tout au moins de jalonner le parcours de sa trajectoire.

Il semble battre la semelle depuis trente-cinq ans et pourtant, sous cette apparence d'immobilité, quels espaces immenses n'a-t-il parcourus, à vous donner le vertige, à tout faire chavirer. Mais les événements glissaient à travers ses poèmes. Ses textes, poreux à tous les vents, finissaient par rejoindre le vide et fournir leur propre constat. Il n'y en avait pas qui fussent exempts de cette espèce d'anéantissement. On pouvait croire que Reverdy se résignait à leur perte. Plainte, refus, et le reste passant par-dessus bord, il s'astreignait à éviter les formes mémorables, les épaves vaniteuses : cette disparition singulièrement nette ne laissait pas de traces.

L'attention du lecteur, constamment mise en échec, finissait aussi par se dissiper, faute de pouvoir discerner sur quoi cet écrivain étrange pouvait

bien miser. On parlait vaguement, pour justifier la désaffection, de « la persistance de cette poésie inchangée » (Aragon) alors que c'était bien au contraire la seule qui se renouvelât sans relâche sous le coup d'une nécessité impitoyable : chaque poème se résorbant dans le vide, celui qui suivait était privé de tout point d'appui dans le passé. Reverdy écrivait chaque fois comme s'il n'avait jamais écrit de sa vie; et la seule norme qu'il ait réussie à établir découlait de la persistance de son renouvellement poétique, de cet état de flux, qu'il maintenait contre tout espoir. C'est ainsi qu'au cours des années, il avait pu, à l'insu de la plupart des lecteurs, et peut-être même au sien propre, ressaisir la trame du temps dont le rythme infiniment fluide et dilué donnait naissance à leur tour, sous des pressions adventices, à des vibrations plus furtives et plus accessibles. L'ensemble de cette œuvre échelonnée à perte de temps constituait un système respiratoire dont Reverdy poussait à leur limite extrême les points de dilatation et de contraction.

Reverdy écrivait comme il respirait; aussi personne ne s'apercevait qu'il passait de chambres infimes à des paysages démesurés et limpides comme l'océan : pareil tribut a-t-il jamais été rendu, sans qu'on y songe, à un poète? Cette poésie, en effet, ne provoque pas l'admiration. Les grands drames métaphysiques, les tourments, les batailles du vent, les couchers de soleil massacré, les cris déchirants poussés dans « l'abîme doré, rouge, glacé, doré » demeuraient aussi insensibles, soulevaient aussi peu l'attention que les trois gouttes d'eau pendant au bord d'un toit; cela en un temps qui inclinait par ailleurs au paroxysme. Non, Reverdy avait découvert une matière dont la résonance restait inaltérable dans l'amplification. Ces mutations vertigineuses passèrent donc inaperçues jusqu'à ce que l'oubli se soit à un certain moment emparé d'une œuvre qui pourtant avait poussé assez avant dans ses parages pour le refouler. Qui connaît aujourd'hui les poèmes éclatants de *Ferrailles* (1936)?

Voici qu'après un chasme de dix ans surgit ce *Chant des Morts*. Sa force vient de tout ce qui s'est jamais accumulé de solitude et de silence en Reverdy. On ne passera pas sous silence la part vivante d'une œuvre ininterrompue dont la redécouverte prend un peu trop maintenant l'allure d'une exhumation; d'autant plus que par une des ironies coutumières au monde insensé où nous vivons, les illuminations de Picasso, qui servent si bien ce texte, lui valent en dernier ressort d'être serré à quelques exemplaires dans des coffres-forts.

Cette griffe marque l'état le plus récent d'une poésie dont les teintes de cristal et de cendre ont viré aux couleurs ardentes de la braise. La longue patience de Reverdy est à bout. Il ne se prête plus à la succion du monde environnant qui lui imprime son mouvement désordonné. La « terre dévidée dans l'écheveau du temps », vide qui écartèle la chair, fait gicler le sang, aspire les derniers résidus auxquels il tente de se raccrocher. L'esprit cède pas à pas. Les cris de sang de Picasso comme une buée fébrile. Sous la pression violemment accrue, les grands espaces familiers se contractent et donnent naissance à des allégories forcenées — « haies de la douleur », « couvre-feu du mépris » — à une évaluation lancinante dont cette poésie se passait jadis lorsqu'elle *avait le temps*. Ce sont maintenant les transformations et le déchirement d'une matière

privée de temps et d'espace, qui qualifie ses étapes avec l'énergie du désespoir.

Picasso met à portée de l'œil l'horaire d'un mouvement de désagrégation — filets rompus, mailles défaites, charnières, voies ferrées, moyeux, butoirs, barbelés pantelants. Les taches rouges, aimantées sur la page, foncent vers les mots ou s'en écartent avec une rapidité indicible. Elles tournoient autour de l'écriture noire de Reverdy,

Tranche d'espoir luisante au fond de la corbeille
Chair vermeille plus dense mêlée avec les eaux
Une écharpe de pourpre délimitée par la dorure
Dans l'angle le plus dur du sommeil des statues.

Ces alluvions de fleuve artériel s'accrochent aux mots du rivage. Il suffit d'une « fenêtre » pour que leur substance se délaye comme un tourbillon de cristal et rende les bouillons du verre avec les balayures du pinceau; du mot « délire » pour qu'en regard un être voie rouge et boxe dans la mâture; d'un « désert blanc », pour qu'une boule de faim y dévale comme une comète, se fasse remous aqueux dans la « marée montante du matin », s'échevelle dans le « miel de ta chevelure ». Poissons d'or comme des épis de blé dans le vent; « l'aile exquise du hasard » à la fois oiseau et virgule. Picasso tisse tour à tour les cordes noueuses du sang et de belles tranches nettes sans bavures, avivées un instant par l'espoir; puis des échelles dures à escalader et des thermomètres,

Et toujours la mort entêtée
La mort vorace...

Deux néants superposés, deux zéros pansus imprimés au fer rouge, séparés par le fléau précaire, entêté, de la vie; c'est toujours de Reverdy qu'il s'agit. Cette matière protéiforme qui s'astreint par déférence à une seule couleur ne le lâche pas d'un pied, le suit dans ses retraites les plus calmes, aux sources claires, bouleversantes et comme monotones de ce cri qui finit par jaillir de lui.

Ne lâchons pas le *Chant des Morts* que déjà on ne peut plus lire.

Je suis si loin des voix
Des rumeurs de la fête
Le moulin d'écume tourne à rebours
Le sanglot des sources s'arrête
L'heure a glissé péniblement
Sur les grandes plages de lune
Et dans l'espace tiède étroit dans une faille
Je dors la tête au coude
Sur le désert placide du cercle de la lampe
Temps terrible temps inhumain chassé sur les trottoirs de boue
Loin du cirque limpide qui décline des verres
Loin du chant décanté naissant de la paresse
Dans une âpre mêlée de rires entre les dents
Une douleur fanée qui tremble à tes racines
Je préfère la mort l'oubli la dignité
Je suis si loin quand
Je compte tout ce que j'aime

André DU BOUCHET.



Le grand vestiaire, par *Romain Gary* (Gallimard, éd.).

Dans ce livre de 300 pages, la véritable histoire commence à la 250e environ. En soi ce genre de construction se justifie très bien pourvu que les cinq sixièmes du récit consacrés aux préparations aient trouvé le juste ton et s'y tiennent. Ce n'est pas le cas ici. Il suffirait de peu de chose semble-t-il, mais toujours est-il que cette justesse de ton apparaît subtilement faussée.

Un orphelin de 15 ans est jeté dans des combinaisons de marché noir pour le compte d'un vieillard, louche et minable, puis, pour son propre compte, dans les vols d'autos et les cambriolages de voitures postales. Incapable d'adhérer à cette vie parce qu'il se moque de l'argent, méprise les adultes combinards et demeure fidèle au souvenir de son père, un instituteur maquisard tué deux jours avant la libération, il est également incapable de comprendre l'action de ce père et sa foi en l'homme, précisément à cause du visage ridicule et mesquin que lui offre l'humanité qu'il côtoie. Seulement, pendant toute la première et la plus longue partie du livre le personnage demeure assez inconsistant : avec son petit copain Léonce il fait un peu trop de mots d'auteur et le récit se présente un peu trop sous la forme d'un reportage brillant sur le marché noir. Trop de gags et de caricatures aux dépens du grotesque véritable et du tragique sous-jacent. Le reportage vécu, le ton-dialogue-de-cinéma-américain, comme beaucoup de modes littéraires, après avoir satisfait notre fringale, commencent à nous laisser à leur tour un arrière-goût frelaté.

Lorsque le garçon découvre que le vieillard est un traître qui a livré 40 victimes aux Allemands, il s'efforce néanmoins désespérément de le soustraire aux recherches de la police parce qu'il n'était plus possible de lui demander des comptes et que la pitié était la seule loi humaine qui pût encore s'appliquer à lui ». Puis, quant tout est perdu, il l'abat d'un coup de revolver. L'apprentissage du garçon est terminé. « Je pouvais maintenant retourner parmi les hommes. »

Toute cette fin vit de la vie lourde et haletante des histoires qui ont un sens et ne peuvent que mal finir. Et à cause de cette fin le livre marque un progrès évident sur l'*Éducation européenne*, bien qu'il soit vraisemblablement voué à un moindre succès.

Colette AUDRY.



Les naufragés de l'autocar, par *Steinbeck* (Gallimard, éd.).

Il serait assez curieux de lire cet ouvrage sans en connaître l'auteur. On n'y rencontre pas de vagabonds, ni de cueilleurs de pommes en chômage, ni de ces familles à la Dubout, où d'opulentes matrones trônant dans des Ford rafistolées trimbalent à la fois les matelas, la nichée de gosses, un grand-père paralysé et la cage au serin. On y chercherait en vain des Chinois, des hobbies et des païsanos. Il y a bien Juan, le conducteur, qui a du sang mexicain dans les veines, mais les autres sont d'honnêtes Américains 100 pour 100. Ils n'ont pas de vices cachés, ni de manies ridicules,

ils ne rêvent pas d'une bouteille de gin ou de rapines, mais d'une belle fille, ou d'une portion de tarte au caramel. Ils ont même, ô stupeur! de l'argent dans les poches et leurs poches ne sont pas percées. Ils ressemblent bien plus, dans leur ennui, aux bourgeois flamands de Simenon, qu'aux héros de Faulkner, de Caldwell et même de John Steinbeck.

Si le livre était réussi, nous serions enchantés de ce changement, car l'image d'une Amérique vue exclusivement par les fermiers pauvres du Sud ou les métis de la côte Pacifique, ne nous suffit pas. Malheureusement, ce voyage laborieux en autocar n'a guère plus d'intérêt qu'un documentaire et nous apporte moins. Car c'est d'un roman qu'il s'agit. L'auteur ne nous garantit pas les détails. Quel pays curieux pourtant! L'immensité des routes fait de l'autocar, malgré son confort, une sorte de diligence qui n'est pas à l'abri des aventures. A chaque escale, on a droit à cette cuisine étrange dont les produits sont uniformes, dans le plus petit village comme dans la plus grande ville. Sucreries, œufs brouillés, coca-cola. Un Français sédentaire sera surpris d'apprendre que la moindre auberge comprend des lavabos perfectionnés, avec distributeur automatique de cache-sièges en papier et de serviettes hygiéniques. Mais nous supposons que les Américains le savent depuis longtemps. Ils pourraient nous dire s'il est excessif d'imaginer quelque businessman s'ébahissant d'une farce qui simule avec réalisme des orteils écrasés, où s'intéressant à un distributeur de whisky imitant à échelle réduite la chasse d'eau et la cuvette d'un certain appareil. La question n'est pas là. Steinbeck a écrit pour ses compatriotes, et si son réalisme nous amuse par dépaysement, il est probable qu'il doit les ennuyer.

Que reste-t-il de cette histoire? Le voyage a mêlé pour quelque temps des classes sociales différentes. Une panne oblige des millionnaires à accepter la chambre d'un couple de garagistes. On nous fait peu comprendre l'inconfort de cette situation. La salle de bains du garagiste est à peine moins luxueuse que celle de l'autre. Simplement, ce dernier souffre de la contiguïté. Il en souffrirait, semble-t-il, davantage chez nous. On veut nous décrire un groupe artificiel, une charretée d'Américains qu'un hasard va égarer sur une mauvaise route. Bilan : un homme riche mené par sa femme et par sa fille, un voyageur de commerce, une demi-mondaine, une serveuse d'auberge, un adolescent boutonneux-un vieux maniaque, et le chauffeur. L'homme riche est d'accord avec le boutonneux pour désirer la demi-mondaine. Sa fille convoite le chauffeur. Sa femme rêve d'orchidées. La serveuse est amoureuse de Clark Gable. Nous voyons le moment où tout va s'arranger; l'autocar est arrivé.

Au fond, il ne s'est rien passé. Chacun nous a révélé ses petits complexes. La femme frigide, le mari timide, l'ancien combattant camelot, la belle fille blessée, la servante qui voudrait être belle, tout cela baigne dans un ennui dont les personnages épisodiques sont seuls à nous tirer. Le vieil apoplectique et la femme qui boit dans l'auberge déserte parviennent à nous rappeler le Steinbeck des grands jours. Il a laissé sa signature, avec l'histoire d'une mouche se noyant dans la crème d'un gâteau, elle nous rappelle celle de la tortue traversant les champs déserts des *Raisins de la Colère.* Mais plus rien ne subsiste, hélas! de ce grand souffle qui soulevait *En un combat douteux.*

L'auteur a su nous dépeindre trop puissamment la misère, les poings serrés, les silhouettes extravagantes de ces crève-la-faim, pour que nous acceptions de lui une si piètre esquisse. Il n'a plus rien à nous dire. Est-ce entièrement sa faute? Peut-il nous raconter autre chose que l'histoire de ces petites gens ballottés dans une grande voiture, essayant de ne penser qu'à leurs amours et à leur confort, et s'efforçant de constituer à eux tout seuls une société bien fermée à toutes les rumeurs extérieures?

Jean-H. Roy.



L'espèce humaine, par *Robert Antelme* (Robert Marin, éd.).

Encore un livre sur les camps de concentration! Après ceux de Rousset, de Kogon, et de tant d'autres, on croyait que tout avait été dit. Même s'il reste encore quelque chose à dire, nous aimerions qu'on se taise. La guerre est finie. Nous avons le droit de goûter la paix sans qu'on vienne nous la gâter. Assez de résistance, de tortures, d'atrocités, place au sourire!

Raisonner ainsi est facile pour qui n'a jamais été déporté. D'autres raisonnent déjà autrement, qui nous suggèrent avec Bardèche : Tout cela est un scénario monté par les Américains pour se faire pardonner les bombardements. Si les Allemands ont des comptes à régler, c'est avec les Russes ou avec les Juifs. Cela ne regarde pas les Français. On admettra pourtant qu'après avoir vécu de pareilles horreurs, un homme a le droit de s'en souvenir et d'en parler.

L'ouvrage lu, le plus chauvin ne peut y trouver une machine de guerre contre l'Allemagne, ni même contre les SS, et cela est significatif. Nous ne pouvons plus prétendre, comme après l'autre guerre : « Il n'y a qu'une telle race pour inventer de tels crimes. » Tout est simplement plausible. Sous n'importe quel drapeau. L'univers concentrationnaire n'est pas mort. Il est éternel et probablement universel. D'ailleurs ce témoignage ne répète ni Rousset, ni Kogon, qui s'attachaient à la description de milliers d'hommes gravissant dans un décor d'apocalypse un calvaire rigoureusement réglementé par leurs bourreaux. Rousset étudie la lutte des politiques contre les droits communs dans le cadre d'une résistance cohérente et finalement victorieuse. Kogon s'attache au rendement du travail forcé, sur une grande échelle, pour les nazis. L'objectif de Robert Antelme est plus modeste. Le camp de Gandersheim était petit, chacun pouvait presque s'y connaître. L'auteur s'excuse de ne pas nous présenter de crématoire. L'horreur ici, est moins inimaginable. C'est la faim qui court d'un bout à l'autre de ce gros livre, parfois un peu long. Pommes de terre volées, qu'on cuit sur le dessus d'un poêle, carottes crues, pissenlits, fécule qu'on avale, malgré son dégoût. Ventre éternellement vide, qu'il faut éternellement remplir, coûte que coûte. La faim n'est pas une torture bien raffinée. A Dachau pourtant elle sera pour la première fois comblée grâce à des colis de la Croix-Rouge, que les Français ont le droit de se partager, protégés par leurs camarades contre la voracité des Russes qui ne reçoivent rien. « La torture des Russes, autour de nous, nous effleure à peine. Nous sommes enfoncés dans la nourriture et seuls les

copains, le bâton levé, ont pu nous protéger. Et nous, nous sommes au point où il est inimaginable que l'on puisse partager de la nourriture avec un autre qu'un copain de wagon (page 411) ». Le lent acheminement vers un tel état, nous arrivons à le comprendre. La faim, le travail, la maladie. Aucun moyen de s'unir pour combattre. La seule fraternité qui puisse exister est celle de la maigreur, d'où le mépris pour les hommes qui ont réussi à conserver leur graisse, même lorsqu'ils protègent les autres. Malheureusement, on ne peut pas communier dans la faim. On ne peut que partager l'égoïsme de son voisin, et le regarder manger, parcelle par parcelle, sa portion de pain, en allant aussi lentement que lui, pour ne pas avoir le supplice de sa nourriture devant les yeux lorsqu'on a déjà fini.

Le SS est rarement un sadique ou un monstre. C'est pire. C'est le bourreau dont le regard vous anéantit. Il peut avoir bonne conscience. « Alles Scheise! » Comment ces squelettes qui se battent pour des épluchures peuvent-ils avoir raison? Ils sont repoussants. Ils se volent les uns les autres. Certains dénoncent leurs camarades. On les enferme dans une église classée monument historique. Ils en couvrent le sol d'immondices. Simplement, le SS a oublié de leur donner à manger ou de prévoir des latrines pour les dysentériques. L'organisation des grands camps décrits par Rousset nous stupéfiait. Le SS nous y apparaissait comme un génie du mal dont la science était infinie. Dans ce petit camp, nous devinons une autre vérité. Le SS n'organise rien. Il contemple. Un certain désordre, à ses yeux, ne peut que justifier la cruauté de son ordre à lui. Le kapo est choisi parmi les détenus. Il mérite la nourriture exceptionnelle dont il bénéficie, en rétablissant l'ordre. Il faut donc qu'il existe du désordre à la base, ou qu'on en crée d'abord pour sembler le détruire ensuite. Antelme cite à l'appui de sa thèse la distribution individuelle des vivres qui s'effectue dans un espace trop étroit, où l'on se bat pour avoir sa part. Les détenus proposent qu'un seul homme se charge de dix portions. Les kapos refusent. Pour Rousset, nombre de ces kapos jouaient le jeu terrible de la résistance et servaient leurs camarades tout en semblant leur nuire; ici, le kapo n'est plus qu'un malin, il ne veut plus avoir faim. Il frappe de plus en plus dur. Il rejoint peu à peu le SS. Jusqu'au jour où il a droit à la mitraillette et à l'uniforme de la Wehmarcht. Le fossé est rendu infranchissable entre lui et ses anciens compagnons de misère, car il a accepté de tuer les malades avant l'évacuation des camps.

Ainsi voyons-nous se former les cadres de cette société hallucinante. Le SS est absent. Il règne par intérim. « Il estle plus fort, mais ils sont là. Il faut qu'ils soient là pour qu'il soit le plus fort (page 55) ». Rêve classique du bourreau qui veut anéantir sa victime, tout en lui conservant un minimum d'existence pour qu'elle témoigne de sa force. La torture est peut-être née de ce rêve-là. « Quand je regarde la corne du bois et que je vois ensuite le SS, il me paraît minuscule enfermé lui aussi dans les barbelés, condamné à nous, enfermé dans la machine de son propre mythe. » (Page 67.) Il les suivra, jusqu'au bout de sa défaite. Il ne les quittera, après treize jours de chemin de fer, qu'à Dachau, lorsque les Américains seront là. Avec la libération, Antelme nous montre le soldat allié qui ne peut pas comprendre, qui a vaguement peur de ces gens malades

qui lui débitent des histoires incroyables. « *Inimaginable*, c'est un mot qui ne divise pas, qui ne restreint pas. C'est le mot le plus commode. Se promener avec ce mot en bouclier, le mot du vide, et le pas s'assure, se raffermit, la conscience se reprend. » (Page 429.)

Il faut maintenant réapprendre à être libre. Les anciens détenus de Dachau refusent qu'on les touche, au nom de leur liberté. Ils reprochent à leurs fonctionnaires de leur parler comme si le SS était toujours là. Pour un peu, ils refuseraient la discipline qui reste nécessaire pour nourrir une telle foule. Le SS les hante encore jusque dans sa défaite. Le mécanisme qu'il a construit risque encore de broyer des hommes. Le seul contact supportable est celui d'un camarade qui fume dans le soir, avec lequel on échange quelques mots en allemand, car il est russe.

L'ouvrage de Robert Antelme contient aussi bien des expériences dont nous n'avons pas pu parler. Il a réussi à nous rendre imaginable la tentative la plus monstrueuse de la guerre en nous la décrivant sans emphase. Que reste-t-il de cette expérience où la faim, l'égoïsme et la mort ont semblé triompher? Il reste cette vie, que le SS n'a pas réussi à enlever à tous. Il reste aussi cette fraternité de l'espèce humaine jusque dans l'égoïsme d'une misère trop grande, selon laquelle « les camarades se battent pour la soupe sans cesser d'être des camarades. » (Page 97.) C'est peu, pour ceux qui n'ont pas mesuré jusqu'où pouvait aller l'asservissement de la personne humaine, c'est beaucoup pour ceux qui ont connu un tel enfer.

Jean-H. Roy.



Le Gala des Vaches, par *Albert Paraz* (Éditions de l'Élan).

Avec le *Gala des Vaches*, A. Paraz raconte à la fois ses déboires de malade crachant ses poumons, ses amours, ses mépris et son admiration pour Céline. Il réussit à ne pas nous apitoyer sur son sort, grâce à un cynisme assez sordide et toujours hargneux, ce qui est une belle performance, car il est certainement très à plaindre. Il nous introduit dans sa correspondance avec une rude franchise. Cela nous permet de goûter une polémique Paulhan-Paraz assez jolie et surtout de renouer connaissance avec Céline. « Céline lui-même bat la grosse caisse, de son lointain Danemark, pour sa discipline : « et foutre, pourquoi ne pas publier en appendice la lettre à Sartre : à l'agité du bocal, tu en vendrais 10.000 de plus. » Voilà qui est franc! L'auteur s'efface respectueusement devant son maitre. Pourquoi même ne s'efface-t-il pas entièrement? Pourquoi ces petites histoires qui ont la prétention d'être un journal?

Les lettres du Maître sont commentées. L'élève a peur que nous comprenions mal : « Les lettres de Céline ont la richesse, la beauté, l'intelligence de l'événement, la résonance avec les ondes secrètes qui sillonnent l'univers et aussi la compréhension du plus petit battement des artères. Il tombe toujours à pic sur le mot juste et s'il ne le trouve pas, il l'invente » (p. 160). Et de le comparer à Chateaubriand, ce qui ne fait même pas rire Céline. Aurait-il perdu le sens de

[illegible]

[illegible]

[illegible] Sartre n'aurait pas dit mieux!

[illegible]

[illegible] (p. 81), — on ne mérite pas d'être estimé.

[illegible]

insultes. L'ampleur même des anathèmes les rendait en quelque sorte inoffensifs et des israélites pouvaient y trouver du sel. La guerre est venue, et la défaite, dont Céline nous menaçait depuis 1937. Il a continué à jouer son rôle de mauvais prophète, sans voir ce qu'il y avait d'odieux à rééditer ses injures à l'égard d'hommes qui n'avaient plus aucune défense et que les Allemands faisaient défiler par millions dans les chambres à gaz. Il ne savait pas. Mais la moindre étoile jaune aurait pu le ramener à la pudeur.

Céline reparaît. Nous sommes prêts à l'entendre. Mais qu'il parle un langage d'homme. Qu'il ne revienne pas à n'en plus finir sur ses jugements de jadis. Autrefois, on s'injuriait avant de se battre, c'était une forme de virilité. Mais l'injure sans le combat et l'insulte qui change de camp, n'est que comique. « Céline est brave, on le lance les yeux fermés contre n'importe qui, en l'excitant un petit peu, et après c'est lui qui est mouillé » (p. 193). Cette bravoure ressemble à de la bêtise. Céline est-il plus brave lorsque après nous avoir promis les Allemands, il nous promet les Kirghizes? « Je les foutrai tous en kolkhose », s'écrie-t-il. Ce *je* est magnifique. Et sont déjà prêtes les re-bagatelles pour un re-massacre.

Jean-H. Roy.



LES QUOTIDIENS PENDANT CINQ SEMAINES
(10 février-15 mars).

Des amis m'ont adressé un numéro de *La Voix du Cantal*, anciennement *Croix du Cantal* qui a dû son changement de titre à une interdiction provoquée par son attitude sous l'occupation. L'éditorial d'un certain M. Lissorgues évoque, parallèlement à l'affaire Mindsenty, sa condamnation et son procès, son propre procès et, par rapport au régime hongrois, le régime français. Selon lui, « *Le* 6 *août* 1946, *M. Teitgen, alors Ministre de la Justice, déclarait qu'auprès de lui Robespierre lui-même ne fut qu'un enfant! Ce jour-là, M. Teitgen oubliait que Robespierre, ce criminel de guerre civile, expiait ses crimes sur l'échafaud.* » Évoquant le procès intenté à *La Croix du Cantal*, M. Lissorgues note sa méfiance envers « *un magistrat dont je sais seulement qu'il est un huguenot fervent* ».

L'affaire Mindsenty a encore fait couler pas mal d'encre. Je n'évoquerai pas seulement l'étonnant article de *l'Aube* où M. Étienne Borne s'indignait que l'on pût penser que le prélat avait été drogué. Une telle pensée, selon le chroniqueur catholique, suppose un matérialisme inconscient, implique que l'on croit en l'action de la matière sur l'âme... Mais, dans le *Figaro* du 10 février, M. Tibor Arne s'indigne au contraire de l'emploi par la police hongroise — et plus vraisemblablement au cours de l'interrogatoire du cardinal Mindsenty — « d'actérol dissous, médicament qui a pour effet de provoquer l'état anxieux. » On regrette que cette même presse, qui s'est étendue avec émotion sur l'emploi de

telles drogues, ait enregistré, sans protester, le 24 février « *un jugement qui fera jurisprudence : la Cour d'Appel de Paris ne réprouve pas l'emploi du penthotal* ».

***

L'affaire Kravchenko continue d'aller cahin-caha. Le stade monotone de l'invective a été remplacé par celui, non moins monotone, de l'exégèse. L'intérêt n'a été ranimé que par la déposition, le jeudi 24 février, de Mme Neumann. Mme Neumann est la belle-fille du philosophe allemand Buber introduit en France par Gaston Bachelard et elle est la femme de Neumann, ancien membre du Bureau Politique du Parti Communiste allemand. Elle a été membre des Jeunesses ou du Parti communiste de 1921 à 1937. Elle commença par raconter comment, sur les instructions de Moscou, le Parti Communiste changea en 1931 sa tactique dans la lutte contre le nazisme. « *Neumann fut rappelé à Moscou pour avoir un entretien avec Staline. Cela se passait en décembre* 1931. *Staline lui déclara : « Ne » croyez-vous pas, camarade Neumann, que si le national-socialisme prend » le pouvoir en Allemagne, il sera suffisamment occupé à l'Ouest de telle » sorte que nous pourrons construire tranquillement le socialisme en Russie?»* Comme Neumann s'opposait à cette tactique du petit bout de chemin, il fut limogé, envoyé en Espagne puis en Suisse. En 1935, le Gouvernement soviétique lui offrit l'hospitalité à elle et à son mari. « *En décembre* 1936, raconte Mme Neumann, *mon mari fut convoqué chez Dimitrov, alors secrétaire général de l'Internationale Communiste, qui lui dit : (...) « Vous » devez écrire un livre sur le 7e Congrès du Komintern dans lequel vous » reconnaîtrez les erreurs que vous avez commises au point de vue politique » en* 1931-1932. » *Neumann refusa d'écrire ce livre et fut arrêté en avril* 1937 *par le N. K V. D.* » Sa femme fut arrêtée en juin 1938 et resta jusqu'en janvier 1940 dans les différentes prisons de Russie. En janvier 1940, époque — on s'en souvient — des relations cordiales de l'Allemagne et de l'U.R.S.S., Mme Neumann fut ramenée à Moscou où on lui notifia son expulsion immédiate du territoire soviétique. Elle ne tarda pas à vérifier que cette expulsion ne signifiait rien de moins qu'une extradition : livrée aux Allemands, et internée à Ravensbrück.

Il va de soi que *l'Humanité* se montra d'une étonnante discrétion — ou plutôt non : « *Les kravchenkistes ont fait venir à la barre une dame qui a dit être Mme Buber-Neumann et être la femme d'un ancien membre du Bureau Politique du Parti Communiste allemand, Heinz Neumann, lequel en eut beaucoup. Elle est venue pour raconter comment son mari fut arrêté parce qu'il avait voulu lutter « effectivement » contre le national-socialisme entre les années* 1931 *et* 1932 *et serait entré en désaccord sur ce point avec le Parti Communiste allemand et le Komintern. Il fut arrêté en* 1937 *à Moscou et elle est arrêtée à son tour en* 1938. *Sa déposition « intéressante » n'a d'autre but que d'établir un parallèle entre les « camps de concentration » soviétiques et le camp de Ravensbrück, où elle fut internée, dit-elle, après avoir été « livrée » aux nazis par le N. K. V. D. au moment du pacte germano-soviétique. (...) En fait* C'EST SUR LEUR DEMANDE (c'est *l'Humanité* qui souligne) *que la plupart de ses semblables rentrèrent en Allemagne. En fait, elle s'enfuit*

lorsque l'armée rouge eut délivré le camp de Ravensbrück et Me Nordman lui fait remarquer que 30.000 *femmes ont été alors sauvées de la mort.*

» *En fait Heinz Neumann, ainsi que Remmele et Schubert (dont elle cita les noms) sont des hommes qui ont été dénoncés par leur propre parti pour s'être mis à la disposition des éléments fascistes et trotzkystes qui formaient le groupe des « adhérents de la réconciliation ». Neumann, dont le mot d'ordre provocateur a été présenté par cette dame comme celui d'un vrai révolutionnaire, a participé en Espagne au mouvement du nommé Brandler, autre trotzkyste* (...) *Il s'opposa constamment à la politique de Thaelmann, et d'aucuns lui imputent une part de responsabilité dans l'arrestation de celui-ci.* »

Les lecteurs apprécieront les contestations et les insinuations de ce compte rendu.

* * *

Le 22 février, M. Maurice Thorez, à la question du journal *Carrefour :* « Que feriez-vous si l'armée rouge occupait Paris? », déclara : « 1° *L'Union Soviétique ne s'est jamais trouvée et ne peut pas se trouver en position d'agresseur envers quelque pays que ce soit* (...)

» 2° *Nous prenons position sur des faits et non sur des hypothèses. Les faits actuels ce sont la collaboration active du Gouvernement français à la politique agressive de l'impérialisme anglo-saxon, et la présence d'un état-major étranger à Fontainebleau.*

» 3° *Si notre peuple était engagé malgré sa volonté dans une guerre antisoviétique et si, dans ces conditions, l'armée soviétique, défendant la cause des peuples et la cause du socialisme était amené à pourchasser les agresseurs jusque sur notre sol, les travailleurs et le Peuple de France pourraient-ils se comporter envers l'armée soviétique autrement que les travailleurs et que les peuples de Pologne, de Roumanie et de Yougoslavie?* »

Cette déclaration a été publiée dès le mardi soir dans la dernière édition du *Monde* (datée du mercredi 23) et reprise, au moins pour ces passages les plus importants, dans toute la presse du mercredi 23. Ce fut aussitôt une tempête. C'était à qui prononcerait le plus souvent, dans le moins de lignes possible, le mot de trahison. Seul, semble-t-il, M. Claude Bourdet, dans *Combat* du 24 février, gardait son sang-froid : « *Les déclarations de M. Thorez ne sont pas seulement des actes de propagande. Elles sont, en partie, des constatations. D'autres les ont faites tous les jours en alignant quelques chiffres, bien que nos gouvernants aient une tendance invétérée à oublier ces chiffres ou à les tenir pour négligeables quand cela leur est commode.*

» *Car toute cette histoire de Pacte Atlantique, de défense sur l'Elbe ou sur le Rhin, fait bon marché de l'existence en France d'un bon million de militants communistes inscrits au Parti, de trois millions de syndicalistes C.G.T. et de* 30 % *au moins, du corps électoral ayant voté communiste.* »

Le débat à la Chambre le 24 février, fut, à en croire M. Robinet, « *une mesure pour rien* ». L'éditorialiste du *Figaro* n'envisage rien de moins que de « *mettre le P. C. hors la loi* ». En tout cas, M. Queuille annonça que des poursuites seraient engagées.

Le samedi, les journaux du matin firent connaître que des perquisitions avaient été opérées aux sièges de trois publications communistes, à la suite desquelles trois journalistes et un dessinateur furent déférés à la Justice. Enfin, le gouvernement transmit au Parquet le numéro de *l'Humanité* reproduisant le discours de M. Maurice Thorez.

La levée d'immunité parlementaire de M. Marcel Cachin, directeur de *l'Humanité*, fut demandée : « *Procès de tendances*, écrit ce journal le 1er mars, *voici pourquoi : Nul n'ignore maintenant que la déclaration de M. Thorez est jointe au dossier des poursuites en cours contre M. Marcel Cachin sous la forme des numéros de* l'Humanité *qui les ont reproduites. Entendons-nous bien, il s'agit de* l'Humanité *par exemple et non du* Monde *et autres journaux vespéraux qui l'ont reproduit* avant elle. *Il s'agit non pas de frapper les journaux qui ont publié ce discours, mais ceux qui l'approuvèrent.* »

Après quelques arrestations spectaculaires d'obscurs militants, l'affaire semble avoir fait long feu.

***

Dans un article retentissant du *Monde* daté du 2 mars, M. Gilson écrit : « *Comme le remarquait récemment un éditorial du* New York Times, *le pays (U. S. A.) est disposé à « acheter » de la sécurité avec des dollars, mais beaucoup moins disposé à s'engager à faire usage de a force pour la sécurité de l'Atlantique nord et des pays de cette zone* ».

Le 4 mars, *le Monde* publia une longue dépêche de son correspondant particulier aux États-Unis contestant purement et simplement l'interprétation du Pacte de l'Atlantique par M. Gilson. A en croire M. Maurice Ferro « *le véritable problème n'est pas dans un parallèle d'attitudes : il consiste à préserver la civilisation occidentale et les valeurs spirituelles morales et économiques communes à un certain nombre de notions. Or la liberté se défend. Et le mieux est encore de la défendre préventivement, de manière à éviter l'effusion de sang.* » Le surlendemain M. Gilson répliqua : « *Avec une remarquable perspicacité le département d'État voit que la seule chance d'éviter une guerre est de dire clairement au monde dans quel cas précis on la fera. Avec une remarquable prudence, la Commission du Sénat refuse de s'engager jusque-là. Ce sont là, répétons-le, des problèmes de politique intérieure américaine dont nous n'avons pas à nous mêler, mais que l'opinion publique française a le droit de connaître parce que le sort même de la France est en jeu.* », et il ajouta : « *Les derniers éclaircissements venus du département d'État n'apportent que deux précisions : fournitures aux nations signataires du pacte des moyens de faire face à une agression, ce qui est exactement « acheter » de la sécurité avec des dollars : notification par l'Amérique au moyen du pacte de son « irréductible volonté de s'opposer à toute agression », ce qui peut signifier des choses très différentes pour le président et pour le Sénat des États-Unis.* »

***

Le 11 mars s'engagea à la Chambre un débat au cours duquel : 1° devait être voté un projet relatif à l'élection en Cochinchine d'une Assemblée

territoriale et habilitée à décider du statut fûtur de ce pays; 2° devaient être discutées diverses interpellations relatives à la politique indochinoise du gouvernement.

Mais, dès que le projet fut voté, le Gouvernement fit demander et obtint le renvoi à la suite des interpellations. Ainsi il n'y aura toujours pas de débat au fond sur le problème indochinois. M. Capitant, au nom du R. P. F., a vivement protesté, mais on peut penser avec M. Rémy Roure (*le Monde*, 16 mars) que, pour la question d'Indochine, « *si le R. P. F. était au pouvoir, sans doute n'agirait-il pas autrement sur le fond que le Gouvernement actuel.* »

Roger STÉPHANE.



AU FIL DES JOURS

12 *février.* — LILLE : Au Congrès du R. P. F., M. André Malraux déclare : « *Il faut à la nation un chef qu'elle puisse regarder sans avoir envie de rire.* »

13 *février.* — LISBONNE : Après que le candidat de l'opposition eut été contraint par le « refus du Gouvernement de lui accorder des garanties sérieuses », de retirer sa candidature, le Maréchal Carmona a été réélu Président de la République avec 80 % de suffrages exprimés.

16 *février.* — FRANCFORT : Le général Clay s'oppose au projet constitutionnel allemand.

BAGDAD : Pendaison de deux leaders du Parti Communiste de l'Irak.

20 *février.* — VATICAN : Meeting au cours duquel le Pape prend la parole, comparant le cardinal Mindzenty aux martyrs de la Rome antique. On pense plutôt à Pierre et à ses reniements.

23 *février.* — PARIS : Session du Comité national du Parti Communiste français au cours de laquelle M. Maurice Thorez déclare que la classe ouvrière française ne saurait accueillir, autrement qu'en libératrice, l'armée rouge pourchassant un envahisseur sur le territoire national.

24 *février.* — PARIS. — Débat à l'Assemblée nationale sur la déclaration de M. Maurice Thorez. Le Gouvernement en profite pour faire voter un ordre du jour de confiance.

PARIS : Poésie et Police — ou de Hölderlin à Jules Moch : M. Pierre Bertaux, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur d'allemand à la Faculté de Toulouse, est nommé directeur général de la Sûreté Nationale.

26 *février.* — ROME : M. Saragat, vice-président du Conseil, remet sa démission à M. de Gasperi.

2 *mars.* — ROME : M. Saragat reprend sa démission.

4 *mars.* — ROME : Par 8 voix contre 7, le Parti socialiste minoritaire italien (anticommuniste) se prononce contre la participation de l'Italie au Pacte Atlantique.

5 *mars.* — MOSCOU : M. Vichinsky, spécialiste de l'invective zoologique (cf. *vipère lubrique* et *rat visqueux*) remplace au Ministère des Affaires Étrangères M. Molotov.

8 *mars.* — PARIS : Échange de lettres entre M. Vincent Auriol et l'ex-empereur Bao-Daï consacrant le projet d'accords français-vietnamiens. L'ex-empereur qui avait déjà négocié de semblables accords avec les Japonais commence à avoir l'habitude des proclamations d'indépendance.

11 *mars.* — PARIS : Rétrécissement du débat à l'Assemblée Nationale sur le problème indochinois. Grâce à un artifice de procédure, il n'est plus question que de la Cochinchine.

R. S.



Correspondance

Nous avons reçu de M. Claude Roy la lettre suivante :

Paris, le 12 *mars* 1949.

Cher Etiemble,

Le hasard m'a fait recevoir le même jour une lettre fort cordiale de vous, et un article en forme de lettre ouverte où vous me traitez (moins cordialement) de quelques noms choisis, dont le moindre est *préparateur-de-procès-de-trahison*, et le pire *menteur*.

Je vois dans cette coïncidence moins de duplicité que d'emportement. Vous avez des humeurs comme d'autres ont des sincérités, successives. Il leur arrive de vous entraîner plus loin que vous ne l'auriez désiré. Fort loin par exemple (c'est le cas pour ce texte des *Temps Modernes*) de cette *honnêteté du débat intellectuel* dont vous prétendez me dispenser la leçon, et que je m'apprête (cordialement) à vous retourner tout de suite.

Car il me déplaît, malgré le faible que j'ai pour votre tour d'esprit et votre verve érudite, d'apparaître par vos soins, aux lecteurs des *T. M.*, comme un imbécile, doublé d'un ignorant, et triplé d'un salaud.

Rien n'est plus utile, à qui veut faire passer l'interlocuteur pour un sot ou une canaille, que de lui prêter des phrases et des pensées qu'il n'a jamais songé à former. Vous êtes à ce jeu, mon cher Étiemble, d'une libéralité accablante.

J'ai écrit dans *Action* un feuilleton littéraire consacré à la Chine. J'y constatais le regain d'intérêt que la philosophie taoiste connaît parmi

les intellectuels d'aujourd'hui : soit qu'on y adhère explicitement (c'est le cas de Jean Grenier, me semble-t-il), ou implicitement (c'est le cas de Lin Yun Tang), soit qu'on en fasse une machine de guerre contre le matérialisme dialectique (c'est votre cas, et je crois vous avoir bien lu : vous renvoyez dos à dos les deux philosophies, ayant tenté de démentir l'une par l'autre). Vous me prêtez, là-dessus, une vue policière du monde, vous feignez de croire que dans cette coïncidence fort explicable d'intérêts, je veux dénoncer un complot, ouvrir le dossier d'un procès. Quiconque cherche à déceler les grands courants de pensée de ce temps (c'est votre cas souvent) serait à ce compte un flic de l'intelligence. Il est bien vilain, cher Étiemble, de nourrir de si vilaines obsessions.

Mais ce n'est pas encore suffisamment ternir ou salir l'interlocuteur. Lui attribuer des arrières-pensées (assez basses) ne suffit point. Prêtons-lui des pensées, et bien niaises : il ne s'en relèvera pas (dans l'espace de temps du moins que sa réponse mettra à être connue).

On lui fera donc dire qu'il a cru Étiemble disciple du Tao. Il n'en est rien, bien entendu. J'ai simplement dit qu'Étiemble utilise le Tao contre le matérialisme dialectique, et se fait réfuter là-dessus par Éric Weil, dans *Critique* (mais à Éric Weil, nulle réponse. Et son nom pas même prononcé. C'est plus aisé de la sorte...) Et j'ai si peu cru Étiemble taoiste, qu'il y a deux ans, dans un essai sur Jean Prévost publié par *Poésie* 47, j esquissai un parallèle entre le confucianisme d'Étiemble, et la pensée radicale d'Alain. Mais enfin, Étiemble se sert du taoisme, oui ou non? Oui? Pourquoi alors tout ce tapage?

Et pourquoi faire croire que j'ai pris le sinologue Georges Margouliès pour un écrivain *progressiste*? « *Si vous saviez comme il s'en fout, Margouliès, de vos écrivains progressistes !* » Sans doute. L'important est que, dans son *Anthologie raisonnée de la littérature chinoise*, il reproduise des textes, en effet *progressistes*, et qui prouvent qu'en face du Taoisme, philosophie du non-agir, il y a dans la pensée chinoise une autre tradition, qui ne fait pas des communistes chinois des enfants trouvés, dépourvus d'ancêtres.

Claude Roy m'a cru taoiste, c'est un ignorant, il a cru Margouliès progressiste, c'est un niais. Au demeurant, c'est un policier.

Et d'ailleurs, il est de petite intelligence. « *Grenier essaie de faire entendre à des Occidentaux une philosophie pour eux presque impensable : dont voici pour preuve Claude Roy* ». Jean Grenier exprime « *l'ineffable* », auquel Claude Roy n'entend goutte.

Il me semble au contraire que Jean Grenier est un écrivain parfaitement clair. Il développe avec une précision sensible une philosophie du non-agir, qui n'a rien d'*impensable*, ni d'*ineffable*. Qui est seulement contestable, ce que je crois avoir le droit de dire sans être traité pour cela par vous d'assassin (« *vous dont la profession est de tuer d'abord, de lire ensuite* »), de flic ou d'ignare.

Au fond des choses, mon cher Étiemble, vous savez parfaitement que je ne me suis trompé ni sur votre fidélité à Confucius, ni sur Margouliès, ni sur Jean Grenier. Mais la mauvaise foi, la fougue, un rien de ruse embellissent la polémique. Et en voici d'autres exemples.

Vous écrivez : « *En situation* » *raillera mon censeur, qui sait pourtant*

que les Temps Modernes *ne m'ont point requis de me faire existentialiste. Eh bien soit, « en situation !* »

Je croyais n'avoir point ouvert la bouche. Voici pourtant, en trois lignes, que j'ai parlé, été repris (et confondu).

Ceci est un peu gros, Étiemble, et pas très joli. Il m'est arrivé d'écrire sur l'existentialisme, et sur Jean-Paul Sartre. Je crois m'être dispensé des moqueries faciles que vous me prêtez sur le vocabulaire de cette philosophie. Dont l'expression « *en situation* » me semble précisément un des termes (et une des idées) les moins attaquables du point de vue où je me suis placé.

Votre numéro de ventriloque vous conduit à un degré plus parfait encore de noirceur. Je me suis fait une loi, dans mon activité critique, de rayer de mon vocabulaire l'expression « *Vous me direz que* ». J'aimerais vous communiquer cette petite recette. Elle vous épargnerait quelques petites vilenies avocassières et de basse rhétorique, comme celle qui clôt votre article, au moment même où vous venez de dire : « *Je n'ai voulu que vous montrer comment je conçois le débat intellectuel.... en forme honnête* ». Merci pour la leçon d'honnêteté qui consiste à écrire : « *Vous m'objecterez que si vous deviez réfléchir quinze ans à l'idée de dialectique, vous seriez très bien mort depuis quatorze ans et six mois... Je plains tous ceux qui, pour nourrir femme ou gosses, en sont réduits à préparer chaque semaine deux ou trois procès de tendance, de trahison.* » Imaginez-vous, mon cher Étiemble, que je me faisais de l'*honnêteté* dans la discussion une toute autre idée? Est-ce que vous ne pensez pas, le sang-froid et la bonne foi un peu revenus, que vous vous êtes conduit, en écrivant ceci, d'une façon très moche? Vous me direz que vous en avez conscience (mauvaise) et le regrettez. Mais j'ai juré de ne jamais commencer une phrase par : « *Vous me direz* ». Vous ne me direz donc rien.

Je n'ai jamais dit que vous étiez taoiste, ni que Margouliès fût progressiste, ni que Jean Grenier, Lin Yun Tang et vous ayez ourdi une « *machination vraiment machiavélique* ». Me voici contraint de vous retourner votre propos : « *Ou bien vous ne m'avez pas lu, et me condamnez par principe. Ou bien vous m'avez lu, et n'avez rien compris. Ou bien vous m'avez lu, compris, et me condamnez en sachant que vous mentez.* »

J'ajouterai que vous tentez (maladroitement, car vous êtes mal doué pour cet exercice qui vous fascine tant) de vous conduire en policier. « *C. R.*, écrivez-vous, *est aujourd'hui chez nous l'un des rares* (critiques communistes) *qui se lisent : amusant, libéral — si j'ose dire sans le compromettre — et qui, de toute évidence, garde un peu de ce ton caustique où parfois « Candide » excellait. « Candide ». « L'Action Française ».* »

Oh! cher Étiemble, quelle belle âme surgit ici! Et permettez-moi de déplier un peu les arrières-pensées de ces trois lignes. Car ces insinuations n'ont de sens que si vous vous faites du Parti Communiste une idée kravchenkiste et romanesque : en un mot, policière. Un appareil de robots insensibles, dénués de scrupules, et brutaux, s'il s'empare d'un texte où un membre du Parti est traité de *libéral* (« *si j'ose dire sans vous compromettre* »...) et où il est rappelé qu'il fut, en son adolescence, maurrassien, manquera-t-il de sévir contre ce membre?

Vous l'espérez délicieusement. Quel beau coup, et élégamment double,

si vos faux et usages de faux, et vos dénonciations faussement prudentes pouvaient 1° discréditer C. R. aux yeux des lecteurs des *Temps Modernes*; 2° le discréditer aux yeux de ses camarades communistes.

Imaginez-vous, hélas! que le Parti Communiste n'aime pas du tout les petits rapporteurs, même quand ils ont votre brillant, et que le Parti Communiste n'a pas attendu que vous *caftiez* pour savoir que je suis en effet, comme vous le dites bizarrement, *libéral* aujourd'hui, et que j'étais hier maurrassien. Et comme la démangeaison me prend d'être un moment aussi perfide que vous, j'ajouterai ceci : le camarade de la section des cadres qui en 1942, dans la clandestinité, recevait mon adhésion au Parti savait parfaitement d'où je venais. Il y avait peu de dangers à être maurrassien en France en 1942, il y en avait peut-être à peine davantage à publier les textes que je publiais alors dans *Poésie* 1942 et *Fontaine*, mais il y en avait peut-être quelques-uns à être communiste. Vous ignoriez cela : vous étiez loin de France (j'ai un peu de mal, cher Étiemble, à être aussi perfide que vous...)

Car un des fils gris (ou noirs) de ce petit tricot infamant qui compose votre papier des *Temps Modernes* est celui-ci : que nous nous sommes croisés dans la vie, que vous étiez communisant quand j'étais maurrassien, et que vous voici détaché du communisme, alors que je l'ai rejoint.

Ceci est un fait. Chacun abandonne derrière soi quelques peaux de couleuvre. Et si vous avez lu *Confucius*, vous avez noté dans les *Lun Yü* (XVII, 3) ceci : « *The Master said : it is only the wisest and the stupidest who do not change* ». Je pense que l'honnêteté intellectuelle dont vous vous prétendez le champion demande simplement qu'on examine les raisons de ces changements, et qu'on s'épargne de recourir aux techniques des nobles anonymes de *Paroles Françaises* ou d'*Aspects de la France*.

Vous ressentez quelque satisfaction d'avoir été l'ennemi de Brasillach quand j'étais encore son compagnon. Je voudrais croire que vous aviez contre lui d'autres motifs de désaccord que des railleries dont vous semblez conserver quelque rancœur. Et je vous prie de croire que ma tragique rupture avec Brasillach n'a pas eu, elle, de motifs anecdotiques. Elle s'est faite sur un problème moral précis, l'antisémitisme et ses conséquences et non pas même — essentiellement — sur une position politique. Car opter pour le racisme me semble plus inexpiable, irrémédiable, que d'opter seulement pour une politique absurde de compromis, ou criminelle, de collaboration. Je vous plains de sembler n'en vouloir au malheureux Brasillach que de vous avoir littérairement éreinté. Votre légèreté m'effraie.

Mais l'homme de lettres en vous l'emporte parfois sur le bon esprit. Er je vous vois fâché, dans l'autre lettre (privée) que vous m'adressez, que je n'aie pas goûté comme vous l'espériez *Peaux de Couleuvre* (au fait : n'est-ce point l'histoire d'un homme qui se débarrasse, pour trouver sa vérité — et la vérité — de mille peaux de serpents mortes?) Il me souvient pourtant d'avoir parlé de votre livre avec une sincérité sans aigreur. Mais il vous faut trouver un complot, et instruire un procès de trahison intellectuelle. Vous affirmez donc que c'est d'ordre du Parti Communiste que j'ai été à votre égard sévère. Oh, candeur! Car que vient faire alors cet article d'Edgar Morin que j'ai sous les yeux, où cet autre critique communiste fait de votre livre un éloge sans embarras?

Quoi, tant de bile aurait sa source dans un si petit désagrément? Cette démesure m'étonne. Que ne vous êtes-vous souvenu de la sagesse de Confucius dans les *Lun Yü* : « *The Master fished with a line but not with a net, and when fowling did not shoot sitting birds* » (VII, 26).

Dans cette charge de la brigade Étiemble, s'enchâsse un texte qui mérite examen : votre dialogue avec Jean Grenier. J'ai déjà trop abusé de la courtoise hospitalité des *Temps Modernes*. Et puisque vous le soumettez à notre examen, j'aurai le plaisir de m'y livrer dans une autre revue, avec moins de hargne (j'espère) et moins de mauvaise foi (je le souhaite) que vous n'en avez donné le spectacle.

Avez-vous été piqué dans mes quinze lignes d'*Action* que je vous y dise *intelligent* (c'est pourtant parfois vrai), ou *brouillon* (mais je viens de vous en administrer la preuve) — ou *anticommuniste*? Oui. vous souhaitez n'être pas taxé d'anticommunisme, et m'émeut votre aveu : « *Il existe pour l'homme d'aujourd'hui*, écrivez-vous, *une situation tragique, ne pas vouloir être anticommuniste, mais ne pas pouvoir devenir communiste.* » Mais quoi : vous affirmez contresigner toutes les objections que fait au communisme Jean Grenier. Il me semble honnête de dire que contresigner ces lignes, c'est se déclarer contre le communisme. La nuance ne m'échappe pas, qui subsiste entre *conclure contre le communisme*, et *être anticommuniste*. Il me semble qu'en fin de compte le résultat est souvent le même.

Car tout ceci est misérable, Étiemble. Nous aurions mieux à faire, tout de même, vous et moi, que de nous entre-déchirer, petitement, sordidement. Si un débat nous oppose, je veux le placer, quant à moi, à un autre niveau que celui des piqûres d'amour-propre, le conduire avec d'autres armes que l'insulte ou la falsification encolérée, et le conclure sur autre chose qu'un jet de venin. Ce qui m'importe, en définitive, c'est moins le numéro de cirque dont vous m'auriez voulu la victime, que votre chronique du mois précédent sur la bombe atomique. C'est de vous voir m'écrire, vous qui êtes contre le communisme : « *Dans le conflit Amérique-Russie, je suis pour l'attaqué contre l'éventuel agresseur.* » Vous savez aussi être honnête, Étiemble, et du coup me voilà bien fâché de vous avoir tant ému, et plongé par là dans un désordre des idées et une effervescence des passions qui m'ont attristé pour vous.

Sans doute, pour vous répondre, aurais-je dû, comme vous l'avez fait pour la galerie, tremper ma plume dans un peu de fiel, et m'assortir auprès de vous d'un petit lot d'insultes choisies. Mais je ne crois pas nécessaire, quant à moi, d'avoir deux langages et deux tons, un pour les lettres fermées et un pour les lettres ouvertes, et je fais miens ici les derniers mots de votre lettre (non point la publique) :

A vous donc.

Claude Roy.

M. Étiemble, à qui nous avons transmis cette lettre, nous communique cette mise au point :

A quoi bon perpétuer une querelle dont je veux bien croire qu'elle ait été mal engagée dans *Action*? Les lecteurs des *Temps Modernes* pour-

ront se reporter à cet hebdomadaire, à ma chronique, à la réponse de Claude Roy, et se former une opinion.

Je ne préciserai que deux ou trois détails. C'est en 1930 que j'interrompis, avec quelque vivacité, les relations de camaraderie scolaire qui nous avaient réunis, Brasillach et moi, en 1927. C'est en 1937, me semble-t-il, que Brasillach m'égratigna dans la *Revue* de Massis. Si donc je rompis avec cet antisémite, Claude Roy se trompe en me prêtant pour motif quelque pique de vanité.

Je n'ai point répondu aux critiques d'Eric Weil? Il les formula voici trois ans. Je ne lui conteste pas le droit d'écrire que je ne connais rien à la pensée chinoise, ni à la pensée marxiste. Il ne m'accusait pas, lui, de saboter les mots d'ordre donnés par Mao Tse Toung à la Chine « progressiste ». Mais s'il importe à Claude Roy que je réponde à Eric Weil, je le ferai volontiers dans telle revue philosophique du Parti Communiste où l'on m'accorderait une tribune libre.

Oui, j'écrivis à Claude Roy une lettre cordiale pour m'étonner qu'il eût si vif désir de me connaître, celui qui, s'il m'estime par lettre et dans ses dédicaces, n'écrit de moi dans les journaux du Parti qu'en des termes bien différents. Qu'attendez-vous, lui disais-je en substance, pour écrire publiquement ce que vous me confiez penser de mes chroniques? Et j'acceptais d'essayer de le rencontrer. J'accepte encore, s'il le veut bien, car les querelles de personne, j'en fais fort peu de cas lorsqu'il s'agit en fait de la Chine, ou de la France.

Reste qu'il accusait, accuse encore Jean Grenier de professer contre la sagesse confucéenne, la morale du non-agir. Or, dans les *Cahiers de la Pléiade* (hiver 49) p. 40 sq, je lis un essai sur la renaissance de l'humanisme. « A la sagesse classique, écrit l'auteur de ces pages, j'ajouterai pour ma part, comme le fait Étiemble... la sagesse de Confucius car elle ne fait appel qu'à l'homme dans ce qu'il a de plus exact et de plus généreux. » C'est signé : Jean Grenier.

ÉTIEMBLE.

Le Gérant: René JULLIARD.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Avril 1949
Dépôt légal : 2e trim. 1949.